N° 4 1933 Avril

NOUVELLE
REVUE THÉOLOGIQUE

La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ

d'après saint Jean (XVIII-XIX).

Les pages qui vont suivre n'ont d'autre prétention que de répondre, en ce début de l'Année sainte jubilaire, aux désirs du Saint-Père et du chef de l'épiscopat belge, en aidant les lecteurs de la *Revue* à commémorer fidèlement la Passion de Notre-Seigneur.

Le récit du quatrième Évangile s'imposait à notre attention. Témoin oculaire des événements de la Passion, saint Jean a toujours été tenu en particulière estime. Les honneurs du Vendredi-Saint lui sont réservés de droit. En lui accordant la préférence, nous avons cru nous conformer au sentiment de l'Église.

La Passion selon saint Jean a fait, il est vrai, ces dernières années surtout, l'objet de tant de belles études qu'un nouveau commentaire pourrait paraître superflu. Aussi n'avons-nous pu souvent que résumer ce qui avait été déjà dit ailleurs, cherchant surtout à tirer profit de quelques bonnes lumières récentes. Contribution plus que modeste! Elle aurait sa raison d'être, si elle servait à évoquer les grands événements de la Rédemption.

Le récit de la Passion selon saint Jean se divise assez nettement en trois parties principales :

I. — La nuit de la Passion.

II. — La comparution devant Pilate.

III. — La crucifixion.

I. — La nuit de la Passion (xviii, 1-27).

1. L'arrestation de Jésus (1).

Lorsqu'il eut terminé son entretien avec les Onze, Jésus sortit du Cénacle. La petite bande descendit la rampe de la colline occidentale, sans doute, par la belle voie à degrés remise au jour dans la propriété des Pères de l'Assomption (2). Après avoir contourné l'angle S.-E. de l'esplanade du Temple, — le pinacle, — elle s'engagea dans une étroite vallée, percée de tombeaux juifs. Ce « torrent d'hiver » χείμαρρος (aujourd'hui : *wadi Sitti Maryam*) était un de ces wadis palestiniens toujours à sec, sauf après de très grosses pluies. Il s'appelait *Qidron*, « le torrent trouble » (3). Plusieurs souvenirs bibliques s'y rattachaient, notamment celui du roi David ignominieusement poursuivi par son conseiller Achitophel, lors de la conjuration d'Absalon (4).

A quelques centaines de mètres, vers le nord, se trouvait un jardin κῆπος, où Jésus avait accoutumé de se retirer avec ses disciples : humble domaine privé, clôturé probablement, suivant les habitudes du pays, par un mur bas en pierres sèches, que le propriétaire mettait à la disposition du Maître, lorsque celui-ci désirait bivouaquer à proximité de la ville (5).

Grâce à saint Matthieu et à saint Marc (6), nous savons qu'il s'appelait *Gethsémani*, « le pressoir d'huile ». Fixée, « sans cause appréciable d'erreur » par la tradition chrétienne primitive, la localisation de cet endroit a été consacrée au IVe siècle, sous le règne de Théodose Ier. Après une période de confusion fort longue, les arasements de la basilique d'alors ont été retrouvés en 1920, et magnifiquement restaurés par les soins

(1) *Jo.*, xviii, 1-11 (= *Mt.*, xxvi, 47-56; *Mc.*, xiv, 34-52; *Lc.*, xxii, 47-53).

(2) Une belle photographie de cette ancienne voie juive est reproduite dans *L'Évangile de Jésus-Christ* du Père Lagrange, Paris, 1928, planche xxvii.

(3) H. Strack und P. Billerbeck, *Kommentar zum neuen Testament aus Talmud und Midrasch*, Munich, 1922-1928 (= Billerbeck), t. II, p. 567.

(4) *II Sam.*, xv, 23.

(5) *Lc.*, xxi, 37; xxii, 39.

(6) *Mt.*, xxvi, 36; *Mc.*, xiv, 32.

des Pères Franciscains de la Custodie de Terre Sainte (1).

C'est là que Jésus vint chercher un peu d'isolement avant sa Passion. Suffisamment connue par les Synoptiques (2), l'agonie du Christ ne sera rappelée qu'au v. 11, par une discrète mais très suggestive allusion à ce qui en fut l'aboutissement, à savoir la résolution prise par Jésus de boire le calice que son Père lui présentait.

La troupe qui s'est formée dans l'entre-temps pour arrêter le Sauveur est composée de soldats romains commandés par le chiliarque, (le chef de la cohorte casernée dans l'Antonia), de gardes du Temple et d'agents des Pharisiens. Bien au fait des allées et venues de son Maître, Judas est simplement chargé de conduire vers l'endroit où il était à prévoir que se trouverait Jésus.

La *cohors* du texte latin ferait songer à une compagnie de six cents hommes, un dixième de la légion à effectifs complets. Mais le texte grec ne mentionne qu'une σπεῖρα ou manipule, le tiers d'une cohorte (3). Il est d'ailleurs pour le moins très peu probable que l'évangéliste se soit appliqué à s'exprimer avec une rigueur militaire. Aucun motif assurément de crier à l'invraisemblance, comme M. A. Loisy (4), devant l'importance des forces mobilisées pour l'arrestation d'un seul homme, entouré de quelques disciples. M. M. Goguel, qui réduit tout à une plus juste mesure, voit au contraire dans l'indication de saint Jean le vestige d'une très ancienne tradition. Il en conclut que l'initiative de l'arrestation de Jésus est venue des Romains (5). Le témoignage évangélique s'inscrit en faux contre cette hypothèse audacieuse. Si Jésus avait été arrêté à l'initiative des

(1) H. VINCENT, *L'authenticité des Lieux Saints*, Paris, 1932.

(2) *Mt.*, XXVI, 36-46; *Mc.*, XIV, 32-42; *Lc.*, XXII, 40-46.

(3) Cf. R. CAGNAT, *Legio*, dans *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* de Daremberg et Saglio (= DAREMBERG), t. 3, col. 1051.

(4) *Le Quatrième Évangile*, Paris, 1921, p. 453.

(5) *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuses*, t. IX, 1929, p. 134; *La vie de Jésus*, Paris, 1932, p. 453 ss.; *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft* (= *Z. N. T. W.*), 1932, p. 294.

Romains, il n'aurait sûrement pas été conduit chez le grand prêtre en premier lieu, et les soldats romains ne s'éclipseraient pas à partir du v. 13. Pour éviter toute difficulté, il suffit de supposer qu'un détachement de la cohorte avait été demandé aux autorités romaines par les juifs, afin de prêter main-forte, en cas de besoin, aux gardes du Temple. Le P. Lagrange rappelle à propos les interventions de l'armée, sur requête de la police, à l'occasion des inventaires et de l'expulsion des religieux, en France.

Les soldats sont munis de lanternes λαμπάδες, de torches φανοί et d'armes : l'équipement de nuit des soldats romains. La pleine lune du 14 nisan devait certainement rendre torches et lanternes bien inutiles. Mais une certaine routine est normale dans l'accomplissement d'une consigne militaire. Faut-il s'en étonner ?

A l'approche de la troupe, Jésus prend les devants. Il sait pourtant parfaitement tout ce qui va lui arriver (εἰδὼς πάντα τὰ ἐρχόμενα ἐπ' αὐτόν). A peine a-t-il franchi la clôture du jardin qu'il tombe sur la bande ennemie. Judas est du nombre. Sans doute conviendrait-il de placer à ce moment l'épisode du baiser raconté par les Synoptiques (1), et que saint Jean omet, probablement pour mieux mettre en lumière la spontanéité avec laquelle Jésus s'offre lui-même. Toujours est-il que, quelques instants plus tard, le traître figure dans les rangs des soldats et des gardes du Temple.

Aussitôt commence un court dialogue :

— *Qui cherchez-vous* ? demande Jésus. On lui répond :

— *Jésus de Nazareth.* Le nom par lequel le Sauveur était habituellement désigné dans le peuple (2). Sur quoi, Jésus de répliquer calmement :

— *C'est moi.*

A ces mots, cependant si simples, les hommes auxquels Jésus vient de s'adresser trébuchent les uns sur les autres. Inutile d'imaginer toute la troupe tombant à la renverse. Mais que l'évangéliste ait eu l'intention de nous rapporter une nouvelle manifestation de la puissance du Maître, cela ne paraît pas dou-

(1) *Mt.*, XXVI, 48-49; *Mc.*, XIV, 45; *Lc.*, XXII, 47-48.
(2) *Mc.*, X, 47; *Lc.*, XVIII, 37.

teux. Dès que les soldats se furent relevés, Jésus renouvela sa question. On lui fit la même réponse. Il réitéra sa première déclaration : *C'est moi*. Puis, prenant sur lui toute la responsabilité, il demanda, avec une sorte d'indifférence, qu'on laissât partir ses compagnons : *Laissez ceux-ci s'en aller*. Les appeler ses disciples, c'eût été les exposer au danger. Or il veut les tirer d'affaire. Soin touchant, qui rappelle à saint Jean cette parole du discours après la Cène : *Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés* (1). Sans doute, dans l'entretien au Cénacle, Jésus avait-il eu en vue une perte morale. Mais sa sollicitude pour ses disciples venait de se traduire par cette nouvelle intervention, dans l'ordre temporel. Le sens de la parole méritait d'être étendu. A l'exclusion de Judas, *le fils de perdition*, le bon Maître n'avait laissé se perdre aucun de ceux que le Père lui avait donnés pour continuer son œuvre.

Sur ces entrefaites, il semble que *le serviteur du grand prêtre*, le chef des autres gardes, qui, assisté du détachement des soldats romains, dirigeait les opérations, tenta un geste contre Jésus. Jean est le seul à nous apprendre qu'il s'appelait *Malchus*. Ce nom, cité cinq fois par Fl. Josèphe, paraît dérivé de la racine M-L-K, et d'origine nabatéenne (2). Simon-Pierre n'y tient plus. Il avait une épée, peut-être l'une des deux que les Apôtres s'étaient procurées en prévision des dangers menaçants (3). C'était le moment de s'en servir. N'avait-il pas juré qu'il donnerait sa vie pour son Maître ? Sans demander de permission à personne, il dégaine et frappe le serviteur du grand prêtre à l'oreille droite. Mais Jésus proteste contre cet acte de violence. *Remets*, dit-il, *l'épée au fourreau : le calice que mon Père m'a donné, ne dois-je pas le boire ?* Allusion manifeste à la prière au jardin de Gethsémani (4). La volonté du Père est que Jésus accepte l'affreuse Passion qui déjà commence dans la nuit. Il

(1) *Jo.*, XVII, 12.
(2) BILLERBECK, II, 568.
(3) *Lc.*, XXII, 38.
(4) *Mt.*, XXVI, 39; *Mc.*, XIV, 36; *Lc.*, XXII, 41.

n'appartient pas aux disciples de s'y opposer par la violence (1).

Avec ce dernier incident, nous rejoignons les trois premiers évangélistes. Ceux-ci seulement passent sous silence les noms de Malchus et de Pierre. Et que l'oreille tranchée ait été l'oreille droite ne se lit ni dans Mt. ni dans Mc. On dirait que saint Jean a voulu reprendre à frais nouveaux, en faisant appel à ses souvenirs de témoin, un récit déjà connu, à l'effet d'en combler les lacunes.

Puisque Jésus condamnait toute résistance à main armée, les gardes n'avaient plus rien à craindre. Les soldats romains, mobilisés inutilement, sont toujours là avec le chiliarque, mais l'incident de Malchus donne à penser que l'arrestation a été effectuée par les serviteurs du grand prêtre. Ils se vengent de leur humiliation et de leur effroi passager en liant solidement leur prisonnier, comme s'ils venaient, au péril de leur vie, de maîtriser un brigand redoutable. Puis, par la route que Jésus avait parcourue si peu de temps auparavant en descendant du Cénacle, à la tête de ses disciples, ils l'entraînent, fiers de leur exploit, jusque chez Anne.

2. Jésus chez Anne et Caiphe (2).

a) *Anne et Caïphe.*

L'explication de cette nouvelle section dépend d'une question préalable : l'interrogatoire du grand prêtre et les reniements de saint Pierre ont-ils eu lieu chez Anne ou chez Caïphe ?

Considéré dans son état actuel, le texte de saint Jean est en faveur de la première hypothèse. A partir du v. 13 jusqu'au v. 24, nous sommes chez Anne. C'est là que tout se passe. Jésus ne fait ensuite qu'une station insignifiante chez Caïphe, qui se borne à le renvoyer devant le procurateur. Mais cette façon de lier les événements soulève de grosses difficultés. D'après les Synoptiques, tout a lieu chez Caïphe. Anne, l'ancien grand prêtre déposé en l'an 15, n'est pas même nommé. Quant à

(1) *Mt.*, xvi, 23; *Mc.*, viii, 33.

(2) *Jo.*, xviii, 13-24 (= *Mt.*, xxvi, 57-75; *Mc.*, xiv, 53-72; *Lc.*, xxii, 54-71).

l'attribution du titre de « grand prêtre » à ce personnage (1) dans le quatrième évangile, elle serait des plus surprenantes. Car saint Jean, d'ordinaire, prend le plus grand soin à faire observer que Caïphe était le grand prêtre de la fameuse année où se place la Passion (2). De là un problème qui a été remarqué de bonne heure.

Pour le résoudre, bon nombre de commentateurs catholiques, et non des moindres (Calmes, Camerlynck, Lagrange, Durand, Lebreton, Joüon), à la suite de saint Cyrille d'Alexandrie, proposent de transposer le v. 24 entre le v. 13 et le v. 14, ce qui donne le texte très coulant que voici : [13] *Et ils le conduisirent chez Anne, d'abord; car c'était le beau-père de Caïphe, lequel était grand prêtre cette année-là.* [24] *Mais Anne l'envoya ligoté à Caïphe, le grand prêtre.* [14] *Or c'était Caïphe qui avait donné ce conseil aux Juifs...* On doit à la vérité de reconnaître que cette correction est faiblement garantie par les manuscrits. Mais la critique interne fournit un indice curieux en faveur de la conjecture (3). Celle-ci d'ailleurs est corroborée par le fait qu'en rétablissant le v. 24 après le v. 13, toutes les difficultés disparaissent du même coup. Immédiatement après l'arrestation au jardin de Gethsémani, Jésus est présenté tout d'abord à Anne. Cette audience n'ayant aucun caractère officiel, le prisonnier est amené presque aussitôt après chez Caïphe, le grand prêtre de l'année courante, lequel prend l'affaire en mains et procède à un interrogatoire en règle. Lorsqu'une légère correction aboutit à une reconstitution aussi cohérente, la présomption est en sa faveur.

Si l'on se refuse à y souscrire, force sera d'imaginer qu'Anne

(1) *Jo.*, XVIII, 15, 16, 19, 22.

(2) *Jo.*, XI, 49; XVIII, 13, 24.

(3) Le v. 24 figure dans les Mss. avec les variantes ἀπέστειλεν οὖν (BCLW, 33, etc.) et ἀπέστειλεν δὲ (ℵ, *sah; syrsin*, etc.). La première leçon s'accorde correctement avec le contexte actuel, et elle est si bien dans la manière de saint Jean que personne n'a pu avoir l'idée de la corriger. La leçon ἀπέστειλεν δέ, en revanche, en bonne situation après le v. 13, ne convient pas à la place actuelle. On conçoit fort bien dans ces conditions que la particule δέ ait été remplacée par οὖν, si, comme nous le pensons, le v. 24 primitivement situé entre les v. 13 et 14, a été déplacé entre les v. 23 et 25. Sur ce point, cf. LAGRANGE, *Évangile selon saint Jean*, Paris, 1925 (= Saint Jean), p. 459-460.

et Caïphe habitaient deux corps de logis dans le même bâtiment (1). Cette pure invention me paraît beaucoup moins fondée que le déplacement du verset proposé. L'hypothèse de la même demeure rend compte des différences existant entre le récit de saint Jean et celui des Synoptiques; elle n'explique en aucune façon comment saint Jean aurait pu attribuer aussi explicitement le titre de grand prêtre à Anne (15, 16, 22), alors qu'il répète à, dessein que le grand prêtre *de cette année* était Caïphe (XI, 49; XVIII, 13, 24). C'eût été créer des causes de confusion à plaisir. On objecte que le moyen âge n'a pas séparé les deux demeures. Il ne les a pas davantage identifiées. Tout simplement, il ne s'occupe pas d'Anne (2). On ne saurait rien tirer de ce silence. Mieux vaudrait ne plus en faire état.

Le personnage chez qui Jésus fut conduit en premier lieu était un des membres les plus influents de l'aristocratie de Jérusalem. Son nom Ἄννας, en hébreu Hanan, signifiait « miséricordieux ». Jamais peut-être pareil nom ne fut aussi mal porté. Institué grand prêtre par Quirinius, en l'an 6 ou 7 après Jésus-Christ, et déposé en l'an 15 par Valérius Gratus (3), il avait été assez habile pour faire élever au pontificat cinq de ses fils (4), et son gendre Caïphe. Fl. Josèphe assure qu'on le considérait comme l'homme le plus heureux de son temps. Mais il était cordialement détesté par le peuple à cause de sa rapacité, qui se traduisait par l'exploitation des monopoles établis pour tout ce qui regardait les sacrifices du Temple (5).

L'emplacement exact de la maison d'Anne est autant qu'inconnu. La tradition ne lui assigne pas de demeure propre avant le XIVe siècle. La petite église de *Deir-ez-Zeitouneh*, dans le

(1) Encore TILLMANN, *Das Johannesevangelium* (= Tillmann), Bonn, 1931, p. 306 et LUSSEAU et COLLOMB, *Manuel d'études bibliques*, t. IV, Paris, 1932, p. 810.

(2) VINCENT et ABEL, *Jérusalem, Recherches de topographie, d'archéologie et d'histoire*, Paris, 1912 ss. (= Jérusalem), t. II, p. 492.

(3) JOSÈPHE, *Ant.*, XVIII, 2, 2.

(4) *Ant.*, XX, 9, 1.

(5) Cf. BILLERBECK, t. II, p. 568-571.

quartier des Arméniens, qui se donne aujourd'hui pour le sanctuaire commémoratif de l'endroit, est postérieure d'un siècle (1).

La comparution de Jésus devant Anne ne semble pas avoir eu d'autres motifs que la satisfaction d'un vieil intrigant. Les personnes âgées sont en général fort sensibles aux marques de déférence extérieure qu'on leur accorde ou qu'on leur refuse. Comme rien de notable ne s'est passé chez Anne, les Synoptiques n'en parlent pas. Saint Jean en traite sommairement: *Mais Anne* nous dit-il, *l'envoya lié chez Caïphe, le grand prêtre* (4). Ce verset adversatif s'accorde également bien avec ce qui précède et avec ce qui suit. Le v. 13 : *car il était beau-père de Caïphe, lequel était grand prêtre cette année-là*, explique pourquoi Jésus est renvoyé d'Anne à Caïphe (24). Le v. 14 : *Or Caïphe était celui qui avait donné ce conseil aux Juifs : Il est de notre intérêt qu'un seul homme meure pour le peuple*, rappelle la part prise par Caïphe dans les délibérations qui aboutirent à la résolution de perdre le Sauveur. La pleine responsabilité du pontife et son parti-pris dans l'affaire sont ainsi bien mis en lumière.

« Caïphe », Καιάφας, n'était qu'un surnom. De son vrai nom, le grand prêtre en fonction s'appelait Joseph. Il détint la souveraine sacrificature de l'an 18 à l'an 36 (2). Ce qui donne à penser que, pour avoir été maintenu si longtemps en charge par un homme tel que Pilate, il dut se faire le plat artisan de la politique romaine en Palestine.

La localisation du palais de Caïphe se présente dans des conditions un peu meilleures que celle de la maison d'Anne. La première attestation que l'on relève à son sujet n'est toutefois pas antérieure à l'an 333. Elle provient du pèlerin de Bordeaux, qui situe l'édifice vers le sommet de la colline occidentale, dans le voisinage du Cénacle. Deux sanctuaires se réclament aujourd'hui de ce témoignage et se disputent l'honneur de perpétuer l'emplacement traditionnel : la petite chapelle *Saint-Sauveur des Arméniens*, au nord du Cénacle, et l'église *Saint-Pierre en Gal-*

(1) VINCENT et ABEL, *Jérusalem*, t. II, p. 492.
(2) *Ant.*, XVIII, 2, 2. 4, 3.

licante, découverte par les Pères Augustins de l'Assomption sur le versant de la colline. Chacun d'eux a ses partisans. Le P. Power a longuement défendu la seconde localisation (1). Les Pères Vincent et Abel estiment impossible d'y voir autre chose que les vestiges d'un sanctuaire byzantin consacré aux *Larmes de saint Pierre* (2). *Adhuc sub judice lis est.*

A peu de chose près, les dispositions du palais devaient se présenter suivant le type d'une habitation hellénistique importante en Orient, au 1er siècle de notre ère : une entrée cintrée formant porche sur la voie publique (ὁ πυλών), un vestibule, ou avant-cour (τὸ προαύλιον), un atrium, ou cour principale (ἡ αὐλή) encadrée, en tout ou en partie, par un portique en colonnade, sur lequel s'ouvraient, au rez-de-chaussée et à l'étage, diverses salles (3).

b) *Les reniements de saint Pierre.*

Tandis que la plupart des apôtres prenaient la fuite, Simon-Pierre s'était mis à la suite de Jésus, accompagné d'un autre disciple, dont le discret anonymat et sa relation spéciale avec Pierre dissimulent à peine la personne de saint Jean.

Ce disciple *était connu du grand prêtre*. Rien n'indique qu'il ait appartenu au cercle de ses parents ou de ses amis. Il ne fallait pas être aussi intime pour accéder dans la cour d'une habitation ordinairement ouverte à tout venant. Mais comment le fils de Zébédée était-il entré en relation avec le grand prêtre ? On a imaginé à ce sujet maintes conjectures, qui toutes manquent, plus ou moins, de bases solides. Notons simplement que les différentes classes étaient beaucoup moins divisées dans la population juive au temps de Jésus qu'elles ne le sont dans nos sociétés modernes occidentales. « Qu'un pêcheur du lac de Tibériade

(1) *St Peter in Gallicantu*, dans *Biblica*, t. XII, 1931, p. 411-446 et *Église Saint-Pierre et Maison de Caïphe* dans *Supplément du Dictionnaire Biblique*, t. II, col. 691-756.

(2) Abel, *Jérusalem*, t. II, p. 482-515; Vincent, dans la *Revue Biblique*, t. XXXIX, 1930, p. 226-256.

(3) Abel, *Jérusalem*, t. II, p. 483.

ait eu des accointances avec le grand prêtre, cela n'a rien d'étonnant pour qui s'est rendu compte du sincère esprit démocratique des Orientaux et de leur facilité à se déplacer et à contracter des alliances au loin » (1). Toujours est-il que le disciple n'éprouve aucune difficulté à entrer dans la cour. Une fois à l'intérieur, il en profite pour prier la portière de laisser passer son compagnon, demeuré dehors, près de l'entrée. L'autorisation étant obtenue sans peine, à son tour, Pierre pénètre à l'intérieur du palais.

Au moment où il franchit la poterne, la femme l'interpelle au passage : *Ne serais-tu pas aussi des disciples de cet homme ?* Cette question est posée de telle façon qu'elle suggère une réponse négative : « Au moins tu n'es pas de ses disciples ». Sur quoi, pour éviter tout embarras, Pierre répond par cette négation : *Je n'en suis pas.* Simple mensonge officieux, dirait-on, qui n'est pas encore un reniement formel. On y pressent déjà néanmoins une première défaillance du beau courage de tout à l'heure, et un commencement de lâcheté.

Les nuits d'avril à Jérusalem sont souvent froides, surtout comparativement à la chaleur de la journée. A l'intérieur de la cour à ciel ouvert, serviteurs du grand prêtre et gardes du Temple se tiennent réunis, debout, battant la semelle autour d'un feu de braise. Pour se donner une contenance, plus sans doute que pour se réchauffer, Pierre s'est joint au groupe ainsi formé. Il est bientôt interpellé une deuxième fois dans les mêmes termes que ceux de la portière, avec cette seule différence que la locution « cet homme » est remplacée par le pronom personnel. Comme il n'était question que de Jésus, plus n'était besoin de le désigner autrement. La forme de la question indique que l'on s'attend encore toujours à ce que Pierre réponde : « Non ». Les soupçons ne sont pas fort graves. Mais l'interrogation se fait en public, devant des regards curieux, dans une atmosphère de sourde opposition à tout ce qui touche au Sauveur. De plus en plus timide et craintif, Pierre maintient sa réponse, avec obstination. On serait probablement passé outre si un des serviteurs du grand

(1) LAGRANGE, *Saint Jean*, p. XVI.

prêtre, parent de Malchus, qui s'était trouvé dans le jardin au moment de l'arrestation, n'avait éveillé la défiance générale, en demandant à brûle-pourpoint : *Ne t'ai-je pas vu avec lui ?* Etre disciple de Jésus pouvait passer pour dangereux. Ce n'était pas un crime. Avoir frappé de l'épée un agent du pontife dans l'exercice de ses fonctions était plus grave. Pris de peur, Pierre renouvelle ses dénégations. A ce moment un coq chanta. Le P. Lagrange nous dit avoir épié bien souvent le chant du coq au début d'avril, et que l'heure en est très variable. Il semble que deux heures et demie du matin soit le premier moment (1). Avant que l'aube du grand jour ne fût levée, la prophétie de Jésus s'était tristement accomplie: *Le coq n'aura pas chanté que tu ne m'aies renié trois fois.*

c) *L'interrogatoire de Caïphe.*

De l'interrogatoire de Caïphe, saint Jean ne retient que l'essentiel. Jésus est questionné sur deux points : sa doctrine et ses disciples. Ils donneront lieu aux accusations de sédition devant le tribunal du procurateur romain, et de blasphème devant le grand conseil des Juifs, le Sanhédrin.

A la première question, Jésus ne répond rien. Ayant pris sur lui la pleine responsabilité de ses actions, il ne veut compromettre qui que ce soit. Quant à sa doctrine, sans doute il lui est arrivé de la développer plus en détail dans le petit cercle attentif de ses intimes. Il ne s'en est cependant pas moins expliqué en public à tout le monde, dans les synagogues, en Galilée, dans le Temple, à Jérusalem, bref partout où les Juifs ont coutume de se réunir. Il n'a plus rien à ajouter. D'ailleurs à quoi bon ? Le croirait-on sur parole ? Qu'on interroge plutôt ceux qui l'ont entendu. On verra bien si ses paroles sont répréhensibles.

Cette réponse parfaitement digne est celle d'un accusé qui demande d'être jugé en bonne forme, sur des témoignages dûment établis. Mais c'en est déjà trop de plaider non-coupable. Jésus n'a pas fini de parler qu'un garde, — vrai chien couchant qui ne craint pas de faire bassement sa cour au grand prêtre aux dépens d'un

(1) *L'Évangile de Jésus-Christ*, p. 542, n. 6.

pauvre accusé, — lui donne un soufflet, en lui disant rudement : *Est-ce ainsi que tu réponds au grand prêtre?* Très calmement, Jésus se borne à répliquer : *Si j'ai mal parlé, rends-en témoignage; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu?* Il fait valoir pour toujours le droit sacré que possède tout accusé d'assurer sa défense. En même temps, il essaie de ramener son grossier contradicteur au sentiment de la méchante injustice qu'il vient de commettre. C'était s'en tenir à la règle sur le support des injures du *Sermon sur la Montagne*. Répondre aussi tranquillement, mais avec tant de fermeté, à un homme en colère, en face duquel on se trouve désarmé, en vérité c'est lui présenter son autre joue (1).

Saint Jean passe légèrement sur la comparution de Jésus devant les Juifs, réunis en grand conseil dans le palais de Caïphe. Elle est racontée au long par les Synoptiques (2). A la suite de la réponse de Jésus à la question du grand prêtre : *Je t'adjure par le Dieu Vivant, de nous dire si tu es le Christ, le Fils de Dieu*, le Sanhédrin avait jugé que Jésus méritait la mort, pour cause de blasphème. Restait à rendre cette sentence exécutoire. Car les Juifs qui avaient conservé certains pouvoirs de police, plus ou moins étendus, ne jouissaient certainement plus du droit de vie et de mort (3). Il fallait introduire au plus vite un nouveau procès devant le procurateur.

Le procès de Jésus a fait, ces derniers temps, l'objet de nombreux échanges de vues. M. H. Lietzmann (4), qui a ouvert le feu, soutient qu'à l'époque de Ponce-Pilate le Sanhédrin avait

(1) Göbel, cité par Tillmann, *op. cit.*, p. 309.

(2) *Mt.*, xxvii, 1; xxvi, 59-65; *Mc.*, xv, 1; xiv, 55-63; *Lc.*, xxii, 66-71.

(3) Mommsen regarde ce point comme acquis : *Le droit pénal romain*, trad. Duquesne, Paris, 1907, t. I, p. 277 ss. et *Z. N. T. W.*, 1902, p. 199. D'après le Talmud (*jer. Sanhedrin*, i, 1 et vii, 2) les Juifs auraient été destitués du droit de vie et de mort quarante ans avant la destruction du Temple. Mais ce temps, presque certainement, doit être anticipé jusqu'au moment où la Judée commença à être gouvernée par les procurateurs romains. Cf. Schürer, *Geschichte des Jüdischen Volkes*, II[7], p. 260 s.

(4) *Sitz. der Preuss. Akademie der Wissenschaften*, phil.-hist. Kl., Berlin, 1931, p. 313-322; *Z. N. T. W.*, 1931, p. 211-215; 1932, p. 78-84.

conservé la plénitude de ses pouvoirs en matière religieuse. C'est devant cette juridiction, et non devant celle de Pilate, que la vraie condamnation aurait eu lieu. Mais M. Fr. Büchsel, soutenu par Fl. Josèphe, conteste énergiquement que la compétence du grand conseil juif ait eu une telle extension (1). Quant à M. M. Goguel, fasciné par la *cohorte* du ch. XVIII, 3, toute l'affaire, à son avis, aurait été mise en branle par les Romains. A proprement parler, il n'y aurait pas eu de procès devant le Sanhédrin. « C'est, nous dit-il, parce que le procurateur l'a voulu que Jésus a comparu devant les autorités juives, et Pilate n'a pu le vouloir que pour avoir en main un avis du grand prêtre, par lequel il pût être assuré qu'en le poussant à faire mourir Jésus, les autorités juives ne lui avaient pas tendu un guet-apens » (2).

Impossible d'entrer ici dans l'examen de ces hypothèses inconciliables. Leurs contradictions radicales sont une nouvelle manifestation du désaccord profond existant entre les auteurs qui se disent « indépendants ». On s'entendrait plus aisément si l'on ne refusait pas de parti-pris au quatrième évangéliste le bénéfice de la bonne foi. *(à suivre).*

Louvain F.-M. BRAUN, O. P.

(1) *Z. N. T. W.*, 1931, p. 202-210.
(2) *La vie de Jésus*, p. 495 et *Z. N. T. W.*, 1932, p. 289-300.

Un programme de lectures patristiques

Le contact immédiat avec les plus anciens représentants de la tradition chrétienne a toujours paru un des moyens les plus efficaces pour vivre des idées foncières du christianisme et pour se nourrir, comme disait Bossuet (1), « de cette pure substance de la religion,... de cet esprit primitif que les Pères ont reçu de plus près et avec plus d'abondance de la source même ». La lecture des Pères de l'Église n'a jamais cessé non plus de figurer au programme de formation proposé au futur orateur de la chaire, de même que la compréhension de nos dogmes ne peut être complète sans l'attention donnée aux premiers témoins de la tradition. Il n'y a donc pas lieu de s'attarder ici aux motifs qui porteront toujours le prêtre catholique vers l'étude des Pères de l'Église. C'est à la manière de concevoir cette étude et d'organiser les lectures que ces pages sont consacrées. Mais une remarque s'impose dès le début, car elle affecte aussi bien les motifs dont s'appuie l'insistance à faire lire les Pères, que les mobiles qui président aux essais de beaucoup de lecteurs. Elle peut prévenir plus d'une déception et, en montrant nettement ce que l'on peut légitimement attendre de cette lecture, donner leur vraie portée aux motifs qui la conseillent comme aux espérances qu'elle suscite.

Celui qui compterait trouver régulièrement chez les Pères des pages entières, ou seulement même des passages entiers, qu'il pourrait introduire de toutes pièces dans ses discours ou dans ses écrits théologiques, avec chance d'être lu ou écouté au XX^e^ siècle, se tromperait étrangement. Cette manière de procéder serait à peine supérieure à celle qui se contenterait de puiser dans les sermonnaires. Les circonstances dans lesquelles écrivaient les Pères, les occasions qui les sollicitaient à prendre la parole ou le calame, les conditions spéciales de milieu et de goût, de culture religieuse, sociale et littéraire, dans lesquelles se mouvait leur

(1) Bossuet, *Défense de la tradition et des saints Pères*, Paris, Hérissant, 1763, Livre IV, chap. 18, p. 329.

pensée ou se modelait leur parler, diffèrent tellement des ambiances actuelles, que rarement nous pourrions leur emprunter textuellement des parties de leur œuvre. Sans doute, à celui qui a eu le moyen de l'acquérir, une connaissance plus intime de leur milieu, de leur époque, de leurs adversaires et de toute la mentalité qui les enveloppe, fait goûter à les lire et à les pénétrer une jouissance tout autrement intime ; mais il faut pour cela une préparation scientifique et une longue accoutumance qui n'est pas dans les loisirs de chacun. Le seul style des Pères, malgré toute la modernité du traducteur, et sans préjudice d'un bon nombre de sentences qui se font partout et toujours écouter, constituerait déjà un anachronisme pour les exigences contemporaines.

Mais derrière le mot et la phrase, il y a la pensée d'ensemble et l'atmosphère générale dans laquelle elle se meut : atmosphère essentiellement chrétienne, faite de respect et de déférence, d'admiration et d'amour pour les Personnes divines, dont on sonde la grandeur ou les bienfaits, d'humilité, de soumission, de gratitude devant les œuvres du Très-Haut et la petitesse de l'intelligence de l'homme ou la faiblesse de sa volonté, d'union étroite entre l'audacieuse recherche de l'esprit et le culte pieux de l'âme, qui grandit en profondeur religieuse en raison même de l'élévation de sa pensée. Tout cela et beaucoup d'autres choses encore, avec le sentiment de légitime fierté de se sentir à l'unisson de croyance et de pratique, à près de vingt siècles de distance, avec ces vieux témoins d'une même foi et d'une même vie religieuse, tout cela laisse dans l'âme une empreinte profondément chrétienne et une marque religieuse, dont la théologie et la prédication ne peuvent que bénéficier. Alors on passera facilement sur les développements démodés, sur les traces de mauvais goût et d'allégorisme échevelé, sur les concessions à des exigences littéraires et autres, qui détonnent aujourd'hui comme un anachronisme, et l'on retiendra seulement les trésors, qu'à travers ce ballast parfois encombrant leur pensée ne cesse pas de charrier.

Il va de soi que des extraits, même judicieusement sélectionnés et intelligemment classés, ne peuvent suffire. Non pas qu'ils

soient inutiles; mis à profit, avec discernement, ils rendront service au contraire, car ils aideront à détacher tout de suite le passage saillant. Mais le contexte faisant défaut, l'on n'aura sous les yeux que des *disiecta membra* et on se privera de toutes les ressources nécessaires pour reconstituer la pensée d'un auteur et en garantir la véritable interprétation.

Parmi ces recueils d'extraits, le meilleur, le plus riche et le plus critique est l'*Enchiridion patristicum* de Rouët de Journel (1), qui atteint aujourd'hui son vingt-cinquième mille avec sa neuvième édition. Aidé par les tables très soignées qui en rendent l'utilisation plus féconde, le lecteur y trouve les premières indications, assurément très précieuses, pour suivre à travers les énoncés de ses principaux représentants chronologiquement répartis la filière de la tradition. Mais l'auteur tout le premier ne veut pas que l'usage de cet instrument pratique de travail détourne du commerce direct avec la pensée des Pères (préface, p. v).

A côté de cet *Enchiridion patristicum*, une place doit être faite à l'*Enchiridion fontium historiae ecclesiasticae antiquae* et à l'*Enchiridion asceticum*, auxquels il faut reconnaître, chacun dans leur domaine propre, les mêmes avantages et qui présentent la même utilité (2). Il ne serait pas inexact d'ajouter que l'*Enchiridion asceticum* doit peut-être à l'originalité même de sa conception et à la nouveauté de son élaboration une certaine supériorité d'attrait sur ses deux prédécesseurs. Un des services que peuvent rendre ces recueils est celui d'une première orientation pour se retrouver dans les écrits des Pères et diriger tout de suite son choix vers l'ouvrage ayant chance de contenir des développements sur les matières qu'on recherche.

D'autres recueils de textes, moins connus, mais qui ne sont pas sans mérite, peuvent aussi être signalés ici. Mentionnons, pour

(1) Rouët de Journel, s. i. *Enchiridion patristicum*. 8e et 9e éd., Fribourg en Br., Herder, 1932; voir l'appréciation plus loin p. 365.

(2) Kirch, s. i. *Enchiridion fontium historiae ecclesiasticae antiquae*, 4e éd., Fribourg en Br., Herder, 1923. — Rouët de Journel, s. i. et Dutilleul, s. i. *Enchiridion asceticum*, Fribourg en Br., Herder, 1930; voir l'appréciation dans cette revue, t. LVIII, 1931, p. 83.

mémoire, le vieux recueil du *Thesaurus Patrum*, qui faisait suite au *Thesaurus biblicus;* il était dû à un groupe d'ecclésiastiques mus par l'impulsion de l'abbé A. B. Caillau (1), qui a bien mérité des études patristiques à une époque difficile et mal outillée où tout se combinait pour les entraver. En huit volumes, le *Thesaurus* range par lettre alphabétique des matières, celles-ci surtout d'ordre pratique et parénétique, les principaux passages des écrivains ecclésiastiques, puis des auteurs profanes qui traitent de ces matières; des « exempla » terminent souvent la série, selon la coutume du temps. La précision des références pour les passages de peu d'étendue et l' « acribie » critique des attributions se ressent évidemment des habitudes peu exigeantes de l'époque. Prenons au hasard quelques nomenclatures alphabétiques : *acceptio personarum* (t. I, p. 79), *accusatio* (p. 98), *acedia* (p. 116), *acquisitio iniusta* (p. 139), *adiutor adiutorium* (p. 152), *admonitio* (p. 170), *adolescentia* (p. 204), *adoratio* (p. 205), etc., *virginitas* (t. VIII, p. 36), *virtus* (p. 57), *vita* (p. 75), *vocatio* (p. 104), *voluntas* (p. 112), *zelus* (p. 113), *Trinitas* (t. VII, p. 302), *Christus* (t. III, p. 1-134), *Incarnatio* (t. III, p. 38), *Spiritus Sanctus* (t. VII, p. 107), *sacramenta* (t. VI, p. 237); la prépondérance, on le voit, est donnée aux objets d'ordre pratique et parénétique, ce qui est parfaitement en conformité avec l'activité missionnaire de l'abbé Caillau.

Personnel et consciencieux comme tout ce qu'il a fait, mais démodé aujourd'hui, quoique non dépourvu d'intérêt à cause de son choix judicieux et ouvert, est l'ouvrage posthume de l'abbé Gorini, érudit aussi vaillant que modeste, qui nous a laissé en quatre tomes ses *Mélanges littéraires extraits des Pères latins* (2). Le libellé du titre déjà et l'introduction nous disent la préoccupation qui a présidé au choix des morceaux (p. XVI) : c'est avant tout un but littéraire que poursuit l'auteur. Un des avantages des deux derniers volumes est qu'ils s'étendent jusqu'en plein

(1) *Thesaurus patrum floresque doctorum*, 8 vol., Paris, Beaucé-Rusand, 1823-1825.

(2) GORINI J., M. S. *Mélanges littéraires extraits des Pères latins*, 4 tomes en 3 vol., Paris, de Girard, 1864-1869.

moyen âge et qu'après une série d'auteurs carolingiens, comme Colomban, Aldhelm, Bède, Boniface, Paul Diacre, Théodulfe, Agobard et d'autres, défilent saint Grégoire VII et Urbain II, saint Anselme et saint Pierre Damien, Marbode, Hildebert, Hugues de Saint-Victor, saint Bernard, Pierre le Vénérable, Bernard de Chartres et Jean de Salisbury, sur le nom duquel se ferme l'ouvrage. Chaque morceau est accompagné d'une traduction française.

Un autre recueil, antérieur à celui de Caillau et de Gorini, mais encore réimprimé par Vivès en 1875, a eu ses jours de célébrité et, judicieusement employé et contrôlé, peut encore être utile. C'est l'*Aurifodina universalis ex fontibus aureis sanctorum Patrum* du Capucin Robert de Cambrai (1), en deux volumes, dont la première édition remonte à 1680, la seconde à 1700; comme le *Thesaurus* de Caillau, qui n'en est pas tout à fait indépendant, semble-t-il, il était accompagné d'un recueil biblique paru en 1696, qui portait le même titre général, mais était extrait *ex fontibus aureis utriusque Testamenti*. La diffusion de ces in-folios et leur utilisation dans l'éloquence de la chaire dit la vogue qu'ils ont eue. La brièveté des extraits, qui sont des « Sentences » comme Sénèque les affectionnait, se ressent aussi de leur but particulièrement pratique. Il va sans dire que le contrôle des identifications, rendu extraordinairement méritoire par l'imprécision de beaucoup de références, est indispensable.

Des œuvres d'un caractère plus moderne et plus rigoureusement conformes aux exigences contemporaines nous sont fournies sous des formes diverses par quelques auteurs contemporains. Deux collections méritent d'être mentionnées ici : *La Pensée chrétienne* (2), qui nous présente de longs extraits, entremêlés

(1) Robertus Cameracensis, *Aurifodina universalis scientiarum divinarum atque humanarum ex fontibus aureis sanctorum Patrum...* 3e édit., Paris, Vivès, 4 vol. in-quarto, 1875. — *Aurifodina universalis scientiarum divinarum atque humanarum, ex fontibus aureis SS. Patrum, conciliorum...* Paris, 2 vol. in-folio, 1680, puis Cologne, 1700. — *Aurifodina universalis scientiarum divinarum ex fontibus aureis utriusque Testamenti...* Lille, 1696.

(2) « *La Pensée chrétienne* ». *Saint Irénée* par Albert Dufourcq, Paris, Bloud, 1905. *Saint Athanase, Saint Justin, Origène, Saint Vincent de Lérins*, et d'autres auteurs médiévaux ou modernes ont paru ensuite.

ou mieux reliés par l'analyse des œuvres : l'on a ainsi un exposé continu de la pensée de l'écrivain. Un des modèles du genre est le *Saint Athanase* du P. Cavallera ; d'autres volumes de la série sont consacrés à Origène par le P. Prat, à saint Irénée par A. Dufourcq, à saint Vincent de Lérins par P. de Labriolle, sans parler des auteurs du moyen âge (saint Bonaventure) et des temps modernes (Pascal, Maine de Biran, etc.).

La même caractéristique, qui consiste à grouper les extraits et les relier entre eux pour les enchâsser dans l'ensemble de la doctrine, se rencontre dans la collection des *Moralistes chrétiens*(1), mais conformément à son titre se restreint à la partie morale de la doctrine. Nous y trouvons déjà Clément d'Alexandrie, Origène, dus l'un et l'autre à M. Bardy, saint Basile, les Pères du Désert, Tertullien et saint Cyprien, saint Augustin, ce dernier dû au P. Boyer. Ces deux séries ne donnent pas le texte original; destinées au grand public, elles lui substituent une traduction habituellement nouvelle et soignée.

Plus générales sont les anthologies suivantes : le *Patristisches Lesebuch* de Th. Deimel (2), disposé par périodes chronologiques et coupé de courtes notices d'introduction, embrasse toute la période patristique. Le petit volume du professeur de Strasbourg, Ém. Amann, *Le dogme catholique dans les Pères de l'Église* (3), en fait autant, mais se restreint aux seuls passages dogmatiques, sélectionnés du reste avec discernement et pédagogie avertie. L'un et l'autre ne fournissent que la traduction. L'anthologie anglaise de B. J. Kidd, *Documents illustrative of the history of the Church* (4), publiée par la féconde association protestante *Society*

(1) « *Les Moralistes chrétiens* ». *Saint Jean Chrysostome* par Ph. E. Legrand, Paris, Gabalda, 1924. *Saint Basile, Les Pères du Désert, Clément d'Alexandrie, Tertullien et saint Cyprien, Origène, Saint Augustin* ont paru depuis, ainsi que plusieurs auteurs médiévaux ou modernes.

(2) Deimel, Th. *Patristisches Lesebuch*, Kempten et Munich, Kôsel, 1909.

(3) Amann, É. *Le dogme catholique dans les Pères de l'Église*, Paris, Beauchesne, 1922. Celui de R. Aigrain n'a pas dépassé, malheureusement, sa première série, *Pour qu'on lise les Pères*, I, *Les Pères Apostoliques*, Paris, Bloud et Gay, 1922 (traduction coupée d'un bon commentaire).

(4) Kidd, B. J. *Documents illustrative of the history of the Church*, 2 vol., Londres, SPCK., 1920-1923.

for promoting Christian Knowledge, donne un bon nombre de textes intéressants pour l'histoire, les institutions et les croyances des premiers siècles de l'Église, et servent en somme d'ouvrage de référence à la *Church History* du même auteur. Un recueil similaire du P. Silva Tarouca (1), très utile en son genre, reproduit en latin les principaux documents, parfois assez développés, qui intéressent au cours des siècles l'histoire externe ou interne de l'Église ; un second volume, non encore paru, descendra plus bas dans le moyen âge. Le recueil du protestant Mirbt sur la papauté et le catholicisme est très riche aussi en indications (2); mais certains soulignements y sont tendancieux.

Ces recueils, de forme et de valeur très diverses, ne fournissent encore au lecteur qu'une première orientation : souvent ils lui indiqueront les passages intéressants, qu'il y aura lieu ensuite d'interroger dans l'ensemble du traité qui les contient ; d'autres fois, ils ne lui fourniront que quelques jolies sentences, tombées incidemment de la plume de l'écrivain dans un contexte fort disparate ; ou bien encore, ils serviront d'exemples, sinon de documentation strictement rigoureuse, pour « illustrer » telle page de l'histoire de l'Église ou d'un traité théologique. Mais, en dépit de leur mérite, la consultation de ces découpures fragmentaires d'anthologie, n'est pas encore ce qu'on peut appeler la lecture des Pères de l'Église; faute de mieux, elle aurait déjà son utilité et serait incontestablement à conseiller. Mais un programme de lectures patristiques comporte davantage; il va sans dire aussi qu'il suppose la connaissance de la langue originale de l'écrivain, au moins pour le latin et le grec. Qu'on soit théologien, dogmatique ou moraliste, historien ou patrologue, pour connaître le passé chrétien, le contact immédiat avec les écrits des Pères est évidemment le seul moyen efficace, que ne remplacera jamais la consultation de tous les manuels possibles de patristique ou de patrologie, et auquel ne suppléera jamais l'emploi des meilleures anthologies.

(1) Silva-Tarouca, Ch., s. i. *Fontes historiae ecclesiasticae medii aevi in unum scholarum selegit*, t. I., Rome, Univ. Grégorienne, 1930.

(2) Mirbt, Ch., *Quellen zur Geschichte des Papsttums und des römischen Katholizismus*. 3e éd., Tubingue, Mohr, 1911.

Mais que faut-il lire ? Doit-on tout lire ? Y a-t-il des œuvres qu'il est indispensable de lire ? D'autres, qu'il faut au moins parcourir ? D'autres, qu'il faut laisser à l'arrière-plan, ou éliminer complètement ?

La réponse dépendra en grande partie du but qu'on poursuit. Or, un triple but peut inspirer le théologien dans la lecture des Pères :

1) Ou bien on désirera lire les principaux ouvrages, ou parties d'ouvrages, qu'il est raisonnable de connaître pour suivre le développement de la pensée chrétienne en général.

2) Ou bien on désirera lire les principaux ouvrages, ou parties d'ouvrages, qui permettent de prendre contact avec une doctrine spéciale aux divers stades de son développement.

3) Ou bien on voudra lire dans un but déterminé d'étude historique, oratoire, ascétique, etc., les auteurs ou les ouvrages d'un même genre ou d'une même matière, comme les orateurs, les historiens, les polémistes et apologistes, les ascètes.

Les deux premiers buts s'allient évidemment à merveille avec une étude un peu approfondie et personnelle de la dogmatique, dont ils augmentent l'intérêt et la fécondité par ce que Bossuet (1) appelait « la première sève du christianisme ». Dans une mesure variable avec la situation de chacun, tous les deux du reste sont indispensables pour saisir la proportion exacte des choses. Le troisième but suppose un horizon plus restreint et plus spécialisé déjà, et ne se place qu'après un premier contact général qui convient à tous. On trouvera grand avantage à s'inspirer simultanément des deux procédés, ou mieux à avoir les deux premiers buts simultanément en vue, pour éviter le danger de l'unilatéralisme et des interprétations fautives ou trop étroites. En patristique, comme en toute autre branche du savoir, ce serait faire fausse route que de ne pas prendre d'abord une première connaissance générale de la matière avant d'entreprendre l'étude des détails. Mais quelle que soit la méthode adoptée, ou le but poursuivi, il faudra toujours s'aider dans sa lecture par les notices

(1) *Op. cit., ibid.*, p. 328.

biographiques, bibliographiques, doctrinales et autres, qui situent la personne, son œuvre et sa pensée, et qu'on trouvera dans les patrologies, les histoires littéraires, les études bien menées des dictionnaires, etc. (1).

Pour suivre le développement de la pensée chrétienne dans ses grandes lignes, il faudra évidemment placer ses lectures (2) dans un cadre chronologique : parallèlement aux chapitres d'histoire

(1) Les ouvrages de BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, 5 vol., Fribourg en Br., Herder, 1932 (voir *Revue bibliogr.*, t. V, 1924, p. 283-285, et *Nouv. Rev. Théol.*, t. LIX, 1932, p. 561) et de RAUSCHEN-ALTANER, *Patrologie*, 10e et 11e édit., Fribourg en Br., Herder, 1931 (voir *Nouv. Rev. Théol.*, t. LIX,1932, p. 562) sont à conseiller; l'édition précédente de RAUSCHEN, la huitième et neuvième, *Grundriss der Patrologie*, Fribourg en Br., Herder, 1926 (voir *Nouv. Rev. Théol.*, t. LIII, 1926, p. 791) complète la bibliographie ancienne. La traduction française de la *Patrologie* de Bardenhewer n'est plus assez récente pour renseigner sur les découvertes et les résultats des trente dernières années. A des titres divers se recommandent les ouvrages, destinés davantage au grand public, de TIXERONT, *Précis de patrologie*, Paris, Gabalda, 4e édit., 1920, de MONCEAUX, P., *Histoire de la littérature latine chrétienne*, Paris, Payot, 1924 (voir *Rev. Bibliogr.*, t. VI, 1925, p. 109-110), de BARDY, *Littérature latine chrétienne*, et *Littérature grecque chrétienne*, Paris, Bloud et Gay, 1929 et 1928 (voir *Revue bibliogr.*, t. XI, 1930, p. 181-182, et *Nouv. Rev. théol.*, t. LVI, 1929, p. 741), de DE LABRIOLLE, *Histoire de la littérature latine chrétienne*, Paris, « Les Belles Lettres », 1920 (voir *Bull. bibl. et pédag. du Musée Belge*, t. XXV, 1921, p. 87-92), de A. PUECH, *Histoire de la littérature grecque chrétienne*, Paris, « Les Belles Lettres », 2 vol. (voir *Rev. Bibliogr.*, t. X, 1929, p. 60) et du P. CAYRÉ, *Précis de Patrologie*, 2 vol., Paris, Desclée, 1927, celui-ci moins personnel, mais très utile pour un début (voir *Nouv. Rev. Théol.*, t. LV, 1928, p. 463, et t. LVIII, 1931, p. 349).

Le *Dictionnaire de Théologie catholique* a souvent de fort bonnes notices. Les introductions de la *Bibliothek der Kirchenväter* donnent soigneusement l'essentiel et sont dues généralement à des compétences (Munich et Kempten, Kösel, 1912 et suiv.). La petite patrologie de H. B. SWETE, *Patristic Study*, 3e édit., Londres, Longmans, 1904, en son genre un petit chef-d'œuvre de sobriété, de fraîcheur et de vulgarisation savante, serait à recommander chaudement, si l'auteur avait laissé de côté, surtout dans ce qui regarde le Siège romain, ses attaches protestantes. — Plus développés, MORICCA, *Storia della Letteratura latina cristiana*, 2 tomes en 3 vol., Turin, 1924-26, et AMATUCCI, *Storia della letteratura latina cristiana*, Bari, Laterza, 1929, celui-ci non sans originalité, ont chacun leurs qualités, mais se bornent à l'occident latin.

(2) Habituellement nous nous contentons de renvoyer le lecteur aux volumes de Migne, ou à une édition spéciale, si le texte manque dans Migne ou s'y présente trop défectueux. Le *Corpus* de Vienne et celui de Berlin sont

ecclésiastique qu'on a sous les yeux, on lira quelques écrits caractéristiques se rapportant à la période.

Commençons par les débuts, par ces années où le christianisme, encore replié sur lui-même, ne subit pas encore la grosse réaction des contacts qu'il aura bientôt avec le monde qui l'entoure. Ces premiers écrits, qu'on appelle souvent les écrits des Pères apostoliques (1), — nous préférerions dire de l'âge subapostolique — méritent évidemment une attention spéciale, car ils sont les seules productions, en dehors du Nouveau Testament, que nous aient léguées les trois premières générations chrétiennes. C'est par eux seuls que nous pouvons avoir une échappée de vue sur les cent ou les cent vingt premières années qui suivent la mort du Christ : long silence littéraire qui n'est rompu que par quelques voix perdues dans l'isolement, mais dont il est important de recueillir le son pour savoir à quels soucis internes elles répondent. Cette demi-douzaine d'écrits, avec les quelques fragments d'apocryphes ou les remaniements chrétiens d'écrits juifs et autres qui les accompagnent, ne dépassent pas les dimensions d'un volume. Celui qui n'aurait pas le temps de les lire tous ne pourrait pas se passer de lire la *Didache*, la lettre de saint Clément avec l'homélie qui porte indûment son nom, les fragments de Papias, la lettre de Polycarpe et surtout les sept lettres de saint Ignace d'Antioche, qui lui laisseront un ineffaçable souvenir. Qu'il y ajoute au moins la connaissance des récentes recherches sur les origines du symbole apostolique, sur les premières hymnes et sur les premiers apocryphes ou leurs remaniements chrétiens (2). Parmi les *Odes*

habituellement mentionnés. Pour la facilité du lecteur, nous donnons aussi l'indication des volumes HEMMER-LEJAY, et de quelques traductions. Les réimpressions de HURTER, *Opuscula selecta SS. Patrum*, Innsbruck, 1868 et suiv. 54 vol., rendent bon service, mais ne fournissent pas le texte grec.

(1) Les œuvres des Pères apostoliques sont éditées par FUNK-DIEKAMP, *Patres Apostolici*, Tubingue, Laupp, 1901-1913. — On en trouvera la plupart, texte grec et traduction française dans la collection HEMMER-LEJAY, *Textes et documents pour l'étude historique du christianisme*, Paris, Picard, 1904 et suiv.; voir les tomes V (Didaché, ps. Barnabé), X (Saint Clément), XII (Saint Ignace et Saint Polycarpe), XVI (Hermas).

(2) Sur les premiers apocryphes, une première orientation, avec indication des fragments édités, peut se prendre chez Rauschen-Altaner, *op. cit.*, et suiv.,

de Salomon (1), la 12e, la 17e et la 19e méritent d'être détachées des 37 autres. Tout l'ensemble de cette littérature, même si l'on y ajoute l'apocalyptique Hermas, dont il sera question plus loin, porte la trace des préoccupations d'ordre surtout interne qui inspirent ses représentants : union des âmes par le Christ et avec le Christ, communauté d'une même vie, élan des mêmes aspirations, charité intense, groupement autour de quelques croyances centrales auxquelles on adhère dès le baptême.

Vers le milieu du IIe siècle, ou un peu auparavant, de nouveaux traits caractérisent la production littéraire. A ce moment, les communautés chrétiennes grandies en nombre et en importance, grossies déjà de recrues venues des cercles cultivés, commencent à ressentir le contre-coup des contacts qu'elles ont avec le monde ambiant. Sur le terrain politico-religieux, sur le terrain philosophico-religieux, sur le terrain pratique de la hiérarchie comme dans le domaine strictement littéraire, l'on voit se traduire jusque dans les écrits des nouveaux chrétiens les nouvelles préoccupations qui les amènent à prendre la plume. Le « tertium genus », opposé à ceux des Grecs et des Barbares, le « quartum genus » si on leur ajoute celui des Juifs, a grossi en nombre et en importance pour prendre définitivement conscience de sa position, déjà chez Aristide, et trahit la répercussion que le contact avec le monde qui l'entoure produit sur ses initiatives littéraires. Sur le terrain politique, il a senti l'irréductible opposition du pouvoir païen : de là sa littérature apologétique de défense et d'attaque. Il lutte pour son droit à la vie, il lutte pour la légitimité de ses croyances, il lutte en prenant même l'offensive contre les fables du polythéisme. L'effervescence de la philosophie religieuse qui trouble beaucoup d'âmes, surtout aux confins du christianisme, éprises des systèmes de la gnose nouvelle, aboutit

sur les hymnes, *ibid.*, p. 52-53, sur le symbole apostolique, *ibid.*, p. 22-24, et dans les *Recherches de science religieuse*, t. XVIII (*Mélanges de Grandmaison*), 1928, p. 118-125, et dans CAPELLE, *Les origines du symbole romain*, *Recherches de théologie ancienne et médiévale*, t. II, 1930, p. 5 et suiv.

(1) LABOURT, J. et BATIFFOL, P. *Les Odes de Salomon*, Paris, Lecoffre, 1911.

à susciter les traités antignostiques dont saint Irénée est le principal représentant. Du mouvement montaniste et antimontaniste, nous ont été conservés moins de monuments écrits. Mais sur le terrain littéraire, le genre du roman édifiant, surtout merveilleux, nous a donné un certain nombre d'actes apocryphes des apôtres dont plusieurs ont fasciné les générations antiques.

Avec ces deux derniers groupes (1) il suffira de prendre rapidement contact : quelques passages des *Actes de Paul*, avec ceux de Thècle, les fragments du *Kerygme de Pierre*, et, si l'on veut, quelques parties des *Actes d'André* et des *Actes de Thomas*, suffiront pour donner une idée de ce genre de littérature, qu'en dépit du *Decretum Gelasii*, nous voyons traverser les siècles et servir d'aliment à l'inspiration artistique médiévale.

Mais ce qu'il importe surtout de lire pour connaître le développement du christianisme à cette époque est la double série de l'apologétique grecque du IIe siècle et de la controverse antignostique. Celui qui ne pourrait lire l'ensemble des apologètes et des pseudépigraphes qui s'y ajoutent, devra évidemment porter son choix sur le principal d'entre eux, saint Justin (2), « le philosophe », qui écrit contre les païens (*Première* et *Deuxième Apologie*) et contre les juifs (*Dialogue avec Tryphon*). Avant cela, quelques passages d'Aristide, entre autres ses chapitres 15-17 sur la vie morale des chrétiens, après cela, divers chapitres de Tatien sur le contraste entre les croyances chrétiennes et les absurdités polythéistes, qu'il raille avec un cynisme brutal, et si possible, la *Legatio* d'Athénagore en entier (3), achèveront de mettre en

(1) Voir Bardy, *Montanisme*, dans le *Dict. de théol. cath.*, t. X, 2193-2209, et pour les apocryphes, Rauschen-Altaner, *op. cit.*, p. 38 et suiv., pour les Actes, p. 34 et suiv., pour les Évangiles, etc., où l'on trouvera une première orientation. Textes des évangiles apocryphes (remaniements postérieurs), dans Hemmer-Lejay, t. XIII et XVIII par P. Peeters et Ch. Michel, dans la collection *Les Apocryphes du Nouveau Testament*, par Bousquet et Amann, Paris, Letouzey, I, *Le Protévangile de Jacques* par Amann, 1910, II, *Les Actes de Paul*, 1913, III, *Les Actes de Pierre*, 1922, ces deux derniers par L. Vouaux, etc.

(2) Dans Migne, PG, VI; dans Hemmer-Lejay, collection citée, t. I, VIII et XI.

(3) Tous ces auteurs, dans PG, VI; traduct. allem. dans *Bibliothek der Kirchenväter*, t. XII, 1913; Aristide n'est pas dans Migne, mais dans les *Texts*

plein relief la candide loyauté du sympathique Justin, l'élévation de vues du grave Aristide, les qualités du pamphlétaire chez Tatien et la calme dignité d'Athénagore qui, dès ses premiers mots se concilie l'attention par une phrase sententieuse, légèrement paradoxale, pleinement conforme au goût du temps; le penseur qu'elle annonce ne se maintient pas toujours à cette hauteur, il faut le reconnaître. Mais la lecture demeurerait incomplète si l'on n'y ajoutait cette petite perle de la littérature apologétique, qui s'appelle la *Lettre à Diognète* (1) : délicieux tableau de la vie et des aspirations chrétiennes qu'Eusèbe n'a pas connu, mais qui aurait mérité de passer tout entier dans les citations du quatrième livre de son *Histoire ecclésiastique*.

La littérature antignostique, principalement représentée par saint Irénée, fournira comme lecture le *Contra haereses*, où les trois derniers livres, avec le 10e chapitre du premier (symbole apostolique), retiendront principalement l'attention, surtout le troisième sur la tradition et le cinquième sur les fins dernières. Avec la lecture de la *Demonstratio* (2), on aura une vue d'ensemble sur l'enseignement de la doctrine à cette époque. Quelques passages bien choisis des écrits gnostiques, même de ceux de la dernière période du gnosticisme, peuvent servir de cadre utile à ces lectures, d'autant plus qu'on les a trop souvent fait valoir comme ancêtres et initiateurs de la théologie chrétienne. On en trouvera quelques-uns dans les œuvres de saint Irénée, de Tertullien et de saint Épiphane; les autres seront fournis par les ouvrages gnostiques conservés en copte, comme la *Pistis Sophia*, comme un livre des Séthiens, etc., ou par les reconstitutions opérées de nos jours, comme les œuvres exégétiques d'Héracléon, et un groupe de pièces traduites en diverses langues (3).

and Studies, t. I, 1, édit. par RENDEL-HARRIS, Cambridge, 1891; texte meilleur de Tatien, avec traduct. franç. dans A. PUECH, *Recherches sur le Discours aux Grecs de Tatien*, Paris, 1904.

(1) Dans les *Patres Apostolici* de FUNK-DIEKAMP, t. I, p. 390.

(2) *Contra haereses*, dans PG, VII; la *Demonstratio*, trad. franç. de TIXERONT et BERTHOULAT, dans les *Recherches de science religieuse*, t. VI, 1916, p. 361-432.

(3) *Pistis Sophia*, texte copte et traduct. latine, par PETERMANN et SCHWARTZE Berlin, 1851; nouvelles éditions et traductions allemandes en 1905 et 1925,

Avec le IIIe siècle, nous entrons dans une phase nouvelle. La science ecclésiastique s'est développée et trois grands centres principaux paraissent : Alexandrie, avec son école catéchétique ou le Didascalée, puis Carthage, où tout à coup se montre une chrétienté fortement constituée dès qu'elle sort de la préhistoire, et Rome, où des conflits dogmatiques provoquent une éclosion littéraire un moment intense, en latin ou en grec. Alexandrie, dont l'influence rayonne aussi en Occident, règne surtout dans le monde grec. Pour le latin, de fortes personnalités, comme Tertullien et Cyprien, assurent tout de suite à l'Afrique la prépondérance littéraire, dont un siècle et demi plus tard elle jouira une seconde fois avec saint Augustin.

En même temps, les *Actes des Martyrs* (1), dont quelques-uns remontent au siècle précédent, se font plus nombreux, marquant d'un trait nouveau les premiers monuments littéraires des générations chrétiennes, celui de l'attestation, par le sang, de croyances qu'on défendait aussi par la plume. Ces rapports ou ces récits parfois très littéraires, comme la passion de Perpétue et Félicité, habituellement courts, poignants souvent par leur réalisme simple et sans apprêt, ou coupés d'arguments apologétiques et de raisons de croire, comme chez saint Apollonius, sont tous à lire, depuis celui de Polycarpe et des martyrs scillitains, qui ouvrent la série, jusqu'à celui des quarante martyrs de Sébaste dont la poétique présentation des détails orne un peu trop sans doute la réalité objective des faits. Le recueil des pièces authentiques — les autres peuvent être négligées dans une première lecture — est un

anglaises, 1924, etc.; *The fragments of Heracleon*, par Ch. SCHMIDT, dans *Texts and Studies*, par G. HORNER, t. I, 4, Cambridge, 1891. Bonne orientation dans BARDENHEWER, t. II, p. 343-376, à compléter depuis 1913 par RAUSCHEN-ALTANER, p. 99 et suiv.

(1) VON GEBHARDT, *Acta martyrum selecta, Ausgewählte Märtyreracten...* Berlin, Duncker, 1902; KNOPFF-KRÜGER, *Ausgewählte Märtyrerakten.* 3e éd., Tubingue, Mohr, 1929; traduct. allem. dans *Bibliothek der Kirchenväter*, t. XIV, 1913; traduct. franç. dans MONCEAUX, *La vraie légende dorée*, Paris, 1928. La meilleure orientation dans le P. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles, 1906, *Les origines du culte des martyrs*, 1912, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, 1921.

volume de médiocre dimension, mais le contenu récompensera vite l'effort de la lecture. Il faut y ajouter les quelques martyrs militaires de la grande persécution de Dioclétien, dont on trouvera les textes dans les dernières années des *Analecta Bollandiana* (1).

Du grand effort de synthèse tenté sans succès par Clément d'Alexandrie, repris avec plus de résultat par Origène, que faut-il lire ? L'étendue même des œuvres, et il en va de même pour saint Hippolyte à Rome, force évidemment à réduire un peu le programme. Chez Clément d'Alexandrie (2), il faudra prendre le *Protreptique*, qui continue la filière des premiers apologètes et ouvre sa trilogie. Des deux autres parties, le *Pédagogue* et les *Stromates*, on pourrait prendre connaissance, au moins par les quelques extraits que fournissent les trois *Enchiridia* et les *Moralistes chrétiens*, mentionnés plus haut. Mais en outre, le premier livre du *Pédagogue* mérite d'être lu, avec l'hymne enthousiaste au Christ Verbe qui termine l'ouvrage (livre III, 12), et si l'on veut, les VI^e^ et VII^e^ livres des *Stromates* qui décrivent le « vrai gnostique » de Clément. Le *Quis dives salvetur* ouvrira une échappée de vue sur les premières expositions morales, comme aussi, avec quelques autres passages sur les richesses, il permet de voir les progrès de la religion nouvelle dans les classes élevées de la population, ainsi qu'une des appréciations du christianisme primitif sur les biens de la terre : singulier personnage que cet ancien païen, séduit par la gnose pour aboutir au christianisme, qui a donné leur première expression aux rapports entre la foi et la raison et qui nous a laissé des pages, dont une anthologie systématiquement sélectionnée présenterait la plus haute inspiration chrétienne, ou bien, par un choix différemment dirigé, donnerait de l'homme, du chrétien et de l'œuvre une idée nettement désavantageuse !

La vaste production d'Origène (3) demande aussi une sélection.

(1) H. Delehaye, *Les Actes de Saint Marcel*, etc., dans les *Analecta Bollandiana*, t. XLI, 1923, p. 257-287, etc.

(2) Œuvres dans PG, VIII et IX, et dans les *Schriftsteller* de Berlin, 1905-1909; le *Quis dives salvetur* dans *Texts and Studies*, t. V, 2, Cambridge, 1897.

(3) Œuvres dans PG, XI-XV et XVII, et dans les *Schriftsteller* de Berlin, 1899

Un premier contact se fera évidemment par la *Philocalia*, le recueil de pages choisies formé par ses deux enthousiastes admirateurs, Basile et son ami Grégoire de Naziance avant leur entrée dans la vie publique : on y verra aussi quelles pages ont spécialement fasciné ces Cappadociens dans leur appréciation d'Origène. Il serait impossible de juger de l'œuvre ou de l'essai d'Origène sans lire son *De principiis*, au moins les deux premiers livres et surtout la préface. Le *De oratione* et le *Commentaire de saint Jean*, en laissant peut-être de côté les parties polémiques, si elles se laissent éliminer, valent l'un et l'autre la peine d'être lus. L'*Exhortatio ad Martyrium* et quelques-unes des homélies bibliques prononcées à Césarée nous présentent certains beaux aspects de la personnalité chrétienne d'Origène; il n'est pas permis de les négliger, pas plus que son *Contra Celsum*, la meilleure apologie anténicéenne, qui le place bien haut au-dessus de tous ses devanciers.

D'un de ses successeurs, Denys d'Alexandrie (1), un volume relativement réduit contient tout ce qu'on a pu sauver de l'oubli. De l'élève d'Origène, Grégoire le Thaumaturge (2), il faudra lire le *Credo*, si cher aux Cappadociens, et le discours d'adieu qui nous instruit sur l'irrésistible ascendant exercé par le chef du didascalée alexandrin, quand il enseignait à Césarée de Palestine.

Du côté occidental, le X^e^ livre de la *Refutatio omnium haereseum* d'Hippolyte (3) et un choix de ses homélies retrouvées dans de vieilles traductions slaves et géorgiennes seraient à lire; le reste interviendrait pour une étude plus spécialisée des controverses

et suiv.; le *De oratione*, l'*Exhortatio ad Martyrium*, le *Contra Celsum*, en traduct. allem. dans la *Bibliothek der Kirchenväter*, t. XLVIII, LII, et LIII, 1926 et suiv.; extraits nombreux, par PRAT, dans *La Pensée chrétienne*, mentionnée plus haut, et dans les *Moralistes chrétiens*.

(1) Fragments des œuvres dans PG, X, 1233-44, et dans FELTOE, *The Letters and other remains of Dionysius of Alexandria*, Cambridge, 1904.

(2) Le *Credo* dans HAHN, *Bibliothek der Symbole*, n. 185; œuvres dans PG, X, 963 et suiv.; traduct. allem. dans la *Bibliothek der Kirchenväter*, 1911.

(3) Œuvres dans PG, t. X et XVI (*Refutatio*), à compléter par les *Schriftsteller* de Berlin, 1897 et suiv.

doctrinales de l'époque. Tertullien et Cyprien présentent davantage à prendre au lecteur. Du premier, plutôt polémiste que dogmatique, si l'on commence à pénétrer un peu les secrets de sa langue, on finira par se laisser entraîner à tout lire : écrivain inimitable, souvent génial, habituellement fougueux, sinon volcanique, pamphlétaire au besoin, jamais banal, Tertullien attirera toujours le lecteur (1). Ceux qui n'ont pas le temps de céder à cet attrait, prendront évidemment l'*Apologeticum*, le *De praescriptione haereticorum*, le *De oratione* et le *De patientia*, sans parler de quelques écrits qui seront mentionnés tantôt à propos des études doctrinales particulières. Le *Contra Marcionem* est assurément long, mais dans le renouveau de vogue dont jouit aujourd'hui le fils de l'évêque de Sinope, la lecture n'en serait que plus rémunératrice.

Avec saint Cyprien (2), nous entrons dans une atmosphère moins chargée. Ce qui y attire tout de suite peut se diviser en trois groupes : le groupe moral et ascétique avec l'*Ad Donatum*, le *De habitu Virginum*, le *De dominica oratione*, et le *De bono patientiae*, puis le *De Ecclesiae unitate* et le *De lapsis*, enfin, et l'on pourrait dire surtout, tout le dossier épistolaire composé de 81 pièces dont 65 de Cyprien personnellement : document de première valeur pour pénétrer dans tous les détails de la vie d'une église au III^e^ siècle et dans la riche personnalité de son chef.

A partir de Cyprien et de Novatien (3), dont il faut lire le *De Trinitate* et, si l'on veut, le *De bono pudicitiae*, ce qui voit encore le jour avant la fin de la période anténicéenne se réduit à peu de chose : ces années sont littérairement peu fécondes, même chez

(1) Œuvres dans PL, I et II; mieux dans l'édit. Oehler, en 3 vol., Leipzig, 1851-54, et surtout dans le *Corpus* de Vienne, CSEL, t. XX et XLVII, 1890 et 1906; dans HEMMER-LEJAY, t. III (*Paenit.*, *Pudic.*) et IV (*Praescript.*); édit. de l'*Apologeticum*, dans WALTZING et SEVERYNS, Paris, 1929; extraits nombreux dans *la Pensée chrétienne* et dans les *Moralistes chrétiens*.

(2) Œuvres dans PL, t. III et IV; mieux, mais non définitif, dans CSEL, t. III en 3 vol., 1868-71; les *Lettres*, dans l'édit. BAYARD, collection Budé, avec traduct. franc., 2 vol., Paris, 1925; extraits nombreux dans *La Pensée chrétienne* et dans les *Moralistes chrétiens*.

(3) Parmi les œuvres de Cyprien, dans PL, III, 861 et suiv.; édit. FAUSSET (*De Trinitate*), Cambridge, 1909.

les profanes, par suite même de la situation de l'empire, et pour les chrétiens l'ère des persécutions va se rouvrir, désastreuse. On peut lire dans Lactance, le « Cicéron chrétien » (1), qui a passionné la renaissance, les pages de triomphe du *De mortibus persecutorum* après la paix rendue à l'Église; on y ajoutera les deux meilleurs livres de ses *Institutiones divinae* (livres V et VI) sur le vrai culte de Dieu, essence de la perfection chrétienne. D'Arnobe (2), converti lui aussi de la veille, l'*Adversus Nationes*, superficiel et de style recherché, peut être laissé de côté sans grand inconvénient. Mais les deux rhéteurs présentent de l'intérêt parce qu'ils laissent voir ce qui les attire vers le christianisme; les livres I et II d'Arnobe rencontrent déjà l'objection des malheurs des temps, qui donnera naissance au *De Civitate Dei* de saint Augustin, et les livres III-IV et V pullulent de renseignements sur la mythologie polythéiste.

Si nous ajoutons à ces noms celui de saint Méthode d'Olympe (3), dont le *Banquet* (*Sur la virginité*) mérite lecture, et celui d'Adamantius (4) dont les cinq *Dialogues*, le III^e^ et le V^e^ surtout, ont des passages intéressants, nous aurons pris connaissance des principales œuvres qui remplissent la période anténicéenne. Mais la série ne peut se clore que par la lecture d'un écrivain qui se tient au seuil des deux périodes, Eusèbe de Césarée, le père de la première histoire ecclésiastique (5) : revue documentaire de trois siècles de tradition, plutôt qu'exposé historique proprement dit, mais exposé d'une inappréciable valeur, qui doit être lu par quiconque désire revivre l'impression toute fraîche que retirait de ces années obscures de diffusion, de lutte et de sang, celui qui clôturait son récit, au lendemain de la

(1) Œuvres dans PL, VI et VII; dans CSEL, t. XIX et XXVII, 1890 et 1897.

(2) Œuvres dans PL, V; dans CSEL, t. IV, 1875.

(3) Œuvres dans PL, XVIII, mieux dans les *Schriftsteller* de Berlin, t. XXVII, 1917, pour les œuvres retrouvées en vieilles traductions, et dans J. Farges avec traduct. franç. pour le *De libero arbitrio*, Paris, 1929.

(4) Sous le nom d'Origène, dans PG, XI, 1716 et suiv.; mieux dans les *Schriftsteller* de Berlin, 1901.

(5) Dans PG, XX, mieux dans l'édition de Schwartz-Mommsen dans les *Schriftsteller* de Berlin, 1903-1909 en 3 vol., et dans la collection Hemmer-

persécution, par un chant d'actions de grâces au Christ libérateur.

L'indication des lectures à faire dans les écrivains anténicéens, qu'on a réduites le plus possible, a pris un certain développement, parfois disproportionné avec l'importance intrinsèque des œuvres et leur valeur littéraire, mais nécessité par les caractéristiques de cette littérature, qu'il fallait tâcher de grouper d'après l'évolution interne de l'Église. Le rôle documentaire de ces pièces obtient ainsi son plein relief.

Le programme de la période suivante, beaucoup plus féconde en belles et grandes œuvres, sera plus rapidement exposé. C'est le moment où toutes les branches des sciences théologiques intensifient leur épanouissement : exégèse, dogmatique, controverse, apologétique, histoire, éloquence et homilétique, morale, ascétisme, genre épistolaire, hymnologie, tout se développe simultanément. La place prépondérante est prise par la controverse dogmatique : un siècle à peu près est occupé par la longue polémique arienne, si féconde pour la théologie trinitaire. En déposant la plume vers 430, au terme de ce long conflit, le meilleur continuateur d'Eusèbe, Socrate le Scolastique, voyant l'hérésie vaincue et dissipée, se demandait quelle tâche solliciterait encore les historiens futurs devant la pénurie d'événements que présageait cette paix de l'Église. Il ne se doutait pas que les questions christologiques, soulevées par Nestorius et par Eutychès, allaient faire éclore une production théologique encore plus ample et plus touffue qu'auparavant. L'abondance même des auteurs et des livres force plus que jamais le lecteur à se restreindre : devant cette pléthore, il faut évidemment se borner.

Pour continuer la lecture des historiens (1), à Eusèbe feront

LEJAY, t. II, XIV et XVII, avec la traduction de GRAPIN. — On pourra laisser de côté, si l'on veut, les trois derniers livres, composés et remaniés après les sept premiers; ils sont consacrés à la grande persécution finale. On pourra aussi les joindre, ainsi que les martyrs de Palestine (HEMMER-LEJAY, t. XVII, p. 170-301), à la lecture des actes des martyrs dont il a été question plus haut, p. 316.

(1) A lire RUFIN dans PL, XXI, 465-560, et mieux dans l'édition d'Eusèbe de Berlin, citée ci-dessus. — SOCRATE, dans PG, LXVII, 29-842, à préférer à

suite les sept livres de Socrate, et les deux de Rufin (jusque vers 395), puis on passera aux six livres d'Évagre le Scolastique, qui reprend le récit à peu près à l'endroit où l'avait laissé Socrate, pour le mener jusqu'à la fin du VI^e siècle (431-594). Quelques chapitres de Philostorge, l'écrivain arien, admirateur du radical Aétius et Eunomius, et que Photius a sauvé de la destruction par son résumé et ses extraits, pourront être interrogés aussi, pour qu'on ait l'appréciation d'un partisan décidé de l'opposition eunomienne. Ces chapitres d'histoire seront spécialement utiles quand il s'agira de réaliser la seconde des tâches décrites plus haut; car la lecture de la plupart des œuvres postnicéennes peut se faire avantageusement d'après un groupement qui réponde au deuxième but assigné précédemment.

Pour atteindre le premier but à travers les écrivains postnicéens, de manière à refaire dans ses grandes lignes le développement général de la pensée théologique chrétienne, il y a un moyen assez aisé : il consistera à détacher, parmi les nombreuses œuvres dogmatiques, celles qui contiennent un essai de synthèse plus ou moins complète. Les unes appartiennent à la simple catéchèse, ce ne sont pas les moins estimables. D'autres encore, au début surtout et même en plein V^e siècle, s'inspirent d'une pensée polémique ; mais il n'est pas rare qu'après la réfutation des diverses erreurs, l'auteur se mette en devoir d'exposer la vraie doctrine pour l'opposer à l'hérésie. D'autres sont d'une systématisation théologique plus sereine ou plus nettement accusée, commandée au début surtout, chez saint Isidore par exemple, par des vues morales. Mais dès la fin du XI^e siècle, ce qui nous place après l'ère patristique, elles deviennent essentiellement dogmatiques et embrassent toute la doctrine théologique, avec les sacrements et les fins dernières, tandis que beaucoup des

l'*Historia ecclesiastica* de Sozomene (PG, LXVII, 843-1630) et de Théodoret de Cyr (PG, LXXXII, p. 884-1280), mais on pourra aussi lire ces trois auteurs dans la *Tripartita historia* combinée par Cassiodore avec l'aide de son traducteur Épiphane, PL, LXIX, 879-1214. — Évagre, dans PG, LXXXVI, II, 2405 et suiv., et mieux dans l'édition de Bidez et Parmentier, Londres, 1909. — Philostorge, dans PG, LXV, 459-638, et mieux dans l'excellente édition de Bidez dans les *Schriftsteller* de Berlin, 1913.

exposés patristiques n'allaient pas bien au delà de l'ancienne θεολογία, doctrine de Dieu un et trine avec ses attributs, et de l'οἰκονομία, doctrine de l'incarnation et de la rédemption.

Il s'agira donc de suivre, depuis les premières formules, qui développent à peine le symbole des Apôtres, jusqu'à la codification de saint Jean Damascène en Orient, celle d'Abélard, de Hugues de Saint-Victor, de Pierre Lombard et de saint Thomas en Occident, l'examen de ces exposés synthétiques, ou de ces exposés d'ensemble, car le qualificatif de synthèse doctrinale ne leur convient pas à toutes strictement : examen fort suggestif à qui veut saisir sur le vif le progrès réalisé et l'élaboration de la synthèse dogmatique, dans ses principales parties, dans ses appuis bibliques et patristiques, dans son esprit, sa méthode, ses groupements, dans l'idée inspiratrice de sa codification et de la proportion de ses divers éléments.

Il faudra donc commencer par l'explication des premières confessions de foi, et pour celles-ci la *Bibliothek der Symbole* (1), publiée en 1897 par Auguste et par Louis Hahn, mais qui demanderait un remaniement profond, rendra de réels services, à condition de ne pas trop s'attarder à celles de certaines églises locales. La *Demonstratio* de saint Irénée déjà citée plus haut, avec quelques passages du *Contra haereses* (2) servira de point de départ; de là, on passera à quelques chapitres du dernier livre des *Philosophoumena* de saint Hippolyte (3), qui contiennent sa « veritatis doctrina », et surtout aux constructions du *De principiis* d'Origène (4), le plus ancien manuel de dogmatique, qu'on lira ou parcourra en entier; on y verra, entre autres choses, la place que prend la liberté, contre les erreurs contemporaines, dans son exposé.

(1) *Bibliothek der Symbole und Glaubensregeln der Alten Kirche*, Breslau, 1897.

(2) On prendra surtout les passages suivants : I, 9, 4 et 10, 1; II, 32, 3; III, 1, 2 et 4, 1, 2, avec 16, 5; IV, 9, 2 et V, 2, 2-3; pour la *Demonstratio*, voir plus haut, p. 315.

(3) Livre X, 32-34 (PG, XVI, III, 3446-3454).

(4) Dans PG, XI, 111 et suiv., ou dans les *Schriftsteller* de Berlin, t. V d'Origène, 1913.

A partir du concile de Nicée, quelques catéchèses du symbole apostolique, plus simples et plus nourries de dogme, feront suite : surtout les *Catéchèses* de saint Cyrille de Jérusalem (1), les plus célèbres, avec les cinq consacrées aux sacrements de l'initiation et souvent mises sous le nom de Jean de Jérusalem. L'*Oratio catechetica* de saint Grégoire de Nysse (2), qui a pour but de donner l'ensemble de la doctrine aux catéchistes, vaut la peine d'être lue, ainsi que les exposés (3) de Nicetas de Remesiana, de saint Ambroise et de Rufin d'Aquilée et d'autres. L'*Ancoratus* et le *Panarium* de saint Épiphane (4), assez longs, devraient être lus au moins dans leur résumé présenté respectivement au début ou à la fin de chaque œuvre.

Avec le *De fide et symbolo* de saint Augustin, auquel on peut joindre son *De agone christiano*, écrit populaire, et son *De symbolo ad catechumenos*, il faut lire l'*Enchiridion, sive de fide, spe et charitate*, du grand docteur (5), que son ami Laurentius lui avait demandé et qui est le seul traité systématique de doctrine qu'il ait composé. Après saint Augustin, restent encore à mentionner le *Liber dogmatum ecclesiasticorum* du semi-pélagien Gennade, très succinct, la *Brevis fidei complexio* du pseudo-Bède, courte mais non sans mérite, et le *De fide, sive de regula fidei ad*

(1) PG, XXXIII, 31 et suiv.

(2) PG, LXV, 9-106; mieux dans l'édit. Srawley, Cambridge, 1903, ou dans Hemmer-Lejay, t. VII, avec traduction française par L. Meridier.

(3) Nicetas, *Explanatio symboli*, parmi les *Sex libelli competentibus ad baptismum instructionis* incomplètement conservés, dans l'édit. A. E. Burn, Cambridge, 1905, p. 6-54, mieux que dans PL, LII, 875. — S. Ambroise (peut-être aussi Maxime de Turin), *Explanatio symboli ad initiandos*, dans PL, XVII, 1155-1160, et LVII, 835-858; l'*Exhortatio ad neophytos de Symbolo* (provenance douteuse, d'Espagne?), de réelle valeur, n'est pas dans Migne, mais dans Caspari, *Alte und neue Quellen, zur Geschichte des Taufsymbols*, Christiania, 1879, p. 186-195. — Rufin, *Commentarius in symbolum Apostolorum*, ou *Expositio in Symbolum*, dans PL, XXI, 335-386. — S. Maxime de Turin, *De expositione symboli* (*Homilia* 83), dans PL, 433-440, et S. Pierre Chrysologue, *In symbolum Apostolorum* (*Serm.* 57-62), dans PL, LII, 357-375.

(4) Dans PG, XLIII, 12-236 et 17-19; ibid., XLII, 773-832, avant l'*Anakephalaiosis* (833-886), qui n'est pas authentique.

(5) Dans PL, XL, 181-196, 289-310 et 627-636; *Enchiridion, ibid.*, 231-290; ne pas manquer de lire les remarques sur ces ouvrages dans les *Rétractations*.

Petrum, de Fulgence de Ruspe, petit livre d'or, qui a traversé tout le moyen âge sous pavillon augustinien (1). Une tendance beaucoup plus morale (2), qui s'inspire beaucoup de saint Grégoire, s'accusera dans le *De summo bono* ou *Sententiae* de saint Isidore de Séville, auquel on ajoute plus tard un IVe livre, et dans les *Sententiae* de Tayon de Saragosse, auxquelles font contraste par leur riche tenue dogmatique, surtout trinitaire et christologique, les remarquables exposés (3) des Pères aux conciles de Tolède de 675, de 688 et de 693.

En Orient, après Théodoret de Cyr (4), qui ajoute comme Ve livre à son *Haereticarum fabularum compendium*, l'exposé de la vraie doctrine, basée sur un dossier scripturaire semblable déjà à celui de nos manuels contemporains, l'œuvre à lire est celle sur laquelle se ferme la production patristique orientale, l'*Expositio orthodoxae fidei* de saint Jean de Damas, troisième partie de sa trilogie dite *Fons scientiae*, qui expose en cent chapitres teintés de philosophie aristotélicienne, les grandes lignes de la dogmatique chrétienne (5) : les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation y tiennent la plus grande place. L'œuvre du néo-platonicien Denys l'Aréopagite (fin du ve siècle) relativement brève, est beaucoup plus synthétique que ne le donnerait à croire le titre de ses quatre monographies; elle mérite évidemment d'être lue, malgré l'initiation spéciale nécessaire pour la pénétrer à fond (6).

Les lectures qu'on voudrait faire ensuite, pour pousser plus loin cette revue de l'élaboration synthétique, sortent de la période

(1) Gennade, dans PL, LVIII, 979-1054. — Pseudo-Bède, PL, LXIV, 1333-1338. — Fulgence, PL, XL, 753-780 et LXV, 671-768.

(2) Isidore, PL, LXXXIII, 537-738, voir aussi le IVe livre, ibid., 1153-1200. — Tayon, PL, LXXX, 737-792.

(3) Mansi, t. XI, 132 et suiv.; t. XII, 10 et suiv., 67 et suiv.; voir au moins les passages fournis par Denzinger, n. 275-287, 294-296; une étude très documentée, par le P. J. de Aldama, sur ces très intéressantes professions de foi de Tolède, est en préparation.

(4) Dans PG, LXXXIII, 335-556.

(5) Dans PG, XCIV, 789-1228.

(6) Dans PG, III et IV; les développements des commentateurs occupent la grande partie du volume. Nous y reviendrons plus loin à propos de quelques doctrines spéciales.

patristique. Contentons-nous d'indiquer, comme principaux points de repère, les noms de Raban Maur, *De universo* et *De ecclesiasticis disciplinis*, et de Paschase Radbert, *De fide, spe et caritate*, parmi les Carolingiens, pour arriver, après quelques sections des collections canoniques systématiquement ordonnées, aux œuvres des Summistes et des écoles du début du XII^e^ siècle, l'école anselmienne de Laon, l'école abélardienne, l'école victorine, l'école gilbertine, du mélange et du conflit desquelles est sorti le *liber textus* de Pierre Lombard et, par lui, tous les traités de dogmatique, dont les écrits des Pères avaient accumulé les matériaux et précisé les principales doctrines.

Sans doute, cette première esquisse d'un programme de lectures, semblera bien imparfaite et incomplète. Plus d'une œuvre importante n'y a pas été mentionnée, comme la correspondance de saint Jérôme, le prince des épistoliers parmi les Pères, comme les discours de saint Léon-le-Grand, chefs-d'œuvre de dogmatique et de diction tout à la fois, comme les *Confessions* de saint Augustin, que lisaient volontiers ses contemporains et qui arrachaient des larmes à leur auteur quand il se prenait à les relire. Mais en groupant les lectures d'après la diversité des buts poursuivis, — il y avait encore d'autres moyens de procéder, en indiquant par exemple dans les seuls grands écrivains les principales pièces à lire — nous avons cru leur donner plus d'unité, et de suite. Ce triple groupe permet aussi de ne rien omettre d'important et de donner à chaque œuvre sa valeur proportionnelle.

Un programme de lectures, qui assigne pour chacun de nos dogmes les principaux ouvrages patristiques, répondra, comme nous l'avons dit plus haut, au second but esquissé précédemment : prendre contact avec une doctrine spéciale aux divers stades de son élaboration. L'exposé de cette partie se fera dans un prochain article, qui donnera brièvement aussi la troisième partie, ou les groupes particuliers d'auteurs et de genres littéraires.

(A suivre) J. DE GHELLINCK, S. I.

Les Événements de Beauraing

I. Questions de méthode (1)

I. *La méthode à suivre.*

Lorsque, devant des faits comme ceux de Beauraing, on s'efforce de se faire une opinion personnelle sur leur origine, naturelle ou surnaturelle, la première question qui se présente à l'esprit est celle de la méthode à suivre. De quoi s'agit-il ? De faire le diagnostic d'un cas plus ou moins obscur : la méthode sera celle du médecin devant une maladie au caractère étrange. Comment s'y prend-il ? Il se rend d'abord exactement compte des faits; en d'autres termes, il observe soigneusement tous les symptômes particuliers du cas, cherchant à n'en laisser échapper aucun et attirant davantage son attention sur ceux qu'il sait plus suggestifs, plus révélateurs. Ensuite il se demande quelle cause expliquerait le mieux cet *ensemble* de données de façon cohérente et complète. Bref il se place devant la *totalité* des faits et non devant l'un ou l'autre détail.

C'est ce qui s'impose également dans le cas présent, et c'est, nous semble-t-il, ce qui manque le plus à tant de discussions que nous avons entendues au sujet de Beauraing, de la part des personnes les mieux intentionnées (2).

(1) Cet article n'est qu'une conférence prononcée à l'occasion des récollections sacerdotales de plusieurs doyennés des diocèses de Liége et de Namur et qui n'était nullement destinée à la publication. C'est bien malgré nous, contraint par les instances de prêtres nombreux, que nous avons consenti à la laisser publier. Il est clair que nous ne parlons ici qu'en notre nom personnel, sans engager l'autorité de qui que ce soit. Dans ces commentaires, nous supposons connu le récit des faits, tel qu'on le trouve dans les brochures du Dr Maistriaux : « *Que se passe-t-il à Beauraing ?* » et « *Les dernières apparitions de Beauraing* », Louvain, Éditions Rex, 1933. Nous-même avons été à Beauraing deux fois durant la période des apparitions, du 21 au 22 décembre, et du 3 au 5 janvier; notre ministère nous y ramène chaque mois depuis une dizaine d'années.

(2) Ce défaut de méthode est visible dans la brochure de Gaston Robert « *Le miracle de Beauraing* », Courtrai, 1933. L'auteur s'arrête à l'un ou l'autre

L'on s'arrête à un point particulier, qui s'explique également dans l'hypothèse de la suggestion ou de l'apparition surnaturelle; on discute, on s'échauffe pendant des heures... et, à la fin, on n'a pas avancé d'un pas. L'un dit « suggestion »; preuve : « Un jour, Fernande Voisin voit la Vierge lui montrer son cœur, le lendemain les enfants voient la même chose ». — L'autre répond : « La Vierge peut parfaitement montrer un jour à l'un des enfants ce qu'elle ne manifestera aux autres que le lendemain... » Les deux avis contradictoires, portant sur un détail isolé ainsi de l'ensemble, apparaissent légitimes, chacun pour leur part, et il devient impossible de conclure. Pour déterminer l'origine probable du fait, c'est dans l'ensemble qu'il faut le replacer. Si l'hypothèse surnaturelle rend, mieux que d'autres, raison de l'ensemble des faits, elle couvrira aussi ce trait particulier, même si, isolé du reste, il offre certaines apparences de suggestion.

Beaucoup tombent, sans s'en apercevoir, dans le vice de méthode que nous reprochons aux critiques incrédules qui étudient l'histoire comparée des religions. De l'existence d'ablutions rituelles chez les Juifs ou chez les païens, ceux-ci concluent à l'origine naturelle du baptême chrétien. Nous leur répondons qu'ils ne considèrent que le rite extérieur, voire même une partie de ce rite, et négligent sa signification, l'intention qui l'accompagne, le contexte de l'ensemble; ils s'arrêtent à un détail. De même à ceux qui, dans l'extase de nos mystiques, ne voient qu'un état pathologique, parce que l'hystérique, à certains moments, peut prendre une attitude extérieure semblable à celle de l'extatique, nous répondons légitimement : « Vous laissez sans explication nombre de points tels que la force d'esprit et de volonté, la générosité, la persévérance dans l'exécution d'un dessein conçu, etc.; vous vous arrêtez à un détail; l'ensemble du fait vous échappe ».

Rechercher l'hypothèse qui explique le mieux l'ensemble des

point de l'interrogatoire (p. ex. dans quels termes l'apparition a-t-elle exprimé son désir d'une chapelle?), il suppose, d'ailleurs à tort, que le bénéficiaire d'une révélation doive nécessairement en reproduire tous les termes et, malgré ses bonnes intentions, il se trouve incapable de conclure.

faits, déterminer jusqu'à quel degré les divers traits s'expliquent dans cette hypothèse, se demander si quelque détail résiste absolument à l'explication supposée et la renverse, telle doit être la méthode à suivre pour étudier les faits de Beauraing.

Or, pour juger de ces faits, il faut évidemment avoir quelque connaissance des critères proposés par les grands auteurs mystiques et ne pas mettre en avant des principes auxquels n'ont jamais pensé ni Benoît XIV, ni saint Jean de la Croix, ni sainte Thérèse, ni tant d'autres. Tel écrivain semble supposer que, dans une vision surnaturelle, le voyant doit remarquer absolument tout (1), et on demandera à un des enfants : « Quelle est la longueur des cils de la Vierge ? »; ou bien l'on attribuera une importance exagérée à telle ou telle variation de détail sur le costume de la Vierge; on fera dépendre la vérité de l'apparition de la concordance parfaite sur les termes dont s'est servie la Vierge pour demander une chapelle. Toutes ces exigences portent à faux. Dans une apparition ou révélation véritable, le bon Dieu n'est pas tenu d'ajouter miracle à miracle. Or, ce serait un nouveau miracle que le voyant remarquât absolument tout. A Lourdes, on demande à Bernadette : « La croix du chapelet avait-elle un Christ ? » « Je n'y ai pas fait attention. » — « Le chapelet de l'apparition avait-il cinq dizaines ou davantage ? » « Je ne sais pas » (2). A vouloir que les enfants se rappellent exactement tous les termes dans lesquels la Vierge a demandé une chapelle, il nous faudrait rejeter une bonne partie des Évangiles; combien peu de paroles de Notre-Seigneur sont rapportées dans les mêmes termes par les différents évangélistes; la teneur de l'écriteau de la croix elle-même « Hic est rex Judaeorum » (une inscription pourtant !) ne l'est-elle pas de quatre manières différentes ? L'histoire des révélations authentiques des saints montre que le même saint peut rapporter une même révélation dans des termes différents à diverses reprises.

(1) Très judicieuses, à ce propos, les remarques de M. A. Thys dans la brochure : « *Beauraing. Quelques réflexions de bon sens* », Bar-le-Duc, 1933. Nous recommandons particulièrement la lecture des p. 9, 10, 15.

(2) *Études*, t. 101, 1904 : Joseph Léonard, *Vraie représentation de Notre-Dame de Lourdes*, p. 716.

II. *La question de certitude.*

Dans une matière comme celle-ci, est-il possible d'arriver à une solution certaine? Notons d'abord que l'évidence qu'on pourrait atteindre, même si un miracle bien authentiqué suivait les apparitions, ne serait pas une évidence d'ordre mathématique, ne serait pas une évidence contraignante, ne laissant place à aucune échappatoire; la volonté, comme dans toute croyance, comme dans l'acte même de foi surnaturelle, y jouera son rôle; aussi ne faudra-il pas s'étonner de voir des hommes très dévots d'ailleurs à la sainte Vierge (nous laissons de côté ceux qui rejettent à priori tout surnaturel) éprouver une grande difficulté à admettre l'origine surnaturelle des faits de Beauraing, comme des faits de Pontmain, de la Salette, et même de Fatima et de Lourdes. Ils pourront toujours dire que le miracle qui suit récompense la dévotion des fidèles plus qu'il ne confirme la réalité de la vision et ils pourront citer en faveur de cette manière de voir des faits comme ceux relatifs à la *Santa Casa* de Lorette. L'évidence n'étant pas contraignante, et la volonté devant intervenir, l'adhésion dépendra, jusqu'à un certain point, du tempérament, des habitudes intellectuelles; certains savants habitués à ne procéder que par séries bien enchaînées de syllogismes, ou par de rigoureuses déductions scientifiques, se rallieront peut-être plus difficilement au sentiment populaire; avouons cependant que, personnellement, nous avons été plutôt surpris de voir le grand nombre de savants, de professeurs d'université, de maîtres de philosophie et de théologiens qui ont suivi le courant populaire et sont allés, dévotement, sans crainte d'être taxés de crédulité, prier à la grotte de « Notre-Dame de Beauraing ».

La certitude à laquelle on peut arriver résultera d'un ensemble d'indices dont aucun, pris isolément, n'est peut-être pleinement concluant, mais qui, tous réunis, constituent une preuve « par convergence des probabilités ». Dans de nombreux cas *individuels* d'apparitions, de locutions, de révélations, il n'y a guère moyen de parvenir à une solution ferme; le temps, les moyens d'enquête font défaut; si la solution ne présente qu'un intérêt individuel,

sans nécessité absolue de trancher, on devra souvent en rester prudemment au point d'interrogation. Ajoutons cependant que la Providence se doit à elle-même et à nous de ne pas laisser le diable singer Dieu ou la Vierge de telle façon qu'il n'y ait plus *en soi* aucun moyen de découvrir la ruse.

Notons enfin que l'autorité ecclésiastique doit, pour agir, demander une certitude beaucoup plus ferme que celle qui peut suffire à de simples particuliers. Aussi, l'autorité ecclésiastique attend-elle d'ordinaire longtemps avant de donner son approbation; comme elle l'a fait à propos de la dévotion au Scapulaire, de la dévotion au Sacré-Cœur, elle laisse d'abord le temps user toutes ses forces contre la croyance. Cependant l'attitude de ceux qui disent : « Nous attendons que l'autorité parle » n'est pas à approuver tout à fait; car le *sensus fidelium*, le sentiment populaire, nous le verrons plus loin, a ici une grande importance et prépare souvent les décisions de l'autorité. L'autorité elle-même fait le plus grand cas de ce « sensus fidelium » et se plaît à le ratifier et à le confirmer.

III. *Les différents genres de visions.*

Parmi ceux qui écrivent sur Beauraing, même avec d'excellentes intentions, que de confusions parfois parce que l'on ignore ou omet les distinctions nécessaires! Distinguons donc d'abord les phénomènes d'union mystique proprement dite (nous désignons par là les différents degrés d'oraison surnaturelle extraordinaire) des phénomènes secondaires tels que visions, apparitions, locutions, etc.... On peut avoir atteint le plus haut degré d'union mystique, l'union transformante, et n'avoir jamais eu de vision et réciproquement.

Distinguons aussi, et cette distinction est capitale dans le cas présent :

a) Les visions intellectuelles. « Celles-ci, dit le P. Poulain (1), sont perçues par l'esprit seul sans image intérieure. On peut voir ainsi Dieu ou les anges, et même un objet matériel, mais, pour

(1) A. Poulain, s. i., *Les Grâces d'Oraison* 7e éd., Paris, 1909, p. 313.

ainsi dire, comme on verrait intellectuellement des anges, les visions peuvent être confuses ou distinctes ». Inutile évidemment de demander à une personne favorisée d'une vision intellectuelle de Notre-Seigneur la forme de son visage, la couleur de ses vêtements, elle ne pourra vous répondre.

b) Les visions imaginatives. « Celles-ci consistent encore à voir un objet matériel, mais sans le secours des yeux. Il est perçu par le sens imaginatif ».

c) Les visions extérieures « appelées aussi oculaires ou corporelles, sont perçues par les yeux du corps. Un être matériel se forme ou semble se former en dehors de nous, et nous l'apercevons comme tout ce qui nous entoure ». (*op. cit.*, p. 313).

La vision extérieure, la moindre de toutes, peut se produire de quatre manières (*op. cit.*, p. 327). Elle peut être : 1. Objective. « Le corps est *réellement* celui de la personne qui apparaît; c'est sa substance qui agit sur nos yeux; ce n'est possible que pour Notre-Seigneur et la Sainte Vierge »; les saints en effet, ne retrouveront leur corps qu'à la résurrection; 2. Objective encore, mais l'apparition a un corps d'emprunt formé par une cause suprahumaine; 3. Semi-objective. « Il n'existe plus de corps véritable, mais du moins il y a encore quelque chose de matériel en dehors du voyant, à savoir des *rayons lumineux* semblables à ceux que le corps aurait été capable d'émettre. Les anges produisent ces ondulations comme ils le feraient pour des ondes sonores, et les font partir du lieu que l'objet est censé occuper. Parfois même il leur suffirait d'utiliser, en les déviant, les rayons diffus de la lumière ambiante ». Des lois d'optique pourraient jouer dans ce cas et expliquer que certains détails soient perçus par un voyant et non par l'autre; 4. Purement subjective. Une cause suprahumaine imprime immédiatement sur la rétine l'image de l'objet.

Cette distinction entre « intellectuelles, imaginatives, extérieures » s'applique aux paroles aussi bien qu'aux visions.

Les visions intellectuelles et imaginatives ne se rencontrent que dans des âmes arrivées déjà à un haut degré d'union mystique, à l'âge de l'extase, dit sainte Thérèse. Les visions extérieures,

comme le sont les visions de Lourdes, Fatima, Beauraing, etc., ne supposent pas une certaine sainteté. Sainte Thérèse qui a eu nombre de visions intellectuelles et imaginatives n'a jamais eu de vision extérieure.

La possibilité des modes d'apparition 2, 3 et 4 explique que Notre-Seigneur et la Sainte Vierge puissent apparaître sous tant de formes différentes; même en se tenant au mode indiqué en premier lieu, l'empire que l'âme exerce sur le corps ressuscité lui permet d'en user comme d'un véritable instrument, de lui donner des apparences différentes (1). Toutefois beaucoup de théologiens, pour des raisons philosophiques dans lesquelles nous n'avons pas à entrer ici, pensent que même Notre-Seigneur et la Sainte Vierge apparaissent rarement de la première manière (2).

A Beauraing, quel a été le mode d'apparition employé ? Il est bien difficile de le déterminer, de même que pour Lourdes. Quelques discordances de détail entre ce que les enfants déclarèrent avoir vu ou entendu ne pourraient-elles pas s'expliquer par le jeu de certaines lois d'optique ou d'acoustique ? Nous laissons aux physiciens le soin de le rechercher. Car, ne l'oublions pas, une cause préternaturelle ne supprime pas nécessairement le jeu de toutes les lois naturelles.

II. Indices qui semblent manifester l'origine surnaturelle des faits de Beauraing.

Pour répondre à cette question : « quels sont les indices d'une intervention surnaturelle dans les événements de Beauraing », nous traiterons séparément des phénomènes de vision et des phénomènes d'audition, ces derniers présentant des difficultés particulières.

(1) S. Thomas, *Sum. Theol.* III, q. LV, art. IV, ad 2^{um}. — *Supplem.*, q. LXXXIII, art. VI, o.

(2) Terrien, *La Mère de Dieu et des hommes*, Paris, 1902, II vol., p. 130, suiv.

A. — Les phénomènes de vision.

1. Un fait frappe tout d'abord : les médecins semblent impuissants à présenter une *explication naturelle satisfaisante de l'ensemble des faits* de Beauraing. Nous ne leur demandons pas une explication certaine ou surpassant toutes les autres en vraisemblance; nous leur demandons seulement une *hypothèse plausible*, groupant la *totalité des faits* et dont on puisse dire : « Oui, ce pourrait être la vraie cause ». Et cependant ils sont venus nombreux, médecins de toute opinion, professeurs d'université, etc, Il y a ici quelque chose qui les déroute, qui ne leur permet pas de faire rentrer sans violence les visions de Beauraing dans les cas connus, bien étudiés, d'hypnose, d'hystérie, d'hallucination collective. « Jusqu'à présent, déclare le Docteur Maistriaux (1), aucune explication scientifique et médicale ne m'a donné pleine satisfaction. Bien au contraire! La marche des événements déroute les hypothèses qui semblaient les mieux fondées. Hallucination collective, illusion, auto-suggestion, rien ne résiste complètement à l'examen approfondi des personnes, des faits, des circonstances ».

M. le Docteur Havet (2), professeur à la faculté de médecine de l'Université de Louvain déclare nettement qu'il ne peut être question d'une hallucination proprement dite et est aussi affirmatif en ce qui concerne la sincérité des enfants; pour que ces enfants trompent, il faudrait un miracle de supercherie.

Le Docteur I. Maere, neurologue gantois, particulièrement versé dans ces matières, écrit dans le *Bien Public* (3) : « Est-il possible, alors que ces enfants vont tout naturellement prier à une heure déterminée, qu'au même moment, simultanément, séparés qu'ils sont par des médecins ou par d'autres personnes, est-il possible que leur imagination propre soit tellement fascinée, leur volonté et leur conscience tellement annihilée que leurs

(1) *Les dernières apparitions de Beauraing*, p. 49.

(2) Nous citons d'après le nº 3 des *Annales de Beauraing*, (Bruxelles, février, 1933).

(3) *Annales de Beauraing*, nº 3. — *Bien public*, 18 janvier 1933.

sensibilités générales et spéciales soient brusquement abolies pour revenir à l'état normal immédiatement après l'extase? Le phénomène qui se présente devant eux est subit, instantané, la disparition de même. Ces visionnaires ont-ils une représentation imaginative tellement développée qu'il n'en reste rien après les apparitions? Pas de troubles nerveux, pas de troubles de la sensibilité, ou de la personnalité, pas de terreurs nocturnes qui seraient habituelles chez d'autres enfants... En un mot état *normal* pendant la vision, état normal avant et après...

Les hallucinations collectives sont très rares surtout de nos jours... Nous connaissons aussi la folie collective, le délire et la rage des foules, mais nous ne voyons plus de nos jours les hallucinations collectives visuelles et encore moins celles des enfants. Alors que faut-il croire? Il y a quelque chose de plus que de la pure psychologie infantile et ce quelque chose plus grand, plus noble, plus avéré peut parfaitement être d'ordre surnaturel; la science médicale devant ces faits, reste en défaut ».

Sans doute, la science connaît nombre de cas de visions d'objets irréels (1); mais elle en perçoit les causes : trouble quelconque du système nerveux, suggestion soit dans l'hypnose, soit à l'état de veille, intoxicants, etc...; elle peut produire artificiellement la dissociation psychologique d'où résulteraient des visions parfois surprenantes; dans le cas de Beauraing, on cherche en vain la cause de semblable trouble psychologique. Tare du système nerveux? Mais il s'agit d' « enfants sains, bien constitués, sans tares héréditaires. Leurs parents, en effet, se portent bien, issus de familles paysannes, de races solides et bien équilibrées moralement et physiquement » (2).

La suggestion? mais d'où viendrait-elle? « enfants élevés chrétiennement mais sans excès de zèle, très loin de là. En effet, les parents Voisin étaient croyants mais non-pratiquants et les Degeimbre, famille catholique, peuvent être rangés dans la

(1) Cf. *Revue des questions scientifiques*, vol. 47, p. 511; 48, p. 144; 49, p. 202. « *La dissociation psychologique* » par A. ARCELIN.

(2) Dr MAISTRIAUX. *Que se passe-t-il à Beauraing?* p. 13.

grande masse des indifférents » (1). On a d'ailleurs tout fait pour détruire la suggestion; l'entourage, les parents, les religieuses y ont coopéré. « Au début, personne ne voulait ajouter foi à leurs révélations, ils furent même en butte à pas mal de moqueries » (2). « Monsieur le Doyen me regardait comme une menteuse », avoue naïvement la plus jeune.

« Qui connaît les limites de la suggestibilité ? » dira-t-on peut-être. Très bien; mais la cause, l'origine de la suggestion, tâchez donc de la déceler et de nous la montrer. L'imagerie même de l'apparition de Beauraing se laisse difficilement expliquer par suggestion (3); elle a quelque chose de personnel et d'original. Si l'on a affaire à de la suggestion, il faut expliquer aussi qu'à certains jours où les enfants ne l'attendent pas (le 21 décembre, p. ex. où Gilberte Voisin nous déclare à nous-même : « Aujourd'hui, je crois plutôt qu'il n'y aura rien; je n'attends rien ») la vision se produit, et qu'à d'autres jours comme à la Noël, où tout devait contribuer à provoquer la crise : solennité de la fête, foule de 4 à 5000 personnes, attente des enfants, à ces jours-là rien n'arrive. Une hypothèse doit, pour être admise, pouvoir rendre raison de toutes ces irrégularités.

Dans une brochure récente, on a lancé le mot « spiritisme »; mais ceux qui articulent ce mot en savent-ils la signification ? Le spiritisme prétend mettre les vivants en communication avec les morts; du reste, bien peu de gens sérieux admettent encore la réalité des apparitions spirites; celles-ci n'ont lieu qu'à la suite d'une laborieuse mise en scène.

Encore une fois, c'est une cause probable qu'il faut indiquer. Or la vision de Beauraing naît sans cause apparente; les enfants y entrent et en sortent *subitement*. La crise n'est annoncée par aucun signe précurseur, elle cesse sans laisser de traces. Pourquoi ?

La crainte peut engendrer une hallucination, affirme-t-on. Soit encore. Passe pour ce qui eut lieu le premier jour, nous y

(1) Dr Maistriaux, *o. c. ibid.*
(2) *Ibid.*, p. 15.
(3) Cf. le petit fait cité p. 31 de la première brochure du Dr Maistriaux.

reviendrons plus loin. Mais ce n'est pas seulement l'hésitation quelque peu craintive du premier soir qu'il faut expliquer, c'est la suite entière des événements; c'est en particulier cette vision rassérénante, procurant aux enfants une joie si vive. La cause de tous ces phénomènes se réduirait-elle à la crainte ?

De plus, ce qui complique singulièrement le cas, c'est le nombre des sujets. S'il n'y en avait qu'un... mais cinq ! Qu'une vision irréelle se reproduise une trentaine de fois d'une manière substantiellement identique, voilà qui s'écarte déjà de tous les cas connus. Mais que le jeu d'une faculté imaginative se reproduise et continue dans le même plan en cinq cerveaux différents et pendant tout un mois, explique cela qui pourra !

Les « pourquoi » restés sans réponse sont si nombreux, la manière de se comporter de cette apparition est si différente des lois connues des troubles psychologiques, que, presque malgré soi, on en vient à la conclusion : « Une volonté libre se cache sous ces faits ». Cette volonté est-elle humaine, est-elle diabolique, est-elle divine ?

Comme le disait récemment après un long examen, un médecin, professeur d'Université, à la Sœur Supérieure de Beauraing, il n'y a plus que deux hypothèses à examiner, celle du surnaturel ou celle de la supercherie. Et pour nous, si celle du surnaturel ne pouvait se soutenir, c'est celle de la supercherie qui nous semblerait rester seule possible, et pour laquelle, le cas échéant, nous opterions.

La compétence des médecins ne s'étend pas au delà de ce premier point : proposer une explication naturelle des faits. Ils n'y parviennent pas, et ainsi apparaît dans les faits de Beauraing le premier élément constitutif de tout miracle, « quelque chose d'inexplicable ».

On ne peut cependant pas conclure de là, immédiatement, à une intervention divine, la puissance diabolique, supérieure à celle de l'homme, pouvant produire certains effets merveilleux; or, il est clair qu'à ne considérer que le fait brut en lui-même, en dehors des circonstances qui l'accompagnent, l'apparition de Beauraing ne dépasse pas le pouvoir diabolique. Mais, grâce à

Dieu, ce n'est pas la première fois que des apparitions se produisent dans l'Église; ces faits sont nombreux dans la vie des saints et l'Église a eu souvent à les examiner dans ses procès de béatification et de canonisation. Aussi les grands auteurs mystiques ont-ils, de tout temps, donné des règles, pour « le discernement des esprits ». Plusieurs, trop portés à suspecter la crédulité des catholiques, seraient très étonnés s'ils voulaient lire les règles si sages que trace Benoît XIV (1) pour discerner les apparitions fausses des apparitions véritables. Appliquons quelques-uns de ces critères aux faits de Beauraing.

2. Tout d'abord dans une vision divine, il ne se trouve rien de bizarre, rien de charlatanesque (2). Une apparition vient-elle brûler les moustaches et la barbe du voyant, (comme le peuple le raconte de tel fossoyeur d'un cimetière belge en décembre 1932!) le cas devient très suspect et on devra se montrer particulièrement exigeant dans l'examen des autres critères.

Or à Beauraing, tout, du côté de l'apparition, est d'une dignité parfaite. Il y a dans ses paroles, nous le verrons plus loin, une réserve et une prudence remarquables.

De la part des enfants (3), aussi bien que de la foule, l'attitude répond à la dignité de l'apparition. Quelques-uns ont été,

(1) *De beatificatione et canonizatione sanctorum.* Lib. III, cap. L, LI.

(2) Cf. les remarques si justes de R. de Sinety dans « *Voyants ou visionnaires* », numéro d'avril 1927, p. 138, de la *Revue d'ascétique et de mystique* (à propos de Marie des Vallées) — Voyez aussi *Vie spirituelle, Documents*, juillet 1928, p. (114) : *L'extatique de M. Pierre Janet.*

(3) Mais la brusquerie avec laquelle les enfants sont jetés à genoux ne trahirait-elle pas une action diabolique? Pas nécessairement; qu'on se rappelle le « cadens in terram » des *Actes des Apotres*, IX, 4 : Saul, sur chemin de Damas, a été jeté à terre! Voir aussi *Apoc.* I, 17 : « Et cum vidissem eum, cecidi ad pedes eius tamquam mortuus » et dans *Daniel*, X, 7-10, l'effet de la vision sur le prophète.

Chez Bernadette aussi, certains détails ont causé aux spectateurs une impression étrange. Ne l'a-t-on pas vue se gratter devant les apparitions?... et manger de l'herbe? (Cf. Cros, *Notre-Dame de Lourdes*, I, p. 263 et 256). Ce que voyant une bonne dame de dire : « Et vous voudriez me faire croire que cette fille voit la Sainte Vierge! »

semble-t-il, choqués de l'hypertension des yeux et du visage des enfants durant l'apparition, de la précipitation de leur prière. Mais rappellons-nous qu'il s'agit ici d'une vision extérieure, *à laquelle concourt donc l'organisme.* Le spectacle que ces enfants ont devant eux est ravissant. « Elle est si belle » dit en pleurant la plus petite...! Aussi l'organe visuel va-t-il employer toute sa force, absorber même à son profit la force des autres organes, produire un état qui approche de l'extase; rien d'étonnant que cet effort se traduise par une tension extérieure; rien d'étonnant non plus qu'une émotion si intense se manifeste par une prière plus précipitée. D'ailleurs, c'est précisément cette attitude des enfants durant l'apparition qui a le plus profondément remué la presque totalité de ceux qui en ont été témoins.

Que, dans d'autres apparitions, les voyants aient paru beaucoup plus calmes que les enfants de Beauraing, cela ne doit pas nous surprendre. Pourquoi une vision devrait-elle chez tous produire toujours les mêmes sentiments? Une même émotion intérieure doit-elle se traduire chez tous par la même attitude extérieure? Ajoutons que, dans une vision intellectuelle ou imaginative, l'attitude du voyant reste très calme; les yeux semblent se fixer dans le vide et c'est tout; mais, dans ces cas, l'intelligence seule ou, avec elle, le sens intérieur seul concourent.

Enfin, de la part de la foule, le calme, le respect, la piété digne et continue contrastent singulièrement avec l'exaltation des convulsionnaires au tombeau du diacre Pâris au temps du Jansénisme, ou avec les scènes récentes d'Ezquioga (1), en Espagne.

3. *La certitude.* Quand Dieu agit, il fait sentir sa présence; de là, selon les auteurs mystiques, cette certitude caractéristique des visions divines. Au moment même, on est sûr à ne pouvoir douter. Ce que disent ces auteurs s'applique sans doute d'abord aux visions d'ordre plus relevé, mais doit s'appliquer aussi aux visions extérieures.

(1) Gaetan Bernoville. *Les faits étranges d'Ezquioga;* dans *Études,* 20 novembre 1931, p. 456 et suiv.

Pour faire ressortir la valeur de ce critère, il faudrait tenter une étude comparative et examiner jusqu'où, dans les cas de vision hypnotique, la suggestion de certitude peut durer et à quelles épreuves elle peut résister. Cette étude nous n'avons ni le loisir, ni les documents nécessaires pour l'entreprendre; le témoignage des grands auteurs mystiques nous suffit.

Or, cette certitude dont parle sainte Thérèse (1) semble bien exister chez les enfants de Beauraing, certitude calme, tranquille, qui nous a surpris dès que nous fûmes en présence des enfants, et qui est tout entière dans cette apostrophe de la plus jeune à M. le Doyen, le 2 janvier « Eh bien ! M. le Doyen, me croyez-vous maintenant, quand je vous dis que j'ai vu la Vierge ? » Cette certitude résiste à tout, aux menaces comme aux moqueries. Elle se caractérise par une précision et une netteté remarquables dans les réponses. « Jamais dans ma carrière de juge, disait tel magistrat que nous connaissons et qui a assisté à l'interrogatoire, je n'ai vu des enfants répondre avec pareille netteté, pareille précision et résister ainsi à tout essai de mise en contradiction ». Ils sont sûrs de ce qu'ils ont vu, et malgré quelque discordance sur l'un ou l'autre détail (par exemple sur la direction des rayons de la couronne, ce qui pourrait peut-être s'expliquer par les lois de l'optique), ils manifestent une concordance remarquable sur l'ensemble. Et non seulement ils sont sûrs d'avoir vu mais ils sont sûrs que *c'est la Vierge;* vous avez beau faire, vous n'arriverez pas à leur faire dire finalement comme à l'hallucinée du Dr Quercy (2) que ce n'était peut-être pas la Vierge, que c'est *comme si* c'était elle. « J'ai vu la Vierge ».

Certains nous opposeront peut-être les hésitations du premier jour (3). « Je vois une lueur », « c'est la statue de la grotte qui bouge », « c'est un homme », « c'est la Sainte Vierge ». Soit, répondons-nous; mais voyez Bernadette à Lourdes (4); pour elle

(1) *Le château intérieur*, 6, ch. III.

(2) Cf. *Vie spirituelle. Documents.* Nov. 1932. *Paroles surnaturelles et hallucinations auditives.* p. (124).

(3) Maistriaux, p. 17.

(4) *Études, l. c.* p. 697.

non plus, l'apparition n'a pas toute sa précision dès le début : « Je vois la haie agitée, et derrière *quelque chose de blanc* » (1) déclare-t-elle au procureur impérial, et ce quelque chose de blanc elle le désigne par « cela » « aquéro ». Bien que, dès le premier moment, elle ait vu très nettement une jeune fille, c'est la blancheur de la lumière qui enveloppait l'Apparition et la blancheur de son voile et de sa robe qui frappèrent d'abord l'enfant (2). Elle précisera davantage plus tard.

Que, devant un objet aussi inattendu, l'organe ne l'aperçoive pas nettement du premier coup, n'est-ce pas dans l'ordre des lois psychologiques, et n'est-ce pas peut-être à ces lois psychologiques que s'adapte la Providence, en faisant précéder ces apparitions extérieures de quelque signe précurseur, un bruit, un coup de tonnerre, destiné à attirer l'attention ? — Le premier jour, à Beauraing, est-ce bien déjà l'apparition ou un phénomène extérieur, causé surnaturellement, destiné à préparer l'apparition subséquente ?

4. *Sentiments intérieurs.* Si c'est Dieu qui agit, le bon sens dit qu'il doit produire dans l'âme certains sentiments que ne peuvent produire ni le démon, ni l'imagination. Sainte Thérèse dit des paroles divines : « Elles laissent l'âme dans une grande tranquillité, dans un paisible et pieux recueillement... Lorsque les paroles viennent de l'imagination, elles ne donnent... ni cette paix, ni cette joie intérieure... Quant à celles qui viennent du démon... elles ne peuvent laisser dans l'âme la paix et la lumière; elles

(1) Les trois apôtres sur le Thabor furent impressionnés de la même façon. Lc IX, 29; Mt XVII, 2; Mc IX, 2.

(2) Il est intéressant de rapprocher ces paroles de Bernadette : « La Dame était environnée d'une lumière blanche, qui n'éblouissait pas,... une lumière douce, comme le soleil quand il est sur la terre » (*Etudes, l. c.*, p. 698) de ces paroles des enfants de Beauraing : « elle éclaire très fort mais d'une lumière très douce qui ne gêne pas les yeux » (MAISTRIAUX, p. 26). Rapprochez de même plusieurs des réponses et des précisions de Bernadette (telles qu'elles sont étudiées et critiquées dans l'article cité « *Vraie représentation de Notre-Dame de Lourdes* », *Études*, vol. 101, année 1904, p. 697) des réponses et des précisions des enfants de Beauraing sur la jeunesse, la forme, la couleur de l'apparition. Voir aussi l'ouvrage du P. Cros. s. 1, sur Lourdes, p. 99 suiv).

la remplissent au contraire d'inquiétude et de trouble » (1).

Ce que la sainte dit ici des paroles, nous devons l'appliquer également aux trois genres de visions décrits plus haut. Une visite divine doit se manifester par certains effets caractéristiques.

Ce qu'éprouvaient les enfants au moment de la vision, les médecins n'ont pas pensé à le leur demander, malgré l'importance de la chose pour le diagnostic du surnaturel, mais d'autres, nous le savons, l'ont fait; peut-être publieront-ils un jour les confidences entendues; en attendant, tels traits dans la brochure du Dr Maistriaux n'en disent-ils pas assez ? « Vous n'avez jamais eu peur ? » « Non, elle est trop belle ». (p. 30). A la petite Gilberte Degeimbre qui sanglotait en récitant le chapelet, plusieurs fois on dut répéter la question : « pourquoi pleures-tu ? » avant d'avoir sa réponse dans un sanglot : « Elle est si belle! » (p. 33). C'étaient donc des larmes de joie. De même Fernande Voisin, le dernier jour, le 3 janvier, interrogée par la Supérieure sur la cause de ses sanglots, répond, elle aussi, « je pleurais de joie ». Des signes de cette joie intérieure les enfants en ont donné (2). Si, ce 3 janvier, après la dernière apparition, alors que la Vierge leur avait dit adieu, nous avions constaté une véritable tristesse, quelque chose de plus qu'un simple regret de ne plus revoir la Vierge, nous serions restés défiant sur l'origine surnaturelle de l'apparition; mais non, ce n'était pas la tristesse, nous le savons de source certaine; s'il y a eu au soir du 3 janvier, sur le visage des plus jeunes, quelque chose de plus réservé, ce n'était que le souci de défendre leur secret contre ceux qui voulaient en deviner la teneur.

5. *Effets sur la conduite.* Avec raison l'on demande que, d'une vision divine, quelque effet durable se manifeste, amélioration dans la conduite, par exemple; mais de grâce n'allons pas appli-

(1) *Le Château intérieur*, 6, ch. III.

(2) La Sœur Supérieure de Beauraing nous racontait récemment ce fait très simple mais qui a bien sa saveur naïve. Conduites, un peu malgré elles, au cinéma paroissial, alors que toute la salle applaudissait, les enfants paraissaient indifférentes et l'une d'elles disait à l'autre : « Après ce que nous avons vu, cela ne dit plus rien; ce que nous avons vu était bien plus beau; nous ne devrions pas être ici ».

quer aux enfants de Beauraing ce que sainte Thérèse dit des personnes qui se trouvent dans l'union mystique. Il s'agit d'enfants, laissons-leur leur naturel et ne leur demandons pas des transformations impossibles. D'une vision de la Vierge doit sans aucun doute résulter un amour plus grand pour la Vierge, mais un signe indubitable de cet amour plus grand, ne l'ont-ils pas donné en allant réciter chaque soir le chapelet à la grotte alors qu'ils n'espèrent plus aucune apparition, et par n'importe quel temps (1). De plus, la simplicité qu'ils ont gardée malgré toutes les marques d'attention dont ils ont été l'objet, leur mépris pour tout signe de vénération, leur patience extraordinaire à se soumettre à de multiples et souvent inutiles interrogatoires, la manière décidée dont ils gardent leur secret, indiquent quelque chose qui n'est pas tout à fait ordinaire dans la psychologie enfantine; aussi, devant les fatigues de si nombreuses visites, peut-on leur pardonner quelques mouvements d'impatience ou de nervosité, ou quelques paroles trop vives. Quant aux transformations intérieures, on ne peut pas leur demander de dévoiler devant le public les secrets de leur âme.

6. *Conversions.* Dieu peut authentiquer une apparition par un miracle; il le fait parfois, pas toujours, et, jusqu'ici, Beauraing n'a pas eu de miracle. Il y a des faveurs signalées, des améliorations notables, plusieurs guérisons remarquables, entre autres un cas de paralysie infantile, mais rien de caractère strictement miraculeux. Nous n'oserions même pas regarder comme miraculeux le fait signalé par le Dr Maistriaux (p. 32). « Le Docteur Lurquin a approché une allumette du bord inférieur de la main gauche de Gilberte Voisin et l'a laissée se consumer plus qu'à moitié à la même place. J'ai vu, et d'autres que moi également, la flamme lécher le dos de la main. L'enfant n'a manifesté aucune réaction et, à l'examen qui suivit, nulle trace d'érythème n'était visible ». L'anesthésie, en effet, se rencontre dans nombre de cas

(1) Dernièrement encore, par exemple, deux des enfants, rentrant de voyage après 9 heures, ne voulurent pas se coucher avant d'être allées réciter le chapelet à la grotte.

d'hypnose et d'hystérie, et, quant à l'incombustibilité, à l'absence de toute marque laissée par la flamme, certains faits rapportés par M. Olivier Leroy dans son ouvrage : « *L'Homme Salamandre* » (1) montrent qu'il est possible d'attribuer parfois ce phénomène à une cause naturelle; en outre, évidemment, la puissance diabolique est capable d'empêcher la flamme de brûler une main.

Mais cette signature que le Bon Dieu n'a pas jusqu'ici voulu donner aux apparitions de Beauraing par un miracle d'ordre physique, ne l'aurait-il pas donnée par un miracle d'ordre moral, je veux dire par de nombreuses conversions ? Ce serait d'autant plus à remarquer que la Vierge a dit : « Je convertirai les pécheurs ».

Or, un certain nombre de « retours », après vingt ans, ou plus, d'indifférence religieuse, bien plus des conversions étonnantes et subites (2), que rien ne pouvait faire espérer, se sont produites à l'occasion des faits de Beauraing; aussi est-ce avec une ferveur toute spéciale que ceux qui ont à cœur la conversion d'un frère, d'un parent, d'un ami, d'un pécheur quelconque, s'adressent à présent à Notre-Dame de Beauraing.

Sans doute, une conversion produite n'est pas une preuve irrécusable du caractère surnaturel d'une apparition; absolument parlant, l'occasion provoquant une conversion pourrait être une illusion, une fausse nouvelle; toutefois il y a là un indice sérieux en faveur de la réalité de l'apparition. Avec raison, le sens catholique applique le principe : « Ex fructibus eorum cognoscetis eos » à des événements comme ceux-ci; puisqu'une conversion sérieuse ne peut se réaliser sans la grâce, un bon nombre de conversions, survenant en peu de temps à la suite d'un événement donné, semblent bien montrer une action toute spéciale de la grâce et la rattacher à cet événement.

Mais, encore une fois, rappelons-nous ce que nous avons dit

(1) Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1932.

(2) Personnellement nous connaissons deux faits semblables de conversion subite, dus à l'influence de Beauraing; à l'un d'entre eux nous avons été intimement mêlé fin décembre 1932 et l'ouvrier, qui en a été bénéficiaire, n'a pas hésité à faire devant ses compagnons, en chemin de fer, le récit de sa conversion.

en commençant; c'est plutôt d'un ensemble d'indices, que d'une preuve insigne apodictique que pourra se dégager une conclusion valable.

7. *Le sensus fidelium.* Quelle portée attacher au sentiment populaire, qui, à l'heure actuelle, semble être tout en faveur de Beauraing? Si ce sentiment persiste, il atteste que de nombreuses faveurs sont obtenues par la dévotion à Notre-Dame de Beauraing. Il ne s'expliquerait pas sans cela; ce serait donc un signe que le ciel favorise cette dévotion (1). Là encore se révèle non pas une preuve, mais un indice. L'Église accorde d'ailleurs grande estime à ce sentiment populaire; la « fama sanctitatis » qui est à l'origine des procès de béatification qu'est-elle sinon la voix des fidèles affirmant leur croyance à la sainteté de tel ou tel personnage? Ce « sensus fidelium » n'est pas la crédulité ignorante et naïve; c'est le bon sens de nombreux fidèles, ignorants ou savants, lettrés ou illettrés, jugeant d'un point de dogme ou de morale, ou d'une dévotion particulière; quand il s'agit de la Vierge il s'est plus d'une fois montré particulièrement sûr; Ephèse et l'histoire de l'Immaculée Conception le montrent bien; là où la science de théologiens distingués jugeait à faux, le sens chrétien populaire, lui, ne se trompait pas; et ce sens chrétien du peuple nous l'avons entendu plus d'une fois, en chemin de fer comme ailleurs, à propos de Beauraing, toucher le vrai fond du problème et de sa solution.

B. Les phénomènes d'audition.

Nous avons voulu traiter à part la question des paroles attribuées à l'apparition. Tous les auteurs mystiques admettent que dans un fait en substance surnaturel, les facultés naturelles peuvent aussi jouer leur rôle et que ce mélange du naturel et

(1) La foule continue chaque soir à réciter le chapelet à la grotte, pieuse et recueillie. Le 8 février, nous y avons trouvé le soir une foule de 200 personnes, dont beaucoup d'hommes, la tête découverte, sous la pluie. Le 8 mars nous en avons vu 4 à 500. Durant le jour, les pèlerins ne manquent pas, venant parfois de loin.

du surnaturel est spécialement à craindre dans les révélations. Ce qui est rapporté comme révélation peut être en partie révélation véritable et, en partie, réaction d'une faculté humaine, intelligence ou imagination surexcitée. Il y a des exemples remarquables de ce mélange, comme celui de Marie d'Agréda (1), et l'histoire des procès de canonisation fournit plus d'un trait de ce genre (2). Pendant une vision, l'esprit humain garde le pouvoir de mêler, dans une certaine mesure, son action à l'action divine. On se trompe alors en attribuant à Dieu seul les connaissances ainsi obtenues. Tantôt c'est la mémoire qui apporte ses souvenirs, tantôt la puissance d'inventer qui s'exerce.

Le voyant peut très bien n'avoir reçu comme don divin qu'une révélation en partie obscure et l'interpréter d'une manière erronée. Sainte Jeanne d'Arc (3), entendant ses voix lui dire « qu'elle serait délivrée par grande victoire... ne t'inquiète pas de ton martyre; tu t'en viendras enfin en royaume de Paradis » espère être bientôt délivrée de prison. Les paroles étaient exactes, mais elle ne comprenait pas qu'elles annonçaient son supplice.

Le voyant peut aussi n'avoir pas saisi une condition sous-entendue, condition qui doit toujours l'être dans les révélations comminatoires. Ainsi saint Vincent Ferrier (4) annonce que le jugement dernier est prochain, il fait, dit-on, plus de 3.000 miracles et ressuscite un mort pour confirmer ses dires, et le jugement dernier n'arrive pas; la prophétie était conditionnelle.

Ceci rappelé, que penser des paroles de Beauraing? Nous pouvons être bref, car les indices invoqués en faveur de la réalité des visions témoignent aussi, dans une certaine mesure, en faveur des paroles. La certitude que c'est bien la Vierge qui parle, la paix, la joie intérieure accompagnant la demande même de sacrifice, les conversions qui sont déjà une réalisation de la promesse « je convertirai les pécheurs », constituent dès l'abord

(1) Cf. POULAIN, *o. c.*, p. 336, 338 et 344.
(2) *Ibid.*, p. 343.
(3) *Ibid.*, p. 339.
(4) *Ibid.*, p. 341.

une présomption sérieuse en faveur de l'authenticité des paroles.

Il est d'ailleurs a priori vraisemblable que, dans une série aussi longue d'apparitions, la Vierge aura dit quelque chose. Qui admet la réalité d'une trentaine d'apparitions successives serait fort étonné s'il devait constater qu'à aucun moment la Vierge n'a rien dit.

La brièveté et la simplicité des paroles sont plutôt en faveur de leur authenticité. L'histoire des faits surnaturels semble montrer que, plus une révélation est courte, plus elle a de chances d'être vraie, plus elle est longue plus elle donne des *raisons* de se défier. La longueur du message de la Salette, son langage apocalyptique si relevé pour des enfants, son manque de simplicité en un mot, sont précisément l'une des objections que l'on fait contre l'origine divine du message, du moins pris dans son entier. Or à Beauraing, tout est *bref*, et c'est précisément le *langage qui s'adresse à des enfants*.

Bref d'abord. Quelle différence avec les discours des hallucinés et autres malades. « Chez tous ceux-ci, dit G. Rabeau (1) citant le Dr Quercy, hallucinations, comportement hallucinatoire, débris de monologues, sont des crises à évolution très riche (2), si ce ne sont pas des affections chroniques. Ils voient ou entendent des multitudes de spectacles ou de paroles; leurs voix tiennent de longs discours, et les réitèrent fréquemment; eux-mêmes, quand ils prononcent les discours attribués à leurs voix, émettent des flots de paroles et recommencent à la prochaine occasion. Inutile d'ajouter que les hallucinations, les voix, les paroles, les monologues, ne sont pas appelés par les circonstances réelles, qu'ils s'y encadrent mal ou pas du tout ». Les paroles attribuées à la Vierge à Beauraing sont la brièveté même (3), elles sont trop peu pour être le produit d'une imagination en feu; une faculté surexcitée aurait dit beaucoup plus et ne se serait pas arrêtée à

(1) *Vie spirituelle : Documents*, décembre 1932, p. (179).

(2) « Riche en étendue, non en qualité ».

(3) « De même que les visions passent généralement très vite, les paroles sont très courtes ». TERRIEN, *o. c.*, p. 135.

cela; un homme qui aurait suggéré ou fabriqué les paroles de la Vierge, lui aurait prêté un discours plus long, plus savant; il aurait craint, sinon, de trahir sa supercherie.

Langage bref et parfaitement adapté à des enfants. Plusieurs restent hésitants devant la simplicité de certaines de ces paroles : « Soyez sages »; « Aimez-vous mon Fils ? »; « M'aimez-vous ? »; « Voulez-vous vous sacrifier pour moi ? », paroles que l'on dit si souvent à des enfants, qui sans doute, durant la période des apparitions leur auront été répétées bien des fois et dans des termes à peu près identiques. Pour leur dire qui elle est, Marie emploie les termes mêmes du catéchisme, « Je suis la Mère de Dieu, la Reine des cieux ». Là où plusieurs croient voir une objection, nous sommes plutôt porté à découvrir un signe de cette loi d'adaptation dont parle le P. Terrien (*o. c.*, p. 130). Le passage, quoiqu'un peu long, mérite d'être cité : « Notre-Seigneur après sa résurrection, ne se révéla pas à tous ses disciples de la même manière. A Madeleine, il se montra d'abord sous la figure d'un jardinier; aux disciples d'Emmaüs dans le costume et l'attitude d'un voyageur; il apparaîtra plus tard à saint Étienne, debout à la droite de Dieu, spectateur de son victorieux combat. C'est ainsi qu'il s'accommode et s'accommodera toujours, dans la suite des âges, aux différents états d'âme, aux circonstances de temps, de personnes, et surtout au but qu'il poursuit dans ses manifestations. Ainsi en est-il, et plus encore, des apparitions de la bienheureuse Vierge Marie. C'est une femme d'une beauté majestueuse, toute resplendissante d'une lumière divine, qui imprime le respect, en même temps que son air de bonté ravit les cœurs; c'est la Vierge de Nazareth, douce, modeste et tout aimable; c'est une mère tendre qui présente Jésus entre ses bras. Son visage, dans les différentes visions, est joyeux, triste ou sévère, d'après les sentiments qu'elle vient inspirer. Souvent elle se montre sous une apparence qui répond à l'un de ses mystères. Souvent encore elle s'accommode aux idées, aux affections, à l'état même de ceux qu'elle honore de ses visites : ainsi prend-elle ici le vêtement du Carmel, avec une fille de sainte Thérèse, là celui des Trinitaires, avec saint Félix de Valois; ailleurs un

costume rustique auprès de simples bergers. Les mêmes condescendances président au choix qu'elle fait des saints qui l'accompagnent, quand il lui plaît de ne pas venir seule. A des vierges elle se montrera parfois entourée d'un chœur de vierges; à des religieux, suivie de quelque saint de leur Ordre; à d'autres encore, assistée de leurs patrons préférés ». Là où l'incrédule veut voir la preuve de la suggestion, nous voyons au contraire une loi d'adaptation et de merveilleuse condescendance. Puisqu'elle apparaît à des enfants, il serait étonnant qu'elle leur parlât un langage autre que celui de tous les jours; un langage plus relevé serait une raison de se défier.

De plus, et c'est pour nous l'argument le plus fort en faveur de l'authenticité des paroles et de leur origine surnaturelle, l'Apparition ne dit que ce qu'elle veut, quand elle le veut, comme elle le veut. De ce qu'elle dit, tout se réalise. On sent là une cause *libre* pleinement maîtresse de ses actes comme de ses paroles. Quand on relit calmement les réponses de l'Apparition aux questions des enfants, on n'échappe pas à l'impression qu'une causalité libre est ici agissante, et non pas une faculté troublée, jouet d'une excitation nerveuse ou d'une suggestion. Bref, nous répétons ce que nous disions plus haut : puisque tout indique ici le jeu d'une volonté libre, deux hypothèses seulement sont à retenir : le surnaturel ou la supercherie; mais, si c'est la supercherie, la personne qui la conduit fait preuve d'une prudence merveilleuse.

Reprenez le récit (Maistriaux, p. 20). Le lundi 5 décembre, Albert dit : « Si vous voulez nous accorder une grâce, faites tous les miracles que vous pourrez en plein jour »! Elle n'a pas répondu. Il a redemandé le même chose, pas de réponse. Les enfants se sont mis à larmoyer, elle ne répond pas; elle ne veut pas répondre. Il dit : « Mais quand alors ? »; réponse : « Le soir ». Avouons-le, s'il n'y a là qu'idée suggérée ou imposée par une dissociation psychologique quelconque, cette idée affiche une liberté dont elle n'est pas coutumière!

De même encore le mardi 6 décembre (p. 21) : « Que faut-il faire pour obtenir une guérison ? ». Pas de réponse.

Le vendredi 23, Fernande Voisin pose la question : « Pourquoi venez-vous ici ? » Seule, elle aurait entendu la réponse : « Pour qu'on vienne ici, en pèlerinage ». A voir les nombreux pèlerins qui continuent à venir à Beauraing de partout, il faut bien le reconnaître, la voix qui parle s'entend à réaliser ce qu'elle veut obtenir. Le 24, Gilberte Voisin pose la question : « Puisque vous êtes bien la Vierge Immaculée, pouvons-nous espérer que vous ferez bientôt quelque chose ? » Un instant de silence, ensuite Andrée a repris : « Si vous êtes la Vierge Immaculée est-ce que vous nous en donnerez une preuve ? » Albert Voisin seul, déclare avoir perçu une réponse; il a entendu : « Oui ». Dans la pensée des enfants, c'est le miracle qu'ils demandent; ils attendent un « oui »; mais avec cette attente contraste singulièrement la réserve prudente de l'Apparition. C'est le silence d'abord, et le oui ne vient, s'il est réellement venu (1) de la voix, qu'à la question modifiée, « donner une *preuve* ». De fait jusqu'ici, point de miracle, mais la preuve n'a-t-elle pas été donnée par tous les indices notés plus haut, ne continue-t-elle pas à se donner dans les nombreuses conversions ? Vraiment, la Voix qui parle sait ce qu'elle veut, et ne fait pas de promesse indiscrète. Encore une fois, surnaturel ou supercherie mais en tout cas volonté libre.

Le 28 : « Ce sera bientôt la dernière apparition ». Et, de fait, celle-ci a lieu le 3 janvier; du mercredi 28 décembre au mardi 3 janvier, la distance n'est pas bien longue; alors que les apparitions ont commencé le 29 novembre, le 28 décembre elle peut parler d'une des dernières apparitions.

Le 2 janvier : « Demain, je dirai quelque chose de particulier à chacun » et, le lendemain, de fait, en même temps qu'elle leur dit adieu, elle a pour chacun quelque chose de particulier... Cette apparition agit, parle comme bon lui semble, elle ne se

(1) Nous faisons cette réserve en vertu du principe posé plus haut. Dans une révélation même certainement divine, la faculté naturelle peut, elle aussi, intervenir; le oui pourrait être venu de la suggestion. Il est aussi très possible qu'il soit une réponse de la Vierge. Car, comme elle choisit librement ceux auxquels elle se manifeste, elle peut aussi, même parmi les voyants, faire encore une sélection.

laisse conduire ni par l'attente, ni par les désirs des enfants; ils auraient tenu à continuer, et ne semblaient pas attendre pareil dénouement. La vision s'était comportée envers tous d'une manière identique pendant tout un mois; elle les quitte en leur disant adieu d'une manière différente pour chacun.

Devant ces considérations, la conclusion s'impose pour nous avec une force pour ainsi dire irrésistible : surnaturel ou supercherie, mais il y a au fond de tout cela un être jouissant de la pleine possession de toutes ses facultés, et, si c'est la supercherie, comme réussite, elle n'est pas loin du miracle!

Nous avons exposé, en toute sincérité, les raisons par lesquelles un homme prudent nous semble pouvoir justifier sa croyance à l'origine surnaturelle de l'ensemble des faits de Beauraing; nous disons l'ensemble car aucun homme prudent, pour les raisons indiquées plus haut, ne peut se porter garant du dernier des détails, ni de la moindre des paroles.

Notre pensée, nous l'avons exprimée en toute liberté, la soumettant entièrement au jugement de l'Autorité ecclésiastique, seule compétente pour juger définitivement.

III. Le Message de Beauraing.

« Ces visites sensibles de la Mère de Dieu, il ne faut pas croire, dit le P. Terrien (*o. c.*, p. 128), qu'elles s'opèrent au hasard, sans règle et sans but. Nombreuses et variées sont les causes qui les déterminent; mais toujours elles tendent finalement au profit spirituel de qui les reçoit et souvent même à quelque bien plus général des autres fidèles ».

La Vierge, si c'est elle qui a apparu à Beauraing, a eu un but, et, comme elle fait tout avec une sagesse admirable, elle avait une raison aussi de multiplier ces apparitions. Ce but, cette raison quels sont-ils ? Il nous est bien permis de le demander.

Le lecteur nous permettra-t-il d'exposer ici la manière dont nous comprenons le message de Beauraing ? Pour nous, le fond, la substance de ce message, c'est un *appel à la prière*. Rappeler

la puissance de la prière, voilà ce que la Vierge a voulu dire; faire prier beaucoup, voilà pourquoi elle est revenue tant de fois.

« Priez, priez beaucoup » dit-elle le vendredi 30 à Fernande Voisin; le premier janvier à Gilberte Voisin : « Priez toujours »; le 3 janvier à Andrée Degeimbre : « Priez toujours ».

Et ces simples mots d'exhortation à la prière, si on s'arrête à considérer les circonstances dans lesquelles ils sont prononcés, revêtent un caractère imposant et solennel. Le monde traverse une crise grave; nul ne voit le moyen d'en sortir. Mais, nous le savons par la foi, la prière est une force, et la plus puissante de toutes, qui agit sur les événements et peut déterminer le cours de l'histoire; n'a-t-elle pas, selon les Pères, hâté le moment de l'Incarnation qui est le centre même de l'histoire ? Dieu quand il a fait, de toute éternité, le plan de l'histoire du monde qu'il allait créer, a tenu compte de toutes les forces possibles qui pouvaient agir sur ce développement, mais aussi et surtout de la force merveilleuse de la prière.

Le monde est dans l'angoisse; la Vierge vient et dit « Mais priez donc,... on ne fait pas assez agir cette force, plus forte que toutes les forces de désordre et d'anarchie ».

Chose étonnante, elle répète, elle ne fait que répéter ce que Pie XI avait dit dans son Encyclique « Caritate Christi compulsi », du 3 mai 1932, sur la prière et la réparation à offrir au Sacré-Cœur. Cette belle encyclique on peut la résumer en deux mots : « Tout semble perdu; seule la prière peut nous sauver ». Comme la Vierge, à Lourdes en 1858 (1), répétait à Bernadette ce que le Pape avait défini en 1854, ainsi à Beauraing, elle vient inculquer avec une insistance particulière ce que le Souverain Pontife a déclaré au monde six mois auparavant : « Priez, priez beaucoup, priez toujours ».

Ce message s'adresse à tous, à l'heure actuelle, aux pécheurs aussi bien qu'aux justes, aux prêtres comme aux laïcs, aux

(1) Cf. dans J. Le Tilly, *Le Message de Lourdes. Vie spirituelle,* février 1933, p. 294, la connexion que l'auteur croit découvrir entre les messages des différentes apparitions de Marie aux XIX^e^ et XX^e^ siècles, leçon doctrinale sur le Rosaire.

hommes d'œuvres également. Car les œuvres, si belles, si bonnes soient-elles, ne peuvent produire de fruit, si elles ne sont pas mises en mouvement et soutenues par ce moteur surnaturel de la prière. Et la prière, c'est l'union à Dieu, c'est toute la vie intérieure.

« Priez, priez beaucoup »; et faisant réaliser elle-même ce qu'elle demande, la Vierge revient une trentaine de fois, forçant ainsi la foule des fidèles à réciter à la grotte de Beauraing des centaines, des milliers de chapelets. On s'est demandé : « Pourquoi apparaître tant de fois? Pourquoi Marie n'a-t-elle pas dit en une ou deux apparitions ce qu'elle voulait dire? Le but de trente-trois apparitions n'apparaît pas ».

Mais si, ce but apparaît et très visible, si le fond du Message est un appel à la prière, et l'action de la Vierge dans ces visions de Beauraing se montre admirablement adaptée à ses paroles. Une unité étonnante de dessein se révèle ici. La Vierge demande la prière, elle veut qu'on prie et elle revient elle-même pour présider en quelque sorte à la prière, prière prolongée qui se répétera trente-trois fois.

Et cette prière, elle l'encourage en nous montrant ce cœur d'or, le cœur rempli d'amour de la Vierge, qui s'unit à notre pauvre prière à nous. Tout n'est-il pas touchant ici, jusqu'à ce geste d'écarter les mains comme pour embrasser ces enfants au moment du départ?

Et, à cette prière, elle assigne un but élevé, plus élevé que les guérisons physiques : « Je convertirai les pécheurs ».

Si, avant les apparitions de Beauraing, le bon Dieu nous avait dit : « La Vierge va apparaître à Beauraing; tracez le programme des apparitions, composez son discours », nous n'aurions pas consenti à lui faire dire le peu qu'elle a dit, nous aurions mis sur les lèvres de Marie, qui sait, la révélation de Marie Médiatrice de toutes les grâces..., ou d'autres vérités relevées; nous n'aurions pas osé la faire revenir à nous trente-trois fois. En réalité, nous aurions mis sur ces apparitions le cachet de nos pauvres pensées humaines et nous n'aurions pas osé concevoir le plan remarquable d'unité et de simplicité, coordonnant si bien l'action et la parole,

qui nous est ici présenté. Dieu seul pouvait si parfaitement joindre la simplicité et l'unité à la profondeur. Digitus Dei est hic. Le tout porte dans sa simple beauté la signature divine. Le miracle qui viendrait la confirmer, et que certains attendent pour admettre les faits, n'est pas nécessaire (1).

Arlon. J. B. LENAIN, S. I.

NOTE

Cet article était sous presse et nous en corrigions les premières épreuves quand nous arrivèrent les *Études Carmélitaines* d'avril 1933 (Paris, Desclée-De Brouwer), contenant trois études sur Beauraing, l'une du R. P. Bruno de Jésus-Marie, l'autre de M. le Professeur Van Gehuchten, la troisième de M. le Docteur De Greeff.

Les deux premières ne nous semblent présenter aucun élément que nous n'ayons déjà amplement envisagé dans notre article. Nous comprenons difficilement, pour notre part, que le P. Bruno puisse parler si tranquillement d'intervention diabolique possible, en présence de la discrétion, de la simplicité, de la noblesse religieuse des faits, en présence de l'accroissement visible de dévotion envers la sainte Vierge produit par les apparitions, chez les enfants d'abord, dans la foule ensuite, en présence des nombreuses conversions signalées : cfr. supra p. 342-345. Nous sommes du reste surpris de voir chacun des auteurs cités proposer une solution différente. M. Van Gehuchten opte plutôt (p. 154) pour une simulation plus ou moins inconsciente, compliquée de phénomènes d'autosuggestion. Nous indiquons p. 334-338 les difficultés de cette solution. Le distingué professeur ajoute d'ailleurs lui-même (p. 154) : « Sans doute cette hypothèse ne facilite guère l'explication des événements qui se sont déroulés à Beauraing ».

L'étude du Docteur De Greeff est plus étendue et plus approfondie, et nous ne pouvons, en une brève note ajoutée aux épreuves, la discuter à fond. Qu'il nous soit simplement permis de l'avouer : loin de modifier notre conviction, elle n'a fait que mettre davantage

(1) A. THYS, *Beauraing. Quelques réflexions de bon sens*, conclut ainsi : « Jamais, au grand jamais, l'intervention de la Vierge n'a été si claire (j'ai envie de dire si évidente) qu'à Beauraing »; bien entendu, comme le dit l'auteur, quand on compare Beauraing avec la *période des débuts* de Lourdes, Fatima, etc.

en lumière à nos yeux la difficulté d'expliquer l'*ensemble des faits* en rejetant l'hypothèse du surnaturel.

Quand on cherche à l'appliquer *concrètement* à *tous* les détails des événements de Beauraing, l'hypothèse de M. De Greeff (énoncée p. 158) nous semble soulever bien plus de difficultés qu'elle n'en résoud. La diversité des apparitions, leur absence à certains jours spécialement solennels et émouvants, leur cessation à partir du 3 janvier, les paroles prononcées et leur effet sur l'âme des enfants, et tant d'autres traits, tout cela nous reste inexplicable par la solution proposée; les faits que nous exposons p. 334-338, 349-350 et passim, loin de s'éclairer par là deviennent plus mystérieux que jamais.

Ne pouvant nous arrêter à cette démonstration, nous jugeons cependant nécessaire de relever deux points encore :

1° Un présupposé tout à fait contestable de M. De Greeff : il semble croire qu'une « gratia gratis data » (vision, extase, etc.) n'est donnée qu'à une âme d'élite ou bien transforme instantanément le sujet qui en bénéficie. Or, une vision laisse à celui qui en est gratifié son caractère, ses défauts naturels, les insuffisances de sa formation religieuse. De petits paysans élevés de façon assez fruste et sans grande piété ne deviendront pas en un jour des enfants distingués, profondément pieux, scrupuleusement délicats en matière de conscience. Ce qui est vrai, c'est que d'*ordinaire* un progrès moral, lent et continu, commence à se dessiner après ces faveurs divines; ce fut le cas pour Bernadette Soubirous; il n'est pas difficile de constater un progrès chez les enfants de Beauraing et dans leur entourage immédiat : entre autres l'accroissement de leur dévotion envers la Sainte Vierge est frappant; cfr. p. 342 et 343.

2° La question de la sincérité des enfants. Que ces enfants aient parfois menti pour dissimuler une espièglerie, qu'ils mentent quelquefois encore, qu'en présence de savants professeurs qui les harcelaient de questions ils aient hésité, se soient même contredits sur des points de détail, M. De Greeff le reconnaît lui-même, à cela rien d'étonnant. Ce qui frappe c'est plutôt qu'ils aient fait si bonne contenance et que la concordance de leurs témoignages soit, dans l'ensemble si satisfaisante. Mentir, on ne s'y décide pas sans intérêt. Quel mobile, quel avantage aurait bien pu les y pousser, au début surtout ? Pris pour des menteurs, houspillés et menacés par leurs parents qui sentaient le ridicule dont l'aventure risquait de les couvrir (nous savons les termes dans lesquels la mère Degeimbre a d'abord

traité ses enfants), ils ne devaient guère être tentés de soutenir semblable imposture. D'ailleurs l'impression des maîtresses des enfants, de beaucoup de personnes qui ont pu causer avec eux dans l'intimité, lorsque toute crainte disparaissait, cette impression contredit l'hypothèse d'une supercherie. M. le Doyen de Beauraing resté si longtemps incrédule, nous écrivait vers la mi-décembre : « Que se passe-t-il ? Mystère ! Une seule chose cependant semble hors de doute : la sincérité des enfants. » Cette impression compte bien aussi pour quelque chose.

Au moment où nous terminons cette note, la nouvelle nous parvient d'une guérison frappante survenue à Saint-Léger : une fillette de quatre ans qui agonisait entra brusquement en convalescence après une prière faite par son entourage à Notre-Dame de Beauraing (*Libre Belgique*, 15 mars. — *Avenir du Luxembourg*, 17 mars). Nous laissons évidemment aux autorités compétentes l'enquête et le jugement de cette guérison; elle nous engage, en tout cas, à une étude plus respectueuse et plus attentive encore des faits de Beauraing (1).

22 mars 1933. J.-B. L.

(1) Il sera fait un tirage à part de cet article. (S'adresser aux *Établissements Casterman*, Tournai-Paris).

Pour simplifier la tâche des confesseurs scrupuleux

CONSULTATION DE THÉOLOGIE PASTORALE

Question : Comme complément des articles : *Pour consoler et guérir les scrupuleux* (nov. et déc. 1932), j'ose vous demander s'il ne serait pas possible de simplifier la tâche d'un prêtre scrupuleux dans l'exercice de son ministère au tribunal de la pénitence, par quelques règles pratiques semblables à celles que vous indiquez dans vos articles.

Réponse : Le scrupule n'est pas uniquement le fait d'une catégorie de fidèles. Prêtres et religieux ne sont pas, tant s'en faut, à l'abri de cette épreuve. Quand il s'agit d'un prêtre, l'exercice de son ministère se trouve de ce fait singulièrement compliqué. Car le scrupule devient pour lui une source d'angoisses extrêmement pénibles. Presque tout, dans l'administration du sacrement de pénitence, peut devenir matière à perplexités : non seulement l'absolution à refuser ou à différer, à donner absolument ou conditionnellement, mais les actes mêmes du pénitent, ses bonnes dispositions que le confesseur doit constater, susciter au besoin; en un mot, tout ce qui est requis pour la réception fructueuse du sacrement.

Le scrupule est donc un *grave incommodum* dont la prudence veut que l'on tienne compte sans toutefois nuire aux exigences du sacrement. C'est la raison d'être des règles que nous voudrions proposer ici. Tout prêtre scrupuleux dans l'audition des confessions peut en bénéficier *avec l'autorisation de son propre confesseur ou directeur de conscience.*

I. — Règles générales.

Ire Règle : *La pratique de l'amour de Dieu. Celui qui a l'habitude de faire des actes d'amour de Dieu se maintient facilement dans l'état de grâce requis pour l'administration licite des sacrements ou le recouvre au besoin promptement.*

On ne peut aimer le Christ Jésus, sans obtenir immédiatement le pardon de toutes ses fautes mortelles, le recouvrement ou l'augmentation de la grâce sanctifiante, la surnaturelle présence de Dieu. Les scrupuleux et bien d'autres n'y pensent pas assez. Ne lisait-on pas

récemment dans l'*Ami du Clergé* (3 nov. 1932, couv. p. 194) cette question : « J'ai entendu un prédicateur dire à une foule qu'il était facile d'avoir la contrition parfaite. Une telle question m'a surpris » ? Ce qui nous paraît plus surprenant c'est que certains de ceux qui devraient enseigner aux autres le premier et le plus grand des commandements, celui de l'amour de Dieu, — la contrition n'est parfaite que parce qu'elle implique un acte d'amour de Dieu — semblent croire que son observation est si difficile qu'elle serait presque le monopole d'une élite. Erreur formidable — inconscient héritage d'un jansénisme désastreux — qui ne peut que réjouir grandement l'enfer tant elle est préjudiciable aux âmes!

Pour nous, nous croyons de toute notre âme que si Dieu impose à tous les chrétiens le strict précepte de l'aimer, il leur en offre aussi la grâce; et que, dès lors, tout homme de bonne volonté qui a l'usage de la raison, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, en est capable (1).

IIe Règle : *Que le confesseur scrupuleux prenne l'habitude :*

1° *de mépriser tous ses doutes, toutes ses craintes de pécher* (ou autres) *douteusement fondées, toutes les minuties dans lesquelles trop souvent son esprit s'embarrasse;*

2° *de manier le principe sauveur et directeur de l'évidence dans la formation de sa conscience.* « Qu'on me prouve qu'il y a telle obligation certaine sub gravi, sub levi, et, Dieu aidant, je ferai mon devoir partout où je verrai clairement comme 2 + 2 font 4 qu'il existe avec certitude » (Cf. notre article, *N. R. Th.*, 1932, p. 933).

Se rappeler aussi la très importante remarque du P. Prümmer (I, n. 323) : « Les scrupuleux ne peuvent pécher gravement dans les matières sur lesquelles portent leurs scrupules, puisque, pour commettre une faute grave, *il faut une connaissance claire et certaine* », et de plus, devons-nous ajouter, *être obligé sub gravi* à l'observation de la loi en question. Or le scrupule, — comme, du reste, d'autres états morbides avancés, physiologiques ou mentaux, telles la neurasthénie, l'hystérie, l'épilepsie — est objectivement un inconvénient grave qui

(1) Depuis plusieurs années nous nous efforçons de vulgariser par des tracts à 4 pages cette importante doctrine de la vertu théologale de charité. La première série, intitulée « Vie d'amour de Dieu » comprend 22 tracts (2 francs français la série). La seconde série en est au n° 12. Ils sont en vente chez le Directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame du Sacré-Cœur, Issoudun (Indre, France). — On pourra obtenir des *tirés à part* de la *présente consultation* au Secrétariat des Œuvres du Sacré-Cœur, Fribourg (Suisse).

excuse *au moins de l'observation sub gravi*, dans certains cas même *sub levi*, de certaines lois positives tant divines qu'humaines.

Avec le grand bon sens qui la distingue, sainte Thérèse écrit : « *Mon Dieu n'est nullement méticuleux et il ne s'arrête pas à des bagatelles.* Aussi ne manquera-t-il pas de vous savoir gré de votre bonne volonté... ». *(Chemin de la Perfection*, édit. 1928, chap. xxv.)

IIIe Règle : *Que par devoir le confesseur scrupuleux non seulement n'obéisse pas à ses doutes, à ses craintes et minuties* comme il est dit ci-dessus, *mais qu'il agisse plutôt en sens opposé*, à moins de constater *avec évidence* un devoir obligeant sub gravi ou sub levi. (Cf. *N. R. Th.*, 1932, p. 938.)

IVe Règle : *Qu'il obéisse strictement à son confesseur dans les cas particuliers soumis à son autorité; qu'il se comporte même selon ses réponses présumées.*

II. — Règle ou Privilège plus spécial.

Quand le confesseur d'un prêtre scrupuleux dans l'audition des confessions est moralement sûr de la science théologique suffisante de son pénitent, de son sérieux, de sa piété et de sa bonne volonté, il y a, ce nous semble, — vu son scrupule — un motif objectif suffisant de lui formuler et imposer cette règle ou une autre équivalente.

Règle plus spéciale : Pourvu que vous évitiez ce qui serait une profanation délibérée du sacrement, par exemple : absoudre un pénitent qui manquerait *évidemment* de matière à absolution ou des dispositions requises *sub gravi, il n'y a pas pour vous d'autres prescriptions obligatoires sub gravi.*

De là, dès lors que vous avez dit ce qui vous semble *évidemment* nécessaire pour procurer prudemment au besoin chez le pénitent l'intégrité formelle, la science religieuse et les autres dispositions requises *sub gravi* (contrition, ferme propos), vous avez satisfait à tout ce qui est strictement obligatoire.

Ne ressort-il pas, tant des règles générales que du privilège plus spécial tracés ici, et que le directeur de conscience est en droit de prescrire à tout prêtre scrupuleux, qu'il y a vraiment moyen de simplifier grandement à celui-ci sa tâche de confesseur, tout en sauvegardant le bien essentiel du sacrement et des pénitents ?

Fribourg, Suisse. I. L. Duffner, m. s. c.

Christus Hodie

A propos d'une biographie récente (1).

Quel est le cœur ardemment et intelligemment apostolique qui ne soit tourmenté par le souci d'être actuel ? Nous savons d'une certitude absolue, que l'évangile éternel apporte à chaque génération, à chaque individu, la réponse adéquate aux aspirations légitimes les plus nouvelles : encore faut-il que nous discernions, à la lumière combinée de la prudence naturelle et surnaturelle, la mesure et la forme des adaptations nécessaires; d'où le devoir délicat et urgent d'être attentif à l'enseignement de l'Église d'aujourd'hui, à la mentalité de notre génération.

Mais, ici surtout, nulle documentation scientifique, nulle enquête personnelle ne vaut l'exemple vivant d'un prêtre en qui revit le Christ et qui, sans prétendre incarner et résumer une époque, manifeste tout ensemble la richesse présente du christianisme et les moyens de la communiquer à l'esprit et surtout au cœur de nos contemporains. C'est l'éminent service que nous rend l'historien du P. Léonce de Grandmaison.

Être tout au Christ, Lui consacrer non seulement une vie entière d'études, la mise en valeur de beaux talents, mais surtout l'amour le plus délicat, le plus vaillant : n'avoir d'autre idéal que de connaître et d'imiter Jésus-Christ, de se revêtir de lui, de l'absorber, selon son énergique expression, afin de le faire connaître, aimer, imiter, de le faire resplendir dans les esprits et dans les cœurs : telle fut l'idée-force qui éleva et transforma une nature déjà singulièrement noble et riche.

L'une des plus opportunes leçons qui se dégagent de la vie du P. Léonce de Grandmaison est l'harmonie parfaite, l'équilibre artistement réalisé entre les plus surnaturelles vertus et les dons humains : réponse topique, irréfutable, à toutes les objections et réclamations élevées au nom de la raison et de la liberté contre les exigences de l'ascèse catholique. Se laisser diviniser sans réserve ni résistance, et cependant devenir homme complet, allant jusqu'à l'élégance de l'abnégation, sympathique à toute valeur ou ressource humaine, d'une

(1) J. Lebreton, s. i. *Le Père Léonce de Grandmaison.* Paris, Beauchesne, 1932, (20 × 13 cm.), x-428 p. 30 frs.

exquise simplicité en dépit du prestige de la science et de la noblesse de l'attitude et des démarches.

Par-dessus tout, à force d'oubli de soi, de contemplation assidue et d'amour intelligent et dévoué pour Jésus-Christ, le disciple et le continuateur de l'Homme-Dieu, de l'homme parfait parvint à le faire revivre en lui avec son affabilité conquérante, sa divine condescendance.

Si le lecteur n'est point pressé, s'il consent à suivre le guide sûr, le témoin attentif et documenté qu'est le P. Lebreton, il verra peu à peu se dérouler devant le regard de son âme, le drame tantôt pathétique, tantôt discret et mystérieux de la formation d'un prêtre selon le cœur de Jésus. Prévenances pleines de promesses durant la jeunesse, conception et élaboration de l'œuvre magistrale qui va donner un sens à toute la vie, purifications et illuminations successives qui assouplissent et façonnent l'instrument libre et spontané dont l'Esprit-Saint se servira pour le salut et la sanctification d'un grand nombre. Il assistera au paradoxal spectacle de l'homme attentif à tous les courants d'idées, résolu à bénéficier de tous les progrès de la science, de toutes les parcelles de vérité et de bonté et qui commence par se crucifier, meurt comme le grain de froment, va jusqu'aux limites héroïques de l'humilité pour ressusciter et fructifier au centuple. Rien toutefois des austérités effrayantes d'un saint Jean-Marie Vianney, point de dénuement ou de solitude farouche, mais sous les dehors engageants de la vie commune, la désappropriation la plus radicale de tout amour mondain ou sensuel, le souci unique, total, des intérêts de Jésus-Christ.

Le nom du P. Léonce de Grandmaison restera attaché au grand ouvrage, fruit de quarante années de recherches, de méditations, de commerce intime avec le Verbe Incarné. Que des juges mieux qualifiés décident avec autorité de la valeur scientifique du résultat de tant d'efforts. Il semble bien que la théologie catholique possède là une somme richement et loyalement documentée, une lumineuse synthèse des controverses, objections et apologies christologiques, avec de très personnelles contributions à l'étude approfondie du dogme central de notre foi.

C'est trop peu dire. A travers ces pages d'érudition, et ces exposés didactiques, on sent passer un souffle de piété, on reconnaît l'accent inimitable de l'amour divin. Autant qu'il est possible de traduire en paroles et d'emprisonner en un livre la vérité vivante et toujours

transcendante, ne nous est-il pas permis de dire que nous avons là le Christ tel qu'il apparaît au XX^e siècle : Christus hodie ?

Rien d'étonnant si le monument élevé à la gloire du Divin Maître produit des conversions, pousse à la sainteté. C'est moins encore une œuvre de science qu'un témoignage d'apôtre, et pour s'en convaincre à fond, il faut absolument replacer son élaboration dans le cadre émouvant des ministères sacerdotaux que nous font entrevoir les derniers chapitres de cette biographie. Ce prêtre qu'on n'approchait pas sans avoir l'impression de respirer Dieu, qui portait si haut l'ambition de sanctifier les âmes ne résume sans doute pas toute la vie du Christ vivant actuellement dans son Église, mais à tout le moins, il a été l'un des membres les plus intimement unis au Chef, l'un des plus complets et des plus adaptés parmi les instruments choisis pour porter le nom de Jésus devant le monde, devant l'élite intellectuelle et religieuse d'aujourd'hui.

Voilà pourquoi il faut souhaiter ardemment que cet admirable modèle soit contemplé surtout par les ministres du Christ, par ceux qui n'ont pas de meilleure et de plus ardente aspiration que de faire connaître et aimer Jésus-Christ.

Une dernière réflexion. Le lecteur ne prendra pas congé du P. Léonce de Grandmaison et de son excellent interprète, sans s'être rendu compte du secret le plus opportun et le plus éclairant pour l'apostolat moderne : le moyen pratique de vivre le Christ, de lui demeurer intimement uni au milieu de la fiévreuse activité, du surmenage même trop communément imposé au zèle sacerdotal par notre civilisation endiablée. Depuis la toute première promulgation de l'évangile, l'abnégation a pris dans la spiritualité la place d'honneur : jamais elle ne dut la revendiquer avec autant de force qu'aujourd'hui, jamais elle n'eut plus besoin de se faire aimable en se montrant la forme exquise de la charité qui donne et se donne à l'exemple du Christ.

A un monde qui est si fier de ses progrès, et se glorifie de sa haute culture un exemple comme celui du P. de Grandmaison démontre victorieusement à quel fini, à quelle plénitude les vertus traditionnelles du christianisme, méthodiquement exercées, élèvent la nature humaine.

L. Peeters, s. i.

Actes du Saint-Siège

S. CONGRÉGATION DU SAINT-OFFICE

Condamnation du livre « *La Chiesa Romana* » de E. Buonaiuti (Décret des 25-27 janvier 1933. — *A. A. S.*, XXV, 1933, p. 36).

Par décret du Saint-Office des 25-27 janvier 1933 est condamné et inscrit au catalogue de l'Index l'ouvrage suivant : Ernesto BUONAIUTI, *La Chiesa Romana*, Milano, Gilardi e Noto, 1933.

S. CONGRÉGATION DES RITES

Messes en l'honneur du Saint Fondateur de la Congrégation (Décret du 23 décembre 1932. — *A. A. S.*, XXV, 1933, p. 41).

Sacrae Rituum Congregationi, pro opportuna solutione sequens dubium propositum fuit, nimirum :

« An Missae de Sancto Fundatore vel de Sancta Fundatrice cuiuslibet Congregationis vel Instituti, quae ad divinum Officium recitandum non tenentur, iisdem gaudeant privilegiis liturgicis ac Missae aliorum Sanctorum, qui ab aliqua Congregatione, ad Officium recitandum obstricta, recoluntur sub ritu duplici primae classis cum octava communi, ad mentem novarum Rubricarum Breviarii Romani ».

Et Sacra eadem Congregatio, audito specialis Commissionis suffragio, reque mature perpensa, rescribendum censuit : *Affirmative.*

Atque ita rescripsit et declaravit, die 23 Decembris 1932.

D'après les rubriques du bréviaire, la fête du Fondateur d'un Ordre ou d'une Congrégation se célèbre sous le rite double de 1re classe avec octave commune *(Duae Tabellae)*. A la messe de cette fête et pendant toute l'octave on ajoute le *Credo (Add. in Rubr. Miss. VII, 3);* si la fête vient à être accidentellement empêchée, on pourra néanmoins, à l'exception seulement de quelques rares jours (dimanches de 1re classe, vigiles de la Noël et de la Pentecôte, féries privilégiées, doubles de 1re classe et jour des morts) célébrer la messe solennelle du Fondateur *(Add. IV, 1);* et si la fête tombe pendant la

semaine, on peut en transférer la solennité, avec messe solennelle et une autre messe basse, au dimanche suivant, pourvu que ce ne soit pas un dimanche majeur, et qu'on n'y célèbre pas de fête de 1re classe *(Add. IV, 3);* enfin, le jour de la fête du Fondateur, dans les églises de l'Ordre ou de la Congrégation toute messe de *Requiem*, même la messe de l'enterrement, est défendue *(Add. III, 2)*.

On pouvait se demander si ces privilèges valaient également pour les Congrégations dont les membres ne sont pas tenus à l'Office divin, et dans les églises ou oratoires desquelles on devait suivre par conséquent le calendrier diocésain.

Cependant, nulle part les rubriques n'ont cette restriction, et d'autre part, le décret 4312, III, en imposant à ces Congrégations l'*Ordo* diocésain, ajoute : *additis, iuxta Rubricas, Officiis quae ipsis peculiariter concessa sunt*. Elles peuvent donc parfaitement avoir des offices propres. Dès lors, on ne voit pas pourquoi ces Congrégations ne fêteraient pas leur Fondateur de la même façon que les autres religieux. Il suit de là que dans *toutes* les Congrégations et Instituts religieux la fête du Fondateur ou de la Fondatrice jouit de tous les privilèges liturgiques que nous avons énumérés plus haut. Et comme, d'après les rubriques, la fête du Titulaire de l'Ordre ou de la Congrégation jouit des mêmes privilèges que celle du Fondateur, il faudra en dire autant de celle-ci.

Jos. PAUWELS, S. I.

Bibliographie

THÉOLOGIE HISTORIQUE

H. Denzinger-Umberg. *Enchiridion symbolorum, definitionum et declarationum de rebus fidei et morum.* 18e-20e éd. Fribourg en Brisgau, Herder, 1932, (20 × 13 cm.), XXXII-730 p. Prix : 5,40 Mk.

Le P. Umberg, qui s'est chargé des dernières éditions de Denzinger à partir de la treizième, apporte à cet inestimable recueil quelques nouveaux perfectionnements : manière de mettre les mots en valeur, suppression des indications numériques, en fait inutiles, dans les marges intérieures, adjonction, suppression ou substitution de quelques textes. Signalons entre autres la suppression de celui du pape saint Félix (n. 52), en réalité un pseudépigraphe apollinariste, qu'il a eu raison de faire disparaître. Nous est-il permis de signaler deux corrections pour la prochaine édition ? A la page 2, Rufin d'Aquilée sert de témoin au texte du vieux symbole romain, qui n'a pas la descente aux enfers, mais qui l'a dans la collation, p. 3, sur la foi du même Rufin ; en réalité, la formule abrégée de la collation devrait signifier que Rufin (*Commentarius in Symbolum*, 18) atteste pour Rome l'omission, et pour Aquilée, l'adjonction de cette incise (voir Migne, PL, XXI, 356a). Plus important est le *nec distincti* de la formule *Clemens Trinitas* (n. 17, p. 13) : texte fautif et curieusement en opposition avec l'orthodoxie ; basé sur la recension de Künstle dans ses *Antipriscilliana*, il doit être corrigé par un texte meilleur, celui de Paris, qui porte : *nec confusi... sed et distincte coniuncti et coniuncti* (*coniunctim?*) *distincti*, comme l'a fait remarquer dom De Bruyne dans la *Revue Bénédictine*, 1906, p. 305. De conséquence aussi est le double anathème, 6a et 6b au n. 26 : or, avec Loaisa, contre Künstle, il faut supprimer le 6 b, *deitatem innascibilem*, comme le montre à l'évidence la note du P. de Aldama dans la *Revue d'Hist. ecclés.*, 1933, p. 74-81. Un perfectionnement important qu'on sera heureux de constater, a été apporté à la composition des tables, surtout de la table systématique, qui comprend maintenant aussi la théologie morale. L'on ne peut qu'en louer et remercier le P. Umberg qui s'est chargé de cet ingrat travail.

J. DE GHELLINCK, S. I.

M. J. Rouët de Journel, S. I. *Enchiridion patristicum.* 8e et 9e éd., Fribourg en Brisgau, Herder, 1932, (21 × 13 cm.), XXVIII-804 p. Prix : 8 Mk.

La valeur et l'utilité de l'*Enchiridion patristicum* nous est assurée par son rapide succès : il atteint aujourd'hui sa neuvième édition, qui porte à 21.000 le nombre des exemplaires sortis de presse. Les difficultés économiques actuelles n'ont pas permis, évidemment, de profonds changements : l'auteur a dû se contenter de corriger un texte (n. 2281) et d'ajouter deux pages d'*Addenda et corrigenda* à la fin, pour tirer parti de quelques éditions critiques récentes. Nous y voyons un indice de plus du soin qu'il a de maintenir son travail à jour. Dans un avenir meilleur, il espère pouvoir se permettre des remaniements plus

profonds. Aux quelques suggestions proposées il y a quatre ans (voir cette revue, t. LVI, 1929, p. 692), qu'il nous soit permis de faire remarquer que l'index devrait contenir le mot « deificatio », dont l'idée fort à l'ordre du jour actuellement est si fréquemment exprimée chez les Pères; peut-être, cela appellerait-il aussi quelques textes utiles de plus. A propos de Celestius et de Julien d'Éclane (1415-1416), les n. 78 et 83 du livre I de l'*Opus imperfectum contra Iulianum*, comme le livre III, n. 119 du même ouvrage, contiennent quelques compléments sur la définition de la liberté; n'y aurait-il pas lieu aussi d'y ajouter les textes d'Origène, des Cappadociens, de quelques représentants de l'école d'Antioche, etc., avec ceux d'Augustin, sur la nature de la liberté ? J. DE GHELLINCK, S. I.

Jos. Schrijnen. *Charakteristik des Altchristlichen Latein.* Latinitas Christianorum primaeva. Fasciculus I. Nimègue, Dekker, Van de Vegt et Van Leeuwen, 1932, (24 × 17 cm.), 56 p.

Ce premier fascicule ouvre une série fort intéressante d'études sur le latin chrétien antique : initiative hardie à cause des questions difficiles qu'elle aborde, mais qui répond parfaitement aux tendances actuelles de la philologie, laquelle veut de plus en plus supprimer les cloisons trop longtemps étanches entre l'étude de la langue classique et celle de la décadence. Le théologien aura vite vu combien ce genre de recherches peut intéresser par ses conclusions l'expression dogmatique comme la conception morale du christianisme, non moins que l'originalité de quelques-unes de ses caractéristiques culturelles. La brochure contient nombre de vues personnelles, justes et fécondes, avec des groupements suggestifs et quelques exemples curieux, comme à la p. 32; d'autres sont moins concluants; l'auteur qui établit beaucoup de divisions dans les catégories de latinités se rend compte de la complexité des choses. Il faudra une induction méthodiquement conduite, dans un domaine encombré de délicats problèmes, pour arriver à établir l'existence, même au delà d'un vocabulaire spécial, d'un latin chrétien vraiment distinct du latin général décadent, d'une langue latine « des chrétiens » qui soit vraiment une langue latine « chrétienne ». J. DE GHELLINCK, S. I.

E. Habel. *Mittellateinisches Glossar.* Paderborn, Schöningh, 1931, (24 × 15 cm.), VIII-432 p. Prix : 6 Mk.

L'introduction du latin médiéval dans le programme scolaire prussien de 1925, pédagogiquement discutable, a eu entre autres résultats de susciter la confection de ce glossaire. L'auteur a raison de croire que son œuvre rendra service à divers groupes de travailleurs et, malgré le degré très élémentaire de son recueil, il faut le féliciter de son initiative. Il a sagement élagué toute indication superflue, grandement simplifié la présentation extérieure, et réduit au minimum l'apparat scientifique. Pour un début, cela valait mieux : il y aurait eu nombre de questions préalables à discuter. La question de l'orthographe est embarrassante : peut-être y aurait-il eu plus d'avantages à adopter pour un certain nombre de mots l'orthographe médiévale; mais comment établir la ligne de démarcation et à quelles variétés médiévales, régionales ou chronologiques, fallait-il donner la préférence ? Le choix des auteurs (pourquoi ne pas en fournir la liste complète ?) où il a puisé les éléments de son vocabulaire,

est déjà relativement ample; la partie historique et poétique rendra service au théologien, mais on pourrait faire la place plus large à la langue philosophique et théologique, qui joue un si grand rôle dans la production médiévale. Ce n'est pas ici le lieu de s'attarder aux particularités techniques, toutefois nous remarquons que *catholica* manque; pourquoi *Katholicus*, dans la série c, a-t-il un K pour initiale, ainsi que *Katho? Sacramentum* devrait être plus riche et mieux nuancé; *scriptor* est adjoint à *conductus*, ce qui facilite la traduction, mais ne l'oppose pas à *auctor*, comme il le faudrait; *servator*, mot cher à la Renaissance, est simplifié aussi par l'adjonction de *equorum*. Ces quelques remarques rentreront dans le souhait de l'auteur, qui les sollicite pour améliorer son œuvre. J. DE GHELLINCK, S. I.

W. Till. *Koptische Dialektgrammatik mit Lesestücken und Wörterbuch.* München, Beck, 1931, (20×13 cm.), XVI-140 p. Prix : 8,50 Mk.

La littérature copte gagne de plus en plus en importance dans différents domaines d'étude, surtout dans le champ hagiographique, mais pas moins peut-être sur le terrain de la critique textuelle biblique. Depuis une vingtaine d'années, le dossier des textes coptes de l'Ancien et du Nouveau Testament, ainsi que des Apocryphes bibliques, s'est considérablement accrû. Ce ne sont plus seulement des documents sahidiques et bohairiques qui viennent l'enrichir, mais des textes écrits dans des dialectes qui, naguère, étaient encore peu connus ou totalement ignorés : achmimique, subachmimique et fayoumique.

Jusqu'en ces dernières années, nous ne disposions que de grammaires coptes des deux dialectes plus anciennement connus. Mais récemment, un des meilleurs disciples de M. H. Junker, à l'Université de Vienne, M. Walter Till, nous a dotés d'un premier essai de grammaire achmimique (*Achmîmisch-koptische Grammatik*, Leipzig, 1928) et d'une chrestomathie fayoumique, avec esquisse grammaticale (*Koptische Chrestomathie für den fayumischen Dialekt*, Wien, 1930). Et voici qu'il nous offre, dans la *Clavis linguarum semiticarum*, la première grammaire dialectale copte, où les cinq dialectes sont étudiés simultanément. Point n'est besoin de faire ressortir l'intérêt de cette tentative.

Le plan général du travail était dicté par la collection dans laquelle il devait s'incorporer : avant-propos, courte bibliographie, brève introduction, grammaire succincte, chrestomathie et vocabulaire. Il était assez malaisé de condenser, en moins de 90 pages, toute la grammaire, surtout la syntaxe, des cinq dialectes, d'autant plus qu'elle devait être illustrée d'exemples. Aussi l'aspect plutôt touffu de cette partie du manuel n'est pas précisément de nature à le recommander aux débutants, auxquels il était cependant destiné. Ils ne pourraient s'assimiler la grammaire des cinq dialectes à la fois, et ils devront donc s'en tenir, pour commencer, à un des anciens manuels. Mais, dans la suite, ce nouvel instrument de travail leur rendra de précieux services. Il eût été plus utile encore, croyons-nous, si l'exposé grammatical avait pu être conçu, non d'après le cadre traditionnel, qui ne fait qu'imiter celui des grammaires de langues indo-européennes modernes, mais en fonction des caractères distinctifs du copte, qui est, par essence, une langue agglutinative et paratactique.

La chrestomathie a été composée de textes conservés simultanément dans plusieurs dialectes et ne figurant pas encore dans des anthologies : Évangile de saint Jean, III, 5-21; Apocalypse d'Élie, 35-40; Épître aux Philippiens, I, et

des extraits d'un sermon achmimique non encore identifié. Le choix est excellent. On regrettera que les versets bibliques ne soient pas numérotés. Quelques menues erreurs et omissions. Ainsi, p. 23*, ligne 2, omission partielle des versets bohairiques 10-11 du chapitre I de l'Épître aux Philippiens.

Le principe de transcription des mots coptes auquel s'en tient encore M. Till peut être discuté. Au lieu d'isoler, à l'ancienne manière, passablement arbitraire, certains éléments agglutinatifs, pourquoi ne pas grouper en un même mot, en fonction de l'accent principal, les éléments non-accentués ?

Au sujet de la notice liminaire (p. 1-2), nous croyons devoir faire remarquer qu'il n'est plus universellement admis, comme un dogme, que l'emploi de l'alphabet grec pour l'écriture copte ne remonte pas au delà de l'introduction du christianisme en Égypte. L'ancienne localisation des dialectes est également sujette à caution. Il n'est nullement certain, par exemple, que le sahidique ait été confiné dans la Haute-Égypte, comme le dit encore M.Till, ni que le fayoumique ait été avant tout le dialecte de la Moyenne-Égypte. Quant à savoir s'il faut situer le subachmimique dans la Basse-Égypte, comme le fait aussi M. Till, c'est une question encore pendante.

Mais ce sont là, on le voit, des remarques qui ne portent que sur des détails. Cet essai de grammaire dialectale est un travail vraiment méritoire, qui fait honneur au docte philologue qui l'a tenté. J. Simon, s. i.

F. Kattenbusch. (*Studien und Kritiken zur Theologie*). *Eine Festgabe zum 3 Oktober 1931, dargebracht von der Theologischen Fakultät der Universität Halle-Wittenberg.* Gotha, Klotz, 1931, (22 × 14 cm.), 246 p.

Le professeur Ferd. Kattenbusch, vénérable octogénaire, auquel est dédiée cette livraison des *Studien und Kritiken*, est principalement connu par son volumineux ouvrage sur les origines du symbole apostolique et par divers articles sur le développement de la théologie protestante contemporaine. Les dix-huit études spéciales, que lui offrent en hommage ses collègues de Halle-Wittemberg portent presque toutes sur les premiers siècles chrétiens ou sur la religion luthérienne. Détachons-en quelques-unes : les théologiens seront spécialement attirés par les pages de Feine (p. 23), à propos du problème historique de Jésus : il insiste, avec raison, sur le témoignage historique de saint Paul et sur la conception des premiers disciples. Une note critique sur un texte d'Origène (p. 56), à propos de la présence réelle, par E. Klostermann, et une note de W. Völker (p. 61), sur la physionomie stoïcienne que prend Abraham (n'est-elle pas un peu trop stoïcisée par l'auteur ?) chez Philon, puis par Philon chez Origène et chez saint Ambroise, ne manquent pas d'intérêt. Plus sonores, parce que radicales, sont les conceptions de Barnikol (p. 70) sur l'époque de Marcion et l'origine de l'Église; la réhabilitation de Marcion, entreprise par Harnack, dont l'auteur rejette plus d'une construction, trouve plutôt qu'un redressement, un prolongement très décidé dans ces vingt pages, dont quelques paragraphes sont introduits par un titre retentissant comme une déclaration de thèse; la discussion de la chronologie, qui veut être la base de toute interprétation en faveur de la priorité marcionite, ne peut malheureusement pas être reprise dans les limites de ce compte rendu. L'étude suivante par E. Kohlmeyer (p. 92) se rattache aux idées de Caspar à propos de succession,

de juridiction et de tradition apostolique chez les premiers papes; l' « idéologie », comme dit l'auteur, à la base de la papauté, ne se rencontre-t-elle pas aussi à la base de cette construction, élevée du reste avec une hardie pénétration ? L'appréciation de la théologie d'Arius par M. Elliger (p. 106) rentre dans le cycle des études consacrées depuis quelque temps au père de l'arianisme : on ne peut la considérer comme définitive, malgré quelques réflexions sagaces, car la documentation est trop lacunaire et elle s'oppose avec audace à tout ce qu'en savait un contemporain bien placé, malgré tout, comme Athanase. L'étude de H. G. Voigt (p. 114-146) accompagnée de quelques longues notes pas toujours aisées à lire, traite d'un épisode très intéressant dans l'histoire de l'évangélisation de la Hesse et de la Thuringe : les contacts, pas toujours aisés, entre les missions irlandaises des *Scoti* et le groupe anglo-saxon de saint Boniface. Il est regrettable que le manque de place et la crise actuelle aient trop restreint la documentation dans la plupart des articles précédents.

J. DE GHELLINCK, S. I.

F. J. Dölger. *Antike und Christentum. Kultur-und Religionsgeschichtliche Studien. Band III. Heft* 2. Münster i. W., Aschendorff, 1932, (25 × 18 cm.), p. 81-152, 2 gravures. Prix : 5 Mk.

F. J. Dölger. *Antike und Christentum. Kultur-und Religionsgeschichtliche Studien. Band III. Heft* 3. Münster i. W., Aschendorff, 1932, (25 × 18 cm), p. 153-224, 2 gravures. Prix : 5 Mk.

Avec une infatigable ardeur, égale à la richesse de son information, le professeur Fr. Dölger de Bonn continue à tenir sa promesse en alimentant tout seul sa revue : celle-ci touche aux objets les plus divers qui intéressent l'antiquité chrétienne, mais de tous côtés apporte de précieux éléments pour l'interprétation plus réelle que verbale, des textes épars dans toute la littérature des premiers siècles. Certains rapprochements peuvent sembler hypothétiques, d'autres sont lumineux pour expliquer certaines idées, formules ou institutions. Signalons les pages sur l'autorité civile donnée par Dieu, sur l'usage de porter de petites croix en guise de protection, usage opposé à celui des amulettes, déjà constaté chez sainte Macrine, sœur de saint Basile, celles sur l'appréciation de l'adultère chez les chrétiens et les païens dans les observances cultuelles, ce qui mène à l'interprétation du « *Pontifex Maximus* » de Tertullien, celles sur diverses formules d'imprécation, sur des pratiques superstitieuses et d'autres antidémoniaques, etc., où nous voyons même l'origine de quelques expressions encore usuelles aujourd'hui. Une forte documentation prise à l'archeologie, comme aux textes profanes, fait de ces pages un ensemble des plus instructifs; un complément s'y ajoute par les communications du dehors ou les additions personnelles apportées par Dölger, mais toutes suscitées par les articles de l'auteur.

J. DE GHELLINCK, S. I.

Phil. Haeuser. *Des Eusebius Pamphili Bischofs von Cäsarea « Kirchengeschichte ».* Bibliothek der Kirchenväter. II Reihe. Bd I. Munich, Kösel et Pustet, 1932, (19 × 13 cm.), 504 p. Prix : 5,40 Mk.

La seconde série de cette importante collection s'ouvre, très avantageusement, par une œuvre capitale pour l'histoire du christianisme antique, l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, sans laquelle l'ignorance et l'oubli auraient

recouvert pour jamais un bon nombre des traits primitifs de l'histoire, de l'organisation et de la littérature des trois premiers siècles chrétiens. Commencée avant 303 avec ses sept livres, reprise ensuite, quelque peu remaniée, et complétée d'un huitième livre, puis de deux autres, en 311, en 317 et en 323, cette œuvre s'imposera toujours à l'étude des historiens et des théologiens. Il est même étonnant qu'elle n'ait pas trouvé place dans les premières publications de la *Bibliothek der Kirchenväter*, d'autant plus que depuis ces dernières générations, Eusèbe, historien, a considérablement monté en estime, malgré ses faiblesses pour Constantin. Le traducteur se contente d'une préface sobre, mais solide, une introduction plus développée par Bigelmair ayant déjà paru dans la première série; il adopte les données de Schwartz, développées et prolongées par Laqueur dans le sens des conclusions résumées plus haut. Le texte suivi est pris à l'édition de Berlin; la bibliographie donne ce qu'il y a d'essentiel. On y aurait voulu un mot d'appréciation sur la valeur des autres traductions modernes; mais à la fin cependant (p. 476), il est suppléé à cette lacune à propos de la traduction anglaise de Lawlor et Oulton. De bonnes notes orientent le lecteur en nombre de passages. La traduction tient tout entière en un volume: ce qui n'est qu'à louer. A la page 260, le mot *Schluss* rend-il bien la pensée sur les formes de raisonnement conjonctif ou disjonctif? L'identification de l'Antiartémonite (p. 257, n. 1), avec Hippolyte est-elle unanimement acceptée? L'index ne contient pas, malheureusement, les noms cités dans les notes, tels que Hippolyte, Vestales, etc. Comme ensemble, œuvre très recommandable et de lecture aisée. J. DE GHELLINCK, S. I.

P. Humbertclaude, Marianiste. *La doctrine ascétique de saint Basile de Césarée*. Études de théologie historique. Paris, Beauchesne, 1932, (24 × 15 cm.), XIV-342 p.

Parmi les études de ces vingt ou trente dernières années sur la spiritualité de saint Basile, l'ouvrage du P. Humbertclaude tient une place spéciale par son ampleur, par sa connaissance des idées basiliennes, par l'importance et le nombre des questions traitées, par les remarques dont l'exposé est entremêlé. Après un chapitre préliminaire qu'il aurait fallu intituler : « Examen critico-historique des œuvres » (p. 1-63), six grands chapitres se partagent toute la matière : notion de la perfection (p. 64), enseignement de l'ascèse (p. 109), direction spirituelle (p. 131), chapitre le plus complet, voie purgative (p. 168), le plus long de tous, voie illuminative (p. 259), voie unitive (p. 287), conclusion sur les caractéristiques, l'originalité et l'influence de cette ascèse (p. 321-330), ce couronnement un peu *ieiunus*. L'ensemble donne l'impression d'un travail sérieux, objectif, consciencieusement mené par quelqu'un qui connaît bien l'œuvre basilienne. Les limites de ce compte rendu ne permettent pas de discuter chacune des questions rencontrées par l'auteur. Le chapitre préliminaire aurait gagné en fermeté par une méthode plus rigoureuse; parfois il prend l'allure d'une thèse; inégal de valeur aussi, il est beaucoup plus concluant pour les *Règles*, par exemple, que pour le *Commentaire sur Isaïe*. La division systématique a l'avantage de faire envisager toutes les questions actuellement posées; mais elle est très systématique, un peu au détriment de l'étude des étapes qu'a traversées la pensée basilienne. La division tripartite en « voie » purgative, illuminative, unitive, que l'auteur reconnaît dans les *Moralia*,

ne prête-t-elle pas à confusion à cause du sens néo-platonicien que suggère le classement du pseudo-Denys. La place assignée à la prière et au culte (Anges, Sainte Vierge, etc.) à diverses sections de cet ordre, ne satisfait pas parfaitement. Est-ce cette division schématique qui a amené l'auteur à trop laisser dans l'ombre une étude importante, que sa connaissance de saint Basile lui rendait plus aisée qu'à tout autre et qu'il a effleurée dans sa conclusion ? Celle des sources de la pensée basilienne : Origène, le néo-platonisme, les idées stoïciennes, puis saint Pacôme et surtout, Eustathe de Sébaste, dont l'amitié tenace a si longtemps pesé, malgré la rupture tardive, sur les destinées de Basile : pensée forte et originale, sans nul doute, mais par quels traits ? Et quelle place exacte donne-t-elle à Basile vis-à-vis de ces influences diverses dans l'histoire de l'ascétisme. Ajoutons quelques graves négligences typographiques (titres parfois en romaines au milieu d'autres en italiques; Isaïe cité p. 330 à côté de Socrate, etc.), omission des bonnes éditions de la *Philocalie*, de saint Grégoire de Nysse, surtout absence d'une table des noms et choses. Mais ces remarques montrent l'appréciation très avantageuse que nous faisons de l'œuvre, qui est une très sérieuse contribution, dont on ne pourra se passer, à l'étude de la spiritualité de saint Basile. J. DE GHELLINCK, S. I.

A. Boon, O. S. B. *Pachomiana latina : Règle et épîtres de saint Pachôme, épître de saint Théodore et « Liber » de saint Orsiesius. Texte latin de saint Jérôme.* Bibliothèque de la Revue d'Histoire ecclésiastique, fasc. 7. Louvain, Revue d'Histoire ecclésiastique, 1932, (25 × 16 cm.), LX-210 p. Prix : 10 belgas.

Voici la première et la plus ancienne de toutes les « Règles » monastiques. Composée en Égypte, dès la 1re moitié du IVe siècle par saint Pachôme, le fondateur de la vie de communauté, elle fut amplifiée et achevée sous ses successeurs, Théodore et Orsiesius. En 404, elle eut la bonne fortune d'être traduite en latin par l'illustre docteur saint Jérôme, en même temps que d'autres écrits spirituels des premiers abbés pachômiens. C'est cette traduction latine de saint Jérôme que dom A. Boon vient de publier, avec autant de soin que de science : un vrai travail de bénédictin. L'introduction décrit minutieusement les manuscrits collationnés, sans négliger ceux de la recension brève, qui paraît être une adaptation italienne du haut moyen âge. L'appendice, dû à M. le chanoine Lefort, professeur à l'Université de Louvain, comprend les fragments coptes (avec traduction latine) et les « excerpta » grecs de la Règle de saint Pachôme : témoins très précieux, malgré leurs lacunes.

Beaucoup de religieux seront agréablement surpris de retrouver, dans ce document d'une si vénérable antiquité, maintes prescriptions de leur Institut, déjà formulées dans les mêmes termes : nous devons plus que nous ne pensons au premier organisateur de la vie religieuse. F. HALKIN, S. I.

J. Perrodon. *Pages dogmatiques de saint Augustin. Tome I. La grâce.* Orléans, Grand Séminaire, 1933, (21 × 14 cm.), XII-478 p. Prix : 10 francs.

Dès ses premières lignes, l'avant-propos de l'auteur assure à son initiative sympathie et estime. Il faut le louer pour avoir mis ses élèves directement en contact avec la pensée d'Augustin sur le dogme de la grâce : matière bien vaste

et qui lui donnait « l'embarras du choix » entre les nombreux extraits possibles. On doit dire que son choix accuse en général la compétence d'un théologien. Dans la répartition des morceaux choisis, l'auteur s'est décidé pour l'ordre logique : la grâce actuelle d'abord (p. 3-266), la grâce habituelle ensuite (p. 269-374), celle-ci sous-divisée en habitation de Dieu, adoption divine, saints labeurs, paix de l'âme juste. C'était son droit d'en agir ainsi, vu son but; mais le profit pour l'élève n'en sera-t-il pas diminué? A ces quatre sous-divisions, pourquoi ne pas avoir ajouté quelques passages sur l'optimisme de saint Augustin, de quoi corriger un peu le côté rigide de ses idées? Le succès de sa tentative mènera sans doute l'auteur à une seconde édition. Pour l'améliorer, il vaudrait mieux, en attendant les *Antipelagiana* du *Corpus* de Vienne, recourir directement au dixième tome des Mauristes que de passer par les tristes réimpressions Vivès. Puis, quelques passages bien sélectionnés de Pélage, Celestius et Julien d'Éclane, viendraient lumineusement éclairer les raisons de l'opposition d'Augustin. Nous ajouterions également les sermons 131, 10, 176, 2, 174, 7, 293 et 294, quelques textes sur la prière et sa nécessité, etc. Enfin, l'intérêt de l'élève, comme le profit pédagogique, enrichi par une saine méthode, ne grandiraient-ils pas, si au moins pour le conflit pélagien on adoptait l'ordre chronologique des écrits, avec intercalation des documents conciliaires, qui expliquent si bien par leur occasion même, l'élaboration et les corollaires de la doctrine. J. DE GHELLINCK, S. I.

Acta conciliorum œcumenicorum. Tomus II. Volumen II. Pars Prior. Volumen IV. Berlin, Walter De Gruyter, 1932, (30 × 22 cm.), XIV-92 p.; XLVIII-192 p. Prix : 26 Mk, 62 Mk.

Les *Acta conciliorum œcumenicorum* parviennent aujourd'hui à leur deuxième « tome », c'est-à-dire à celui qui est destiné au concile de Chalcédoine, deux ans après qu'a été terminé en cinq volumes celui qui contenait le concile d'Éphèse. Le même système, un peu troublant, de divisions et de sous-divisions règne dans ce « tome »-ci. Cette première publication sur le concile de Chalcédoine nous donne le volume II, 1re partie, et le volume IV. Fidèle à l'idée maîtresse de la collection, discutée ailleurs (voir, *N.R.Th.*, t. LVIII, 1931, p. 360), et qui entend les *Acta* dans le sens très large des dossiers documentaires, actes, rapports, lettres, apologies, etc., constitués autour de chaque assemblée, l'auteur ouvre ce volume II consacré aux « *versiones particulares* » par la collection de Novare « *de re Eutychis* » : c'est tout un ensemble de documents réunis sous l'inspiration de saint Léon, au début de l'an 450, et contenant avec son « tome à Flavien » les principaux rétroactes du conflit, parmi lesquels les documents traduits du grec à Rome, trahissent un traducteur malhabile. L'autre volume contient le recueil des lettres de saint Léon, surtout d'après la collection Grimani, qui est donnée en entier, et la collection de Munich (saint-Emméran de Ratisbonne), mais avec suppression du « tome à Flavien » cette fois. Des autres collections, on donne la table et quelques documents; pourquoi ne reproduit-on rien de la collection *Avellana*, publiée il est vrai dans le *Corpus* de Vienne, mais qui verse au dossier cinq lettres de saint Léon introuvables ailleurs? Ce qui fait la valeur des collections reproduites comme de celle de Novare, c'est que les lettres papales y contenues sont extraites du registre de la chancellerie romaine. L'éditeur, qui avait en ce domaine des devanciers de

valeur qu'il estime, nous donne sur la constitution et le groupement de ces divers dossiers, dans un latin qu'on voudrait plus limpide, des renseignements infiniment précieux qui intéressent la transmission de notre tradition chrétienne (par ex., t. IV, p. xxxv-xxxxi). On peut différer d'avis avec lui et éventuellement modifier ses données par les conclusions de Turner, etc., et surtout par celles du P. Silva-Tarouca (*Gregorianum*, t. XIII, 1931). Dans l'établissement de son texte et dans ses introductions, l'éditeur procède avec la même pénétration philologique, la même sûreté d'information et la même rigidité d'affirmation qui ne recule pas au besoin devant une expression méprisante. L'œuvre est un monument d'inappréciable valeur, d'autant plus admirable que l'auteur, malgré son âge, est seul à la construire. Souhaitons la publication prochaine des tomes et des volumes suivants. J. DE GHELLINCK, S. I.

A. Lang. *Henrici Totting de Oyta quaestio de sacra Scriptura.* Opuscula et textus, series scholastica, XII. Münster, Aschendorff, 1932, (20 × 13 cm.), 58 p. Prix : 1,10 Mk.

R. Barsotti. *Sigeri de Brabantia de aeternitate mundi.* Même série. XIII. Münster, Aschendorff, 1933, (19 × 13 cm.), 30 p. Prix : 0,80 Mk.

A. Landgraf. *Laborantis Cardinalis Opuscula.* Coll. « Florilegium Patristicum ». XXXII. Bonn, Hanstein, 1932. (23 × 16 cm.), 74 p. Prix : 3,70 Mk.

M. Schmaus. *S. Aurelii Augustini ad Consentium epistula.* Même série, XXXIII. Bonn, Hanstein, 1933, (24 × 15 cm.), 32 p. Prix : 1,40 Mk.

G. Morin, O. S. B. *S. Caesarii Arelatensis Episcopi Regula sanctarum Virginum aliaque opuscula ad Sanctimoniales directa.* Même série, XXXIV. Bonn, Hanstein, 1933, (23 × 16 cm.), 56 p. Prix : 2,80 Mk.

C. Silva-Tarouca, S. I. *S. Leonis Magni Tomus ad Flavianum Episcopum constantinopolitanum (epistula XXVIII) additis testimoniis Patrum.* Textus et documenta, series theologica, IX. Rome, Université Grégorienne, 1932, (22 × 14 cm.), 72 p. Prix : 4 lires.

Le succès continu des collections de textes pour l'enseignement universitaire manifeste l'intérêt qui s'attache de plus en plus à l'étude des originaux et nous vaut d'autre part la publication de textes inédits ou de textes critiquement établis qui, sans cela, auraient attendu longtemps leur mise en valeur. Les *Opuscula et Textus*, dont la revue a déjà parlé, nous donnent aujourd'hui leurs fascicules XII et XIII; le premier contient un inédit, espèce de traité *De Scriptura sacra*, de Henri Totting de Oyta, mort en 1397 : enrichissement de notre connaissance de la scolastique du XIV^e^ siècle, longtemps trop peu étudiée; ces chapitres sont pris à quelques questions générales du commentaire sur le *II^e^ livre des Sentences*, qui constituent une des premières ébauches, après la *Somme contre les Gentils*, de notre traité *De vera religione*. L'éditeur qui nous annonce une monographie sur cet ancien maître de Prague et de Vienne a donné une édition soignée du texte; quelques références trop brèves, sans indication du titre des œuvres; le *Catholicon* aurait dû être cité en édition incunable.

L'autre fascicule ne publie pas un inédit : c'est une troisième édition, très soignée, du *De aeternitate mundi* de Siger de Brabant, deux fois déjà publié

sur des recensions différentes, par le P. Mandonnet en 1899 et en 1908-1911; le nouvel éditeur avec raison revient aux premiers témoins du texte, celui de l'édition de 1899, et voit confirmer son choix par deux nouveaux témoins, un de Pise et un de Lisbonne. L'intérêt de la question pour l'étude de la philosophie scolastique et l'exégèse de saint Thomas n'a pas besoin d'être soulignée. Pourquoi ne pas imprimer en italiques les titres des ouvrages cités dans le contexte de l'introduction ?

Le *Florilegium patristicum*, (voir *N. R. Th.*, t. LVIII, 1931, p. 350-352) nous apporte deux inédits et la réédition de la lettre de saint Augustin à Consentius, avec la 119e qui l'introduit. Cette épître 120, influente sur saint Anselme, est importante parmi les consultations théologiques de saint Augustin, car elle expose les idées du docteur sur la foi et la science, qu'ailleurs il a disséminées moins synthétiquement; il y ajoute quelques questions trinitaires. L'édition dépend de Goldbacher, qu'elle corrige incidemment; mais l'annotation, précieuse, est digne de l'éditeur qui a fait des questions trinitaires médiévales le champ habituel de ses études et de sa compétence.

Les deux autres fascicules sont consacrés l'un au cardinal Laborans, dont M. Landgraf nous donne les *Opuscula*, l'autre à saint Césaire d'Arles, dont la *Regula* est éditée critiquement par dom Morin. Le cardinal Laborans, auteur d'une *Compilatio Decretorum* vers 1162-1182, avait composé quelques opuscules durant les vingt ou trente années qui précèdent son élévation au cardinalat (1173); M. Landgraf nous les édite en orthographe moderne (nous aurions préféré l'ancienne), d'après un manuscrit du chapitre de la Basilique de Saint-Pierre au Vatican; il y joint de précieuses notes. Il ne nous dit pas si c'est par un indice de critique interne ou un témoignage externe qu'il fait de Laborans un disciple de Gilbert de la Porrée (p. 66); on peut identifier le pseudo-saint Jérôme qui a traversé tout le moyen âge sous patronage hiéronymien : c'est la profession de foi de Pélage.

La *Regula sanctarum Virginum aliaque opuscula* trouve dans dom Morin, un fervent de saint Césaire, l'éditeur critique qu'elle méritait. Publié déjà en 1621, sagement amélioré en 1643 par Bollandus, le texte n'avait cessé de se corrompre dans les réimpressions du XVIIe et du XVIIIe siècles. Dom Morin nous en donne une édition critique très soignée, enrichie de précieuses notes succinctes (pourquoi ne pas remplacer quelques sigles par un titre résumé ?), à laquelle le préparait son savant article de 1932 dans la *Revue Bénédictine*. Excellente publication pour faire apprécier saint Césaire et la vie religieuse au VIe siècle!

Une collection plus jeune que les deux précédentes, mais qui en est déjà à son neuvième fascicule, les *Textus et Documenta* de l'Université Grégorienne nous fournit, après plusieurs numéros de choix, une pièce qui comptera parmi les meilleures de la série : c'est la fameuse lettre dogmatique de saint Léon au concile de Chalcédoine, avec quelques documents connexes. L'auteur, avantageusement connu par ses études très remarquées sur les lettres des Papes, nous fournit de très utiles indications dans une introduction assez développée. Ce qui caractérise, entre autres choses, la présentation du texte, est la division en membres de phrase, *per cola et commata*, de manière à faciliter l'étude des clausules : procédé pédagogique dont l'étude philologique peut bénéficier. Un excellent index théologique rehausse l'édition de ces importants documents.

J. DE GHELLINCK, S. I.

A. Vogt et **I. Hausherr, S. I.** *Oraison funèbre de Basile I par son fils Léon VI le Sage.* Orientalia Christiana. Vol. XXVI, 1. Rome, Institut oriental, 1932, (24 × 16 cm.), 80 p. Prix : 16 lires.

Sensationnelle publication que celle de cette oraison funèbre de Basile I par son fils Léon le Sage, prononcée en 866, après de gros incidents de vie privée et publique qui rendaient singulièrement délicate la tâche de l'orateur. Ce n'est pas sans raison que les éditeurs ont détaché ce morceau des 34 autres panégyriques actuellement connus de l'auteur; Migne ne l'avait pas non plus parmi les 19 discours qu'il publiait. L'œuvre est appelée à attirer vivement l'attention des byzantinistes, des historiens de l'Église et des théologiens. L'intérêt de ceux-ci sera moins attiré par la situation spéciale du panégyriste vis-à-vis de celui qui n'était peut-être pas son père, que par les allusions à ce qui allait devenir le schisme de Photius. Ce que nous dit à ce propos M. Vogt dans son introduction est ingénieux, mais une autre explication aussi est possible. Les relations du recueil de l'Athos avec l'édition d'Akakios en 1868 pourraient être plus lumineusement marquées et les remarques concernant l'authenticité plus fermes. Le texte, édité avec grand soin d'après ce seul manuscrit de l'Athos (Vatopédi), que les éditeurs ont pu photographier en 1930, est accompagné d'une traduction très fidèle due au savant grécisant qu'est le P. Hausherr. Ce fascicule des *Orientalia* sera accueilli avec reconnaissance.

J. DE GHELLINCK, S. I.

Ed. Winter. *Die geistige Entwicklung Anton Günthers und seiner Schule. I Band.* Geschichtliche Forschungen zur Philosophie der Neuzeit. Paderborn, Schöningh, 1931, (24 × 16 cm.), 284 p. Prix : 12,50 Mk.

L'auteur, déjà connu par ses travaux sur le Gunthérianisme (1928) et qui en annonce d'autres encore sur les grands courants philosophico-religieux du début du XIX^e^ siècle, refait cette fois l'évolution intellectuelle de Günther et de son école : son livre, documenté aux meilleures sources, nous fait suivre pas à pas l'odyssée du maître, qui ne fut jamais professeur, et de ses nombreux disciples, dont quelques-uns finirent tristement dans le Vieux-Catholicisme. Les premières années de Günther, son entrée dans la sphère d'influence de saint Hofbauer (1815), qui le tire du rationalisme et lui laisse une profonde empreinte, son séjour momentané au noviciat des jésuites, en Galicie, dont le fait sortir sa santé chancelante, ses efforts pour l'élaboration d'une philosophie catholique, la fondation d'une école qui aura bientôt ses disciples dans les chaires universitaires de Bonn, Tubingue, Breslau, Münster, à Paderborn, à Trèves, à Bamberg, etc., les premiers succès, avec l'appui des cardinaux von Diepenbrock et Schwarzenberg, son ancien pupille, de Görres, de Sailer, etc., puis les grosses difficultés, surtout à partir de 1845, les démarches à Rome, les longues négociations qui retardent de 10 ans à peu près la condamnation, finalement le décret de 1857, les luttes intérieures et la soumission de l'écrivain, ses dernières années, pieuses et charitables, enfin sa mort (1863), avec les vicissitudes par lesquelles passent ses principaux disciples dont les uns, comme Gangauf, les deux Wolter et Karl Werner, se font un nom dans le monachisme ou dans l'enseignement théologique, tandis que d'autres, comme Reinkens, devaient sombrer dans le Vieux-Catholicisme, tout cela est raconté en faisant habituellement parler les acteurs eux-mêmes. Récit d'un intérêt profond à qui

veut réfléchir à la situation des esprits dans l'Allemagne catholique de ce moment; l'auteur a raison de présenter cet épisode comme un chapitre important de l'histoire des idées religieuses au XIX^e siècle. Non pas qu'il faille exagérer l'importance de ce mouvement, mal parti et voué à un triste échec; mais il est symptomatique et lié à tous les mouvements de la pensée philosophique et religieuse du XIX^e siècle; il est en contact avec la jeune école catholique de Tubingue (Drey, Möhler, Staudenmayer), comme avec le renouveau scolastique (Kleutgen, personnalité marquante qui mérite une monographie) et le renouveau politico-religieux (Görres). C'est ainsi que son importance dépasse de beaucoup sa valeur intrinsèque; son aboutissement mérite aussi considération. Tout cela est instructif pour le théologien : *historia magistra vitae!* On regrette que le texte soit souvent coupé de références qui rendent plus malaisée encore une lecture que ne facilite déjà pas la typographie; mais l'ouvrage est une excellente contribution à l'histoire de la pensée catholique.

J. DE GHELLINCK, S. I.

LITURGIE

L. Eisenhofer. *Handbuch der katholischen Liturgik Band I. Allgemeine Liturgik.* Theologische Bibliothek. Fribourg e. B., Herder, 1932, (25 × 16 cm.), XII-608 p. Prix : 14 Mk.

Après la mort de V. Thalhofer, M.L. Eisenhofer publia, en 1912, la deuxième édition du *Handbuch der katholischen Liturgik*. Il fit encore figurer en tête de celle-ci le nom du premier auteur bien qu'elle fût en bonne partie son propre travail. On comprend qu'il l'ait laissé tomber maintenant; si le plan général (au moins pour le volume paru) ne diffère pas essentiellement du plan primitif, la plupart des chapitres ont été profondément remaniés et de très rares pages de ce gros volume reproduisent à la lettre l'ancien texte.

Le but principal de M. Eisenhofer paraît avoir été de raccourcir le *Handbuch*. D'autre part, il lui a fallu développer beaucoup plus certaines parties, par exemple les pages consacrées aux sacramentaires romains. Au ch. I, pour ajouter encore cet exemple, les développements relatifs à la législation liturgique ont été abrégés, mais M. Eisenhofer a ajouté trois paragraphes sur l'histoire de la liturgie. Malgré les nombreuses additions, les suppressions l'emportent en importance et la troisième édition se présente à nous avec une bonne centaine de pages en moins que la précédente. Des caractères latins ont heureusement remplacé les caractères gothiques.

Ce premier volume comprend une introduction liturgique (Ch. I. Culte et liturgie. Ch. II. La science liturgique) et la liturgie générale (1^re partie : Formes de la liturgie; seconde partie : Les endroits liturgiques et leur ornementation; troisième partie : L'année liturgique). Bien que la bibliographie générale soit renvoyée au deuxième volume, il est facile de se rendre compte de l'étendue de l'information de l'auteur. Nous avons été étonné cependant de ne pas trouver dans ce volume l'écho des controverses au sujet de la définition de la liturgie. Le manuel de Koenders (*Handboek der Liturgie*, 2 vol. Nimègue, 1914) méritait une mention. Il résume sans doute Thalhofer-Eisenhofer, deuxième édition, mais il est souvent plus au courant que celle-ci et la seconde

moitié du premier tome est occupée par une précieuse bibliographie, dressée par le P. O. Huf. M. Eisenhofer ne paraît pas non plus connaître les manuels, classiques en France, de Haegy, de Hébert et de Velghe, qui ont eu tous au moins treize éditions. Nous espérons qu'il s'expliquera mieux dans le tome II sur l'apport des synagogues au formulaire de la messe.

É. DE MOREAU, S. I.

S. Salaville. *Liturgies orientales. Notions générales, éléments principaux.* Bibliothèque catholique des sciences religieuses. N° 87. Paris, Bloud et Gay, 1932, (19 × 12 cm.), 218 p.

Son professorat au séminaire assomptioniste de Constantinople et sa collaboration aux *Échos d'Orient* ont permis au R. P. Salaville de préparer ce petit volume d'introduction à l'étude des liturgies orientales. Il a rendu, en le composant, à tous les amis de la liturgie qui ne sont pas spécialisés dans l'histoire des rites orientaux un service inappréciable. L'originalité des conceptions et la connaissance approfondie des diverses familles liturgiques se manifestent à chaque page. L'auteur s'applique surtout à nous faire entrevoir la richesse dogmatique de ces formules. *Les Notions générales* se divisent en quatre chapitres : les familles liturgiques et leurs ramifications; les langues liturgiques orientales; légitimité catholique des liturgies orientales; lumières et ombres. Il y a également quatre chapitres dans la seconde partie : L'église; le mobilier liturgique; vêtements, ornements et insignes liturgiques; les livres liturgiques. L'auteur nous annonce un autre volume, plus spécial, sur la messe.

É. DE MOREAU, S. I.

Prière liturgique et vie chrétienne. Cours et conférences des semaines liturgiques, t. IX. Louvain, Abbaye du Mont-César, 1932, (21 × 14 cm.), 246 p. Prix : 18 frs.

Depuis la conférence où le P. Mativa, avec une sûre aisance, sut mettre le génie de Dante au service du culte sacramentel, jusqu'à celle où d'un geste magistral, le P. Sertillanges lia toutes les autres en une gerbe serrée, les travaux présentés à la semaine de Namur, sans exception, respirent l'esprit de compréhension et de sympathie mutuelles, qui est l'esprit de l'Église et de la liturgie. On ne pourra trop se pénétrer des idées élevées qui y furent développées : dignité de la prière, son esprit, la messe, la liturgie, soutien de la vie morale, la liturgie et la prière privée, la liturgie et la paroisse, la liturgie et la vie moderne, et enfin, dans l'épilogue, la liturgie et le sacerdoce. L'autorité des orateurs, parmi lesquels nous rencontrons Mgr Kerkhofs et dom B. Capelle, recommandent assez la valeur de leurs exposés. Que d'ailleurs cette haute et sereine doctrine satisfasse aux besoins du peuple de la manière la plus bienfaisante, c'est ce qu'établit M. l'abbé Godet par le témoignage de son expérience.

A. HAYEN, S. I.

Missale romanum. Édité par l'Abbaye de Maria Laach. Fribourg en Brisgau, Herder, 1931.

Ce missel a été appelé une nouveauté liturgique. Les moines bénédictins de Maria Laach l'ont préparé en s'inspirant de l'esprit qui, au moyen âge, avait présidé à la confection des manuscrits des Évangéliaires et des Sacra-

mentaires et ils ont voulu réaliser par la typographie un chef-d'œuvre qui pût en quelque sorte rivaliser avec ces anciens manuscrits.

Le missel est imprimé sur magnifique papier avec des caractères tout neufs, artistiques, grands et très faciles à lire, même si l'éclairage est défectueux. Le Canon surtout, imprimé en une seule colonne, est à ce point de vue remarquable. L'arrangement des différentes messes est disposé de telle façon que les parties antiphonaires, les oraisons et les leçons sont chaque fois liées ensemble par une même marque distinctive. Les préfaces avec chant occupent chacune deux pages en face l'une de l'autre; il en est de même pour le *Pater*; les préfaces sans chant remplissent chacune une page. On a évité aussi de couper les oraisons, secrètes ou postcommunions, et le Canon est imprimé de telle façon que la fin des pages coïncide toujours avec la fin d'une oraison. Le célébrant ne doit donc jamais tourner les pages pendant qu'il tient les mains étendues. Cela constitue incontestablement un grand avantage. Malheureusement, au point de vue *pratique*, il y a aussi des points qui laissent à désirer. Ainsi beaucoup de renvois qu'on aurait pu facilement éviter : p. ex. pour les commémoraisons à faire à une messe on renvoie souvent à une autre; le *Victimae Paschali* et le *Veni, sancte Spiritus* ne sont pas répétés tous les jours de l'octave; quand une messe n'a que la seule première oraison propre, souvent on ne donne au *Propre* que cette seule oraison, ce qui oblige à recourir au *Commun*, même lorsque cette messe n'est que commémorée; pour les *Communicantes* propres, on répète, comme cela se fait d'ailleurs dans les dernières éditions romaines, tout le commencement du Canon, mais pourquoi avoir mis cela après l'*Ordinarium* de la messe, au lieu de le mettre immédiatement après la préface ? Enfin, il y a trop de paginations différentes. Bref, au point de vue pratique, ce beau missel nous semble pouvoir encore être amélioré.

J. Pauwels, s. i.

J. Brinktrine. *Das Römische Brevier.* Paderborn, Schöningh, 1932, (22 × 14 cm.), 144 p. Prix : 2,40 Mk.

Après son ouvrage sur la messe, paru en 1931, M. Brinktrine vient d'en composer un autre, notablement plus court, sur le bréviaire. On y rencontre les mêmes qualités de science, de piété et d'exposition. Toutefois, le développement de l'Office au moyen âge nous paraît présenté d'une façon par trop sommaire. Il est regrettable aussi que l'auteur n'ait pas pu utiliser le volume de Mgr Callewaert sur le même sujet, édité à Bruges en 1931. On sait que le savant président du grand séminaire expose, dans une *Nota retractatoria*, ses nouvelles idées sur l'office romain avant saint Benoît. Il n'y admet plus notamment, comme l'écrit encore M. Brinktrine, que la « récitation hebdomadaire du psautier était le principe fondamental de la réforme de saint Benoît » (p. 37). C'était plutôt là une coutume de l'Église romaine. M. Brinktrine nous soumet des théories nouvelles sur l'origine des Matines (habitude des juifs de célébrer certaines cérémonies la nuit précédant les grandes fêtes), des petites heures (au II^e^ siècle, les chrétiens veulent imiter les trois temps de prière dont nous parlent les Actes des apôtres (2, 15; 10, 9; 3, 1; 10, 3; 10, 30), etc. Mais ces hypothèses paraissent avoir été bien peu étudiées par l'auteur et ses preuves ne sont guère de nature à convaincre. Nous recommandons cependant ce petit livre à cause des qualités signalées plus haut.

Ê. de Moreau, s. i.

J. Weber. *Le Psautier du bréviaire romain.* Tournai, Desclée, 1932, (15 × 10 cm.), XII-530 p. Prix : 10,50 frs.

Le pieux auteur caractérise lui-même son œuvre quand il dit dans l'avant-propos : « Ce petit livre ne vise pas à être un travail proprement scientifique bien qu'il s'appuie sur les résultats acceptables de la critique biblique ». Le but poursuivi est en effet essentiellement pratique : c'est d'éclairer les prêtres et les religieux tenus à la récitation des psaumes. Il faut rendre hommage au sens affiné de la prière liturgique qui se manifeste à chaque page. L'auteur sait au besoin en commentant les psaumes faire les transpositions ou adaptations requises par le changement des hommes et des choses.

Une courte introduction condense à l'usage du lecteur une foule de notions très positives sur le psautier. La traduction disposée suivant l'ordre du bréviaire est celle de la Bible de Crampon. Tout le monde souscrira au jugement flatteur porté par S. Ém. le cardinal Verdier dans une lettre-préface : « Nos prêtres comprendront mieux le sens des psaumes : ils sauront puiser dans la méditation de ces textes vénérables un soutien pour leur vie intérieure et pour leur apostolat ». C. H.

L. Le Vavasseur et J. Haegy. *Les fonctions pontificales selon le rit romain.* 4e éd. Paris, Gabalda, 1932, (19 × 12 cm.), XII-464 p., 448 p. Prix : 60 frs.

Feu le Père Léon Le Vavasseur avait séparé, dès 1865, de son *Cérémonial selon le rit romain*, les *Fonctions pontificales* (2 vol.). Chargé de publier la seconde et la troisième édition de ce dernier ouvrage, le P. Haegy, professeur et maître de cérémonies au séminaire français de Rome, leur donna une note nettement romaine. Enfin, un troisième membre de la congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, le P. L. Stercky, publie aujourd'hui une quatrième édition. Le plan a été simplifié; un petit traité des droits et privilèges des vicaires apostoliques a été ajouté; les notions et règles générales concernant les évêques et les fonctions pontificales, ainsi que les privilèges des pronotaires apostoliques ont été exposés avec plus d'ampleur. Mais le nouvel éditeur a tenu à conserver, outre le caractère romain de l'ouvrage, les renvois à toutes les sources utilisées, c'est-à-dire surtout aux décrets de la Congrégation des Rites, indiqués maintenant d'après le numéro de la collection authentique de 1898.

Malgré le titre de l'ouvrage, l'auteur ne décrit pas ici toutes les fonctions pontificales. C'est que le cérémonial de la consécration des églises et des autels, de la bénédiction d'une première pierre, de la bénédiction des cimetières et des cloches, celui de la consécration des évêques, enfin, celui des ordinations ont été exposés dans des volumes indépendants qui en sont aujourd'hui respectivement à leur septième, cinquième et troisième édition. Voici donc le plan de l'ouvrage. Dans le tome I, il y a trois parties : Notions et règles générales. — Des offices pontificaux (messe, vêpres, matines, laudes pontificales). — Fonctions spéciales à chacun des ministres (dans ces offices). Tome II. Première partie : Des offices pontificaux à certains jours de l'année. — Deuxième : De l'administration des sacrements par un évêque. — Troisième : De quelques fonctions particulières (Visite pastorale, remise du pallium, etc.). Enfin les

appendices traitent des prélats inférieurs; des vicaires et préfets apostoliques; de la messe basse célébrée par un évêque.

On voit combien cet ouvrage sera utile aux évêques et aux prêtres; nous ne pouvons qu'en louer les qualités. Ê. DE MOREAU, S. I.

A. Molien. *La liturgie des saints. Leur culte en général.* La prière et la vie liturgiques. Avignon, Aubanel aîné, 1932, (19 × 12 cm.), 208 p. Prix : 15,40 frs.

Bien qu'il ne prétende pas faire œuvre strictement scientifique, l'auteur s'est inspiré des meilleurs travaux hagiographiques et historiques. Il s'efforce de mettre au point la notion catholique du culte des saints, dont il retrace les origines et les développements. Calendriers et martyrologes, vénération des reliques, érection et consécration des églises dédiées aux saints, messes et offices en leur honneur : tout ce qui intéresse la liturgie sanctorale est passé en revue et sobrement expliqué. Souhaitons la bienvenue aux deux volumes annoncés qui doivent nous présenter, l'un les saints de l'évangile, l'autre le propre et le commun des saints. Entre autres salutaires leçons, le peuple chrétien apprendra ici à garder une juste mesure en ses dévotions. Il faut veiller, comme le fait l'Église, à sauvegarder l'harmonieux ensemble de la liturgie consacrée directement au Sauveur Jésus, mais l'essentiel est encore de bien saisir que tout honneur rendu aux saints va d'abord et suréminemment à Celui qui vit et agit dans et par ses membres glorifiés.

Louis PEETERS, S. I.

L. Lemée. *Manuel des enfants de chœur.* Tournai, Desclée, 1931, (17 × 11 cm.), XVIII-332 p. Prix : 10 frs.

Faire prier les « petits clercs », tout en les faisant bien servir : voilà le problème! L'auteur le résout en intercalant dans les textes et explications liturgiques de courtes prières à leur usage et en les faisant chanter... Le manuel se présente fort bien et sera de bonne utilité dans les églises, où le service est assuré par les enfants : on y trouvera quelques détails intéressants sur la façon de relever la splendeur des offices, même là où un seul prêtre doit suffire aux jours plus solennels. A côté de la liturgie de la messe, celle de l'administration des sacrements, celle des vêpres, des offices des morts, avec les notations musicales nécessaires. Quelques répétitions avec des enfants de chœur munis de ce livret et nous aurons bien vite un renouveau dans l'exercice du culte. Jos. FABRI, S. I.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Pédagogie.

J. MISSON, S. I. *Les idées pédagogiques de Saint Ignace de Loyola.* Les idées pédagogiques, IX. Paris, Lethielleux, 1932, (19 × 12 cm.), 80 p. Prix : 5 frs.

Le zèle clairvoyant de saint Ignace ne pouvait manquer de se tourner vers l'œuvre capitale de l'éducation. Et comme cette œuvre primordiale n'était à

ses yeux, qu'une forme d'apostolat, une mission spécifiquement chrétienne, il était tout naturel qu'il lui appliquât, ou lui adaptât, les principes et les méthodes caractéristiques de sa spiritualité. Pour mettre en lumière ses « idées pédagogiques », le R. P. J. Misson s'est attaché à relever dans le Livre des Exercices, dans les Constitutions (surtout dans la IV^me^ partie consacrée à la formation des étudiants ou scolastiques, à l'érection et organisation des collèges et universités), enfin dans les documents édités en 24 volumes, des *Monumenta historica, S. I.*, les textes ayant un rapport plus ou moins immédiat avec l'éducation. Groupés en quelques chapitres, éclairés par de très brefs commentaires et par maintes observations vécues, les résultats de cette enquête fournissent matière à de salutaires méditations. Les éducateurs de la Compagnie de Jésus ne seront sans doute pas seuls à en tirer profit. Assurément nul ne songe à demander à saint Ignace de minutieux procédés didactiques, des innovations de programmes ou de méthodes analogues à celles dont les jeunes générations subissent les essais parfois téméraires. L'essentiel de la pédagogie — et ce sera la conviction qu'emportera le lecteur — c'est la sainteté de l'éducateur, mais une sainteté disciplinée, dévouée, communicative, munie d'une science sûre et ferme possédant l'art de la mettre à la portée des élèves, mais soucieuse avant tout de pénétrer leur jeune cœur d'un amour généreux, éclairé, pour le Christ et pour son Église. Louis PEETERS, S. I.

G. RIGAULT. *Un grand éducateur apostolique, le Frère Philippe.* Paris, Bloud et Gay, 1932, (19 × 13 cm.), 232 p.

M. Rigault nous trace la personnalité attachante et l'œuvre gigantesque de l'homme providentiel que fut le Frère Philippe, en cinq chapitres substantiels qui justifient pleinement le sous-titre « un grand éducateur apostolique ». Il nous met successivement sous les yeux la renaissance de l'Institut des Frères des Écoles Chrétiennes après la tourmente révolutionnaire; son rôle sans cesse grandissant et sa diffusion par le monde sous l'impulsion éclairée de cet admirable éducateur et chef religieux. Mille et deux maisons nouvelles fondées pendant un généralat de trente-cinq ans, voilà un chiffre qui n'est pas banal et qui a mérité au Frère Philippe le titre de second fondateur de l'Institut. La lecture du chapitre « un chef religieux » montre à l'évidence que cet organisateur apostolique ne se contenta pas d'un travail de surface. Cette biographie nouvelle par l'originalité de ses perspectives ne fait pas double emploi avec les travaux antérieurs de Poujoulat et de M. Escard, et constitue une lecture réconfortante et fructueuse aussi pour notre temps.

A. DEBIL, S. I.

A. DECOENE et A. STAELENS. *Psychologie pédagogique et doctrine chrétienne de l'éducation.* Louvain, Éditions pédagogiques « V. D. », 1932, (23 × 15 cm.), 446 p.

Le livre de MM. Decoene et Staelens, qui en est à sa quatrième édition flamande, méritait incontestablement la traduction qui nous est présentée aujourd'hui. Deux hommes « du métier » y font converger, sur les problèmes de l'éducation, les lumières réunies de la théologie et de la philosophie, de la psychologie empirique, de la pédagogie traditionnelle et de la pédologie moderne. Les auteurs ont voulu nous donner un manuel. De là, les lignes nettes, les divisions claires et nombreuses, qui facilitent la compréhension et l'étude. Sans doute, ces avantages se payent par une simplification parfois excessive de problèmes très délicats. Mais peut-on demander beaucoup de nuances à un manuel ? Ce qui nous semble faire, eu égard à son but, la grande valeur de ce livre, c'est d'abord son caractère nettement pratique; c'est surtout l'esprit surnaturel qui l'inspire, et qui fait que les auteurs ne se contentent pas

de consacrer à la formation surnaturelle de l'enfant un chapitre excellent, mais reviennent fréquemment, au cours même de leur exposé, sur l'éducation du « chrétien », but primordial à poursuivre, non pas à côté ou après, mais avec et dans tous les autres buts éducatifs.

La traduction laisse parfois à désirer. J. DONCEEL, s. i.

EUG. DÉVAUD. *La pédagogie scolaire en Russie Soviétique. Les Principes.* Questions disputées, VI. Paris, Desclée - De Brouwer, 1932, (19 × 12 cm.), 224 p.

L'école communiste ordonne l'enfant, non à la sagesse, mais à la technique, en plaçant au centre de l'activité scolaire un labeur utile à la communauté. Le formidable effort déployé par les Soviets pour faire de l'école un instrument de propagande communiste suppose une foi profonde dans la possibilité d'une société meilleure. L'école communiste, qui ruine à la fois la vraie science, l'essentiel du sentiment du beau et l'intelligence, a pourtant, d'après M. Dévaud le triple avantage de ne pas être neutre, de s'adresser à la personne toute entière et d'actionner d'un même idéal maîtres et élèves. Un second volume consacré aux réalisations suivra celui-ci, où l'auteur a seulement voulu, sincèrement et sans parti-pris, saisir la philosophie incluse dans les programmes et les méthodes communistes. R. DE LE COURT, s. i.

J. AARTS. *Schoolrecht, schoolstrijd, schoolwet in Nederland. Eerste gedeelte.* Opvoedkundige brochurenreeks, nº 62. Tilburg, Jongensweeshuis, 1931, (19 × 15 cm.), 90 p. Prix : 1,10 fl.

Cette esquisse fort suggestive de la lutte pour la liberté d'enseignement en Hollande ne veut être qu'un aide-mémoire qui puisse remédier à l'ignorance regrettable d'un grand nombre et raviver l'estime des positions acquises. A cette heure où la question scolaire se pose, chez nous, d'une façon aiguë, il est intéressant de revivre brièvement, chez nos voisins du Nord, les diverses phases d'une lutte longue d'un siècle, d'autant plus que l'auteur nous retrace, dans un rapide aperçu, l'histoire du droit d'enseigner à travers les âges chrétiens. L'intérêt ira grandissant dans une 2e partie où l'auteur nous promet les péripéties plus récentes de la lutte et le triomphe final.

W. BAUWERAERTS, s. i.

H. HELLO. *Conseils pour la direction des œuvres de jeunesse.* Paris, Desclée-De Brouwer, 1932, (19 × 12 cm.), 278 p. Prix : 12 fr. français.

Dans ce livre, on trouvera sans doute d'utiles conseils, à côté de trop longs développements sur les dévotions. Mais il lui manque une note d'actualité. Ne serait-il pas nécessaire, dans un livre de 1932 sur la direction des œuvres de jeunesse, de parler des mouvements d'action catholique ? L'auteur ne voit de salut pour la classe ouvrière que dans les patronages. Et la J. O. C. ? On s'étonne aussi des condamnations sommaires portées contre le sport, les cercles d'études et le scoutisme, si toutefois c'est bien ce dernier qui est visé à la p. 66. Bon ouvrage quant à l'esprit, mais peu adapté aux circonstances actuelles. P. CAPART, s. i.

M. KEILHACKER. *Der ideale Lehrer nach der Auffassung der Schüler.* Fribourg e. B., Herder, 1932, (23 × 15 cm.), VIII-156 p. Prix : 3 Mk.

L'auteur a interrogé des élèves, garçons et filles, appartenant à des milieux sociaux différents et fréquentant les établissements les plus divers, sur l'idée qu'ils se font du maître parfait. Plus de 4000 réponses lui ont apporté des réflexions, souvent piquantes et inattendues, des enfants sur l'âge, le sexe et le physique du maître, les qualités didactiques de son enseignement, les pro-

grammes scolaires, la part à donner à la gymnastique et aux sports, les relations entre maîtres et élèves, etc... Les résultats de cette enquête sont exposés dans une langue simple et claire qui en rend la lecture facile.

R. DE LE COURT, S. I.

G. DAUMAS. *Disciplines.* Problèmes d'éducation. Bruges, Desclée-De Brouwer, 1932, (19 × 12 cm.), XXII-322 p. Prix : 15 frs.

M. G. Daumas est un laïc, il parle comme un directeur d'âmes à vues larges, lumineuses, élevantes... Pour former une élite, des « chefs sauveurs », il faut une méthode, une vue d'ensemble, une discipline, *des disciplines*... de l'esprit et du cœur, mais rien d'étriqué, de mesquin, de pessimiste dans le plan de vie exposé. Se discipliner, c'est s'affranchir, se grandir. Deux tableaux nous semblent particulièrement bien tracés : pour les maîtres, « les disciplines... du vrai maître » qui en font un portrait noble et attirant; pour les disciples, l'exposé d'une « méthode d'ensemble » pour faire des hommes, méthode que l'auteur trouve tout entière dans le scoutisme. — Livre excellent parmi les bons livres de pédagogie; M. Daumas, dans son exposé même, parle en grand éducateur.

Mettons cependant une sourdine à cette affirmation un peu osée : « Notre liberté d'enseignement — en France — est plus grande que n'importe où » (p. 292).

G. VAN DER STRAETEN, S. I.

J. BURRET. *La personnalité de l'Enfant et l'Éducation.* Paris, Maison de la Bonne Presse, 1932, (19 × 12 cm.), X-112 p.

« On est donc personnel parce qu'on est sincèrement et noblement soi ». Cette sincérité et cette noblesse s'acquièrent beaucoup plus par la pratique de la vie que par les livres. Aussi M^lle^ Burret insiste-t-elle sur les mille détails de l'existence quotidienne d'un enfant, dont sauront tirer parti des parents soucieux de leur tâche. L'éducation n'est pas une entreprise de défense contre la génération montante mais elle doit viser à mettre celle-ci en état d'atteindre à sa façon le but suprême de toute vie.

R. DE LE COURT, S. I.

O. LEMARIÉ. *La formation de l'adresse et du goût.* Petite bibliothèque d'éducation, n° 14. Paris, Édit. Mariage et Famille, 1932, (19 × 12 cm.), 112 p. Prix : 6 frs.

Par la formation de l'adresse et du goût l'auteur termine d'une façon heureuse sa série de brochures sur l'éducation, parue dans la collection « Mariage et Famille ». L'adresse et le goût! Combien peu y prennent garde aujourd'hui! Montrer que cette éducation doit commencer dès le premier instant et indiquer la façon de procéder, voilà le but pleinement atteint par l'ouvrage. Il faut apprendre progressivement à l'enfant à se mouvoir parmi les choses et l'art de vivre parmi les personnes. Il faut développer le goût sous toutes ses formes car il complète la formation de l'enfant. Il lui ouvre en effet un monde de choses intéressantes et lui permet de goûter des jouissances jusque là inconnues; de plus il enrichit son esprit de précieux souvenirs qui rendront son imagination fertile.

G. MEESSEN, S. I.

P. KOCH. *Kinderschrift und Charakter.* 6^e^-12^e^ éd., Iserlohn i. Westf., Brause, 1932, (21 × 15 cm.), 80 p.

Nous lisons dans la préface de cette élégante plaquette : « Le but de ces pages est avant tout pratique. Elles veulent, d'une façon claire et concise, porter à la connaissance des pédagogues les résultats des recherches graphologiques. La graphologie n'est qu'un des moyens dont dispose l'éducateur pour connaître le caractère de l'enfant. Il est incontestable que bien des choses sans valeur ont été présentées sous le couvert de la graphologie ». Nous aimons

cette modestie dans toute science qui prétend nous fournir la connaissance de l'homme. Les pages qui suivent, gardent le même ton objectif. S'appuyant constamment sur les maîtres de la graphologie moderne (Crépieux-Jamin, Klages, Saudek), l'auteur nous présente une étude analytique de l'écriture dont il applique ensuite les données à quelques modèles d'écritures d'écoliers. Ces modèles sont malheureusement écrits en caractères gothiques, ce qui enlève à la brochure une partie de son intérêt pour le lecteur non-allemand.

J. DONCEEL, S. I.

L. BURGER. *Die Maiers. Familiensorgen und Freuden.* Regensburg, Pustet, 1933, (20 × 13 cm.), 144 p. Prix : 2,60 Mk.

La célèbre Lisbeth Burger, dans son dernier livre, nous décrit les joies et les soucis d'une famille nombreuse et chrétienne. Papa et Maman Maier sont des parents modèles. Ils savent tirer profit de tous les événements joyeux et douloureux, tragiques et comiques de la vie familiale, pour former leurs enfants aux vertus naturelles et surnaturelles. Presque tous les problèmes de l'éducation familiale sont touchés. Un des mérites de l'auteur est l'art avec lequel elle a su mettre en relief les nombreux et puissants moyens que fournit l'évangile aux parents pour développer l'intelligence, la volonté et le cœur de leurs chers petits. Le charme et la fraîcheur dont sont pénétrés les récits nous font sentir combien la famille nombreuse rayonne de joies inconnues aux parents égoïstes et jouisseurs.

H. SPODEN, S. I.

J. JAOUEN. *La formation sociale dans l'enseignement secondaire.* « Les sciences et l'art de l'éducation », n° 4. Juvisy, Éditions du Cerf, 1932, (19 × 13 cm.), 194 p. Prix : 18 frs.

M. Jaouen définit le sens social : « une aptitude à percevoir et à exécuter, comme d'instinct, dans une situation concrète, le parti qui sert effectivement le bien commun ». La pédagogie des écoles nouvelles lui paraît promouvoir avec ardeur et intelligence le culte des vertus sociales mais souffrir parfois d'une certaine impuissance à rattacher ces vertus à l'ensemble de l'édifice moral. Des multiples moyens qu'offre l'enseignement secondaire pour développer le sens social — : vie sociale dans la classe, apprentissage de la vie sociale par la discipline, le jeu et le travail, études générales, activités extra-scolaires, le plus important lui semble de faire trouver aux élèves dans une activité, qui ne sera pas nécessairement la même pour tous, le contact avec le monde réel. Entre toutes les œuvres, les préférences de l'auteur vont à celles qui se sont donné pour but le maintien ou la restauration de la vie ouvrière : jardins ouvriers, caisses de crédit mutuel, offices d'habitations à bon marché. « Nos élèves y acquerraient mieux que partout ailleurs cette connaissance des conditions générales de la vie ouvrière qui leur permettrait de distinguer les vrais remèdes sociaux des expédients empiriques. »

R. DE LE COURT, S. I.

Les Gérants : ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN, S. A.
ADMINISTRATEUR-DÉLÉGUÉ : LOUIS CASTERMAN, TOURNAI.

Imprimé en Belgique. — *Printed in Belgium.*